

B. VII

20





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL 1785, 1^{er} Vol.



A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie Française,
rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

27. 10. 1871.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.

1871. 10. 27.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AVRIL 1785, 1^{re} Vol.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE KILPAR;

Traduits de l'Anglois, imités de Fielding.

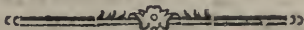
2 vol. 1768.

LE Chevalier de Kilpar, issu d'une des
plus anciennes maisons de la Principauté

A ij

de Galles , perd , de fort bonne heure , son père , dont le chagrin abrège les jours. L'infidélité d'un Intendant lui a ravi une cassette qui contenoit sa fortune : il meurt presque ruiné. Le Chevalier est mis au service , & va joindre son régiment à Berg-op-Zoom , employé sous les ordres du Duc de Cumberland. Dans les horreurs du siège de cette ville , il connoît une Demoiselle de Königsberg à qui il s'attache , & qui le distingue bientôt ; mais ils sont séparés par les événemens de la guerre : il a même lieu de croire que cette séparation est l'ouvrage de la mort. Cependant , après bien des événemens , des courses , des voyages , il la retrouve dans une île , revient avec elle dans sa patrie , & l'épouse. Cet intérêt est commun : nous épargnerons au Public les détails qui amènent la conclusion ; mais il y a d'autres détails & un autre intérêt dans cet Ouvrage. Nous partagerons avec le Public le plaisir qu'ils nous ont procuré. Le Chevalier est assez heureux pour rendre un important service à une voisine jolie , jeune , infiniment honnête. Il ne cherche point à corrompre

une ame de cette trempe , qui d'ailleurs est liée par l'hymen : il la respecte , & ce sentiment est sa récompense. Peu de temps après , il s'enflamme pour une coquette qui feint l'amour avec beaucoup d'art. L'intrigue de cette passion est pénible , & sa suite est sanglante. Un frère de la jeune personne , qu'on croit amoureux de sa sœur & jaloux , cherche querelle au Chevalier , l'attaque , le blesse presque mortellement. Les soins qu'on prend de lui , font cependant espérer son retour à la vie. Ici commence une aventure touchante : il va la raconter lui-même , & nous bornerons notre extrait à ce récit , qui d'ailleurs est assez long , mais qu'on ne trouve point tel.



J'étois un soir , dit-il , plongé dans la plus profonde rêverie ; j'en-fus tiré par l'arrivée du Chirurgien , qui , en levant l'appareil de ma blessure , me dit à voix basse , en se penchant vers mon oreille :
« Vous trouverez sur votre lit un billet
» avec une écritoire : qu'aucune indis-

» crétion ne nous trahisse. Tenez la réponse prête pour demain »..

Vous jugez bien , Mylord , qu'après le départ du Chirurgien , je n'eus rien de plus pressé que de chercher & de lire mon billet. Voici à peu près ce qu'il contenoit.

« Vous devez être jugé dans trois » jours (1) ; votre mort est résolue. Il » y a pourtant un moyen de vous dérober au supplice infame qui vous » attend. Déterminez - vous à épouser » une femme jeune , qui a des mœurs , » qui n'a rien de rebutant dans la figure , » qui vous aime tendrement , & je récompends de votre vie ».

Voici ma réponse.

« Je serois indigne de vos bontés , si » je vous laissois ignorer que je ne puis » plus disposer de mon cœur (2). Je » perdrai donc la vie , & assurément sans » regret. Trop de traverses l'ont agitée :

(1) Kilpar étoit accusé d'avoir attaqué l'homme avec qui il s'étoit battu , & d'avoir voulu l'assassiner.

(2) Il avoit promis sa main à Mademoiselle de Konigsberg , qu'il aimoit toujours.

» mais je mourrai pénétré de reconnoissance pour l'inconnue qui daigne prendre intérêt à l'infortuné Chevalier de Kilpar ».

Le Chirurgien ne manqua pas de revenir le lendemain. Il prit mon billet, en m'exhortant de ne pas perdre courage.

Je parois cependant, pour la dernière fois, devant mes Juges, avec toutes les livrées du crime, dans la posture humble & soumise du criminel. « N'avez-vous rien à alléguer contre le témoignage qui vous condamne », me dit-on avec sévérité ? Un soupir, quelques larmes furent ma seule réponse. Ce n'étoit point la crainte de la mort, c'étoient l'ingratitude & la noirceur d'Esther qui me les arrachoient « Vous ne répondez rien », continua-t-on ; votre silence est pris pour conviction. Qu'on l'em- mène ».

Dans le moment on annonce trois personnes qui demandent à être admises à l'audience, ayant, disent-elles, quelque chose d'important à communiquer aux Juges. « Messieurs, dit une voix qui me frappa (je levai les yeux, je reconnus la charmante voisine à qui, dans des

temps plus heureux , j'avois été utile),
» l'innocence n'a été que trop long-
» temps opprimée; elle gémit victime
» d'une affreuse calomnie; elle va suc-
» comber; il est temps de la faire con-
» noître; j'ose même dire que c'est mon
» devoir ». Elle entra alors dans le dé-
tail circonstancié de l'événement que je
vous ai raconté. Elle ajouta , en finis-
sant, qu'elle avoit tout vu d'une fenê-
tre , ainsi que sa cousine & son jardi-
nier , qui confirmèrent la vérité de son
récit. Ils signèrent tous trois leur dépo-
sition , & se retirèrent.

Ce nouvel incident changeoit entiè-
rement la face de mon affaire. Je n'avois
rien fait que de très-légitime, en défen-
dant ma vie contre un ennemi furieux
qui l'attaquoit avec violence , & qui
m'avoit blessé le premier d'un coup de
pistolet. Sa blessure d'ailleurs , qu'on
avoit jugée mortelle, alloit beaucoup
mieux; on le regardoit même comme
hors de danger.

Tout corrompus que sont les hom-
mes, les principes de l'équité naturelle,
qui n'est qu'un écoulement de la Justice
divine , ne sont jamais éteints au fond
de leur cœur. Quand le flambeau de la

vérité brille à leurs yeux, ces principes se réveillent, les passions tumultueuses ne sont plus écoutées, la raison rentre dans tous les droits. Mes Juges, malgré le secret penchant qui les portoit à favoriser mes Parties, ne purent s'empêcher de rendre un jugement contraire à celui qu'ils avoient prémédité. Par ce jugement je fus renvoyé absous, mes Parties condamnées aux dépens, & à me faire une réparation éclatante. Je les en dispensai; trop heureux, me dis-je à moi-même, si cette cruelle épreuve m'a détaché d'Esther, & m'a rendu à la sagesse que j'ai abandonnée depuis si long-temps!

Vous jugez, Mylord, que mon premier soin fut d'aller remercier mon ange tutélaire : je peux bien lui donner ce nom. Je l'avois perdu de vue depuis quelques années. Livré à mes passions, tout ce qui n'y avoit pas trait m'étoit étranger.

En allant chez cette aimable personne, je me rappelai le billet anonyme. En feroit-elle l'auteur, m'écriai-je? mais elle est mariée & vertueuse.... Vous-droit-elle parler de quelque parente, de quelque amie...? Telles étoient les

idées qui m'occupoient. J'entre; je la trouve en habit de deuil, observation que je n'avois pas faite le jour qu'elle me sauva la vie. J'ai vu peu de figures plus touchantes, sans être régulières; ces lugubres habits, en relevant la blancheur de son teint, lui donnoient un éclat infini: on étoit sur-tout attiré par l'heureux mélange de candeur, de finesse, & de modestie qui formoit le fond de sa physionomie.

Je tombai à ses genoux; elle me releva avec bonté. = Je viens vous offrir, Miss, lui dis-je, ce que je tiens de vous: disposez de ma vie; c'est un bien qui vous appartient. = Vous ne me devez rien, Sir, pas même des remerciemens, me répondit-elle. Ne sommes-nous pas obligés de faire notre devoir? En est-il de plus sacré que de confondre la calomnie en justifiant l'innocence....? = Vous redoublez mon admiration, Miss, répliquai-je; c'est le sublime langage de la vertu; langage qui, hélas! depuis long-temps, n'est plus le mien. Si vous saviez comme je l'ai maltraitée cette vertu respectable! Mais ne parlons point de mes égaremens; je ne puis

parvenir à les oublier & à les faire oublier aux autres, que par une conduite opposée à celle que j'ai tenue. Oserai-je, Miss, vous faire une question, peut-être indiscrete si elle renouvelle votre douleur ; de qui portez-vous le deuil.... ? = Il y a à peu près un an, me répondit-elle avec une douceur charmante, & en baissant les yeux, que la mort m'a enlevé mon mari =. Cette réponse fut un trait de lumière qui éclaira le mystère du billet anonyme... = Serois-je assez heureux, m'écriai-je.... ? Je n'ose m'en flatter. Quoi ! vous auriez jeté les yeux sur moi, Miss.... ? Non, mon bonheur seroit trop grand =. Pendant que je balbutiois ces paroles, le plus vif incarnat venoit se mêler & se confondre avec le lis de ses joues ; ses yeux brilloient de mille feux ; en un mot, son silence étoit si expressif, que je ne pus m'y méprendre. = C'est donc vous, charmante Miss, qui avez écrit le billet que j'ai reçu ? Ma réponse ne vous a pas empêché d'agir. Pardon, si je vous ai outragée ; je n'avois garde de penser que vous étiez libre ; & puis, aurois-je jamais pu m'imaginer que votre choix

m'eût regardé ? = J'ai fait une imprudence , Sir , me répondit-elle , il n'y a pas moyen de m'en dédire. Je ne suis ni dissimulée ni fausse : si quelque vertu m'est tombée en partage , c'est sur-tout la sincérité. Vous m'avez plu ; ce que vous fîtes pour moi. il y a quelques années , ne m'est jamais sorti de l'idée : ma fortune s'est considérablement accrue par des événemens dont je vous ferai part ; vous me la rendrez précieuse , si vous voulez la partager =. Je voulus me jeter une seconde fois à ses genoux : elle m'en empêcha ; & après m'avoir fait asseoir , elle commença le récit suivant.



HISTOIRE

DE MISS JENNING.

Puisque la naissance est l'effet du hasard , je puis , sans blesser la modestie , vous dire que la mienne est assez distinguée. N'en soyez pas surpris ; la suite vous fera voir qu'il n'y a rien de bien extraordinaire à cela = Vous ne m'apprenez rien de nouveau , belle Miss ,

lui dis-je; votre langage & vos manières annoncent une éducation qui n'est pas le partage d'une fille du peuple. Votre seule figure suffiroit pour me le persuader =. Un doux sourire fut sa réponse.

Elle reprit ainti :

Il est vrai que le père tendre à qui je dois le jour, ne négligea rien pour nous élever dans ces sentimens de grandeur d'ame qui doivent caractériser la Noblesse : il s'attachoit sur-tout à nous inspirer cette indifférence pour les biens passagers de la fortune, qui voit du même œil leur accroissement & leur perte; on eût dit qu'il pressentoit le terrible coup qu'elle devoit bientôt nous porter. Toute la famille consistoit en deux garçons & trois filles. J'étois l'aînée des trois, & sans doute, à ce titre, je possédois toute la confiance; nous vivions dans la plus étroite union.

Mon père rentra un soir accablé de la plus profonde tristesse. Nous nous empressâmes autour de lui; il nous repoussa avec une espèce de dureté bien éloignée de son caractère. Je m'aperçus que ses yeux s'obscurcissoient, & qu'il en tomboit des larmes. Ce spec-

tacle me ferra le cœur ; je me jetai tendrement à son cou , en lui protestant que je ne le quitterois pas qu'il ne m'eût confié ses peines = Que veux-tu que je te confie , ma chère Jennings , me dit-il enfin en soupirant , notre situation n'en deviendra pas meilleure , quand tu sauras que nous sommes absolument ruinés. Je m'étois intéressé de vingt mille livres sterling dans l'armement d'un Corsaire qui a été pris : à peine nous en reste-t-il cinq mille. Si j'étois seul enveloppé dans ce désastre , je le souffrirois sans murmurer ; mais je ne puis résister à l'idée de voir ma femme & mes enfans dans l'indigence. = Ah ! n'est-ce que cela , mon aimable père ? graces au Ciel , je respire ; je m'attendois à des malheurs bien plus grands. Rendez-nous justice ; soyez persuadé que nous avons profité de vos leçons , & que nous sommes au-dessus de ces sortes d'accidens =. Ma mère , mes frères , & mes sœurs lui tinrent le même langage : nous réunissions nos efforts pour le dissiper. Au bout de quelques jours , la tristesse redoubla , avec des symptômes de désespoir qui nous effrayèrent : aucun

de nous n'osoit lui adresser la parole. = Jennings, me dit-il en me lançant un regard furieux, nos maux sont à leur comble. As-tu du courage? = Vos enfans n'en sauroient manquer, lui répondis-je. = Eh bien ! ma chère, poursuivit-il, la mort est notre seule ressource ; profitez de l'exemple que je ne tarderai pas à vous donner. Le malheureux sur lequel les tristes débris de notre fortune étoient placés vient de faire banqueroute, & pour achever de nous accabler, des créanciers, que, par une négligence impardonnable, nous n'avons pas payé quand nous le pouvions, nous poursuivent avec acharnement. Connois-tu un remède à de si grands maux ? la mort. Je l'ai dit, je le répète, je n'en connois pas d'autre. = Mon cher père, lui dis-je en répandant un torrent de larmes, permettez-moi de m'élever contre ces affreuses maximes ; permettez que je mette tout en usage pour vous détourner d'une résolution si funeste. Quel triste courage que celui d'attenter à ses jours ! N'est-ce pas commettre un crime énorme ? Nous est-il permis de nous opposer aux décrets

divins ? La Providence vous avoit donné ces mêmes richesses qu'elle vient de vous enlever ; elle a usé du droit de reprendre ses bienfaits : faut-il s'abandonner pour cela au désespoir ? Soyons pauvres, puisqu'elle le veut : il y a bien plus de gloire, bien plus de vrai courage à supporter les maux attachés à la pauvreté, sur-tout lorsqu'on a connu les douceurs de l'aisance, qu'à s'arracher la vie. Nous avons de la santé, le travail des mains ne nous est ni pénible ni étranger ; il suffira aisément à votre subsistance & à la nôtre. Le nécessaire physique se réduit à si peu de chose ! & vous savez que la sobriété accompagne toujours la santé, le premier des biens. Croyez-moi, mon cher papa, notre état ne fera pas sans douceur. N'est ce pas beaucoup de jouir de soi-même, de n'être ni le protégé ni le protecteur de personne, d'être libre des embarras de la grandeur & des importuns que la fortune attire = ? Je m'aperçus que ce que je disois faisoit impression : je redoublai mes instances ; je me jetai aux genoux de mon père ; je me saisis d'une de ses mains que j'arrosai de mes pleurs.

Il s'attendrit. Après avoir rêvé quelques momens , il me promit de me rendre le lendemain une réponse positive....
= Mais votre mère , vos frères , & vos sœurs auront-ils le même courage ? poursuivit-il. = J'en réponds pour eux , lui dis-je =. Ma mère entra dans le moment , informée de tout ; elle lui dit avec un visage gai : = Notre premier devoir , & un devoir bien doux à notre cœur , sera de travailler pour fournir à vos besoins =.

Ce bon père nous assembla tous le lendemain ; il avoit l'air serein : ces nuages qui obscurcissoient depuis longtemps sa physionomie , paroissoient entièrement dissipés. = Mes enfans , nous dit-il avec douceur , vous m'avez rendu à moi-même : puisque le changement d'état ne vous effraye pas , mon parti est pris ; la vertu n'admet point la distinction des rangs ; tant que nous la cultiverons , nous n'aurons pas dégénéré , nous posséderons la vraie , la seule noblesse : mais il n'est point juste que je vive de votre travail ; c'est à moi de vous donner l'exemple ; ma santé me

le permet. Changeons de nom , & allons dans d'autres climats chercher le repos en travaillant =.

Ce discours répandit l'alégresse dans toute la famille ; je doute que le retour de notre fortune y eût été reçu avec des démonstrations de joie plus vives & plus sincères. Mon père ne tarda pas à effectuer son projet ; il vendit sa maison & ses meubles : ses créanciers satisfaits , à peine lui resta-t-il cinquante livres sterling. Avec cette petite somme nous prîmes le chemin de Londres , persuadés que mon père avoit choisi cette Capitale pour notre domicile , à cause de la facilité qu'on y trouve à vivre dans l'obscurité. Nous nous trompions ; il s'arrêta dans un village , y loua une petite maison , & la meubla conformément au nouvel état que nous allions embrasser. Nous quittâmes nos habits , & en prîmes de très simples. Tout cela fait , du peu d'argent qui lui restoit , mon père acheta des instrumens de labour , loua un champ. = Nous le cultiverons mes fils & moi , nous dit-il ; mes filles & ma femme savent filer.

J'ai acheté une provision de lin ; elles feront de la toile pour les bonnes gens qui habitent ce hameau =.

Notre partage ainsi assigné , nous commençâmes un nouveau genre de vie , qui , mêlé d'abord d'un peu d'amertume , devint très-doux dans la suite. Point de peines d'esprit , peu d'embarras , point de créanciers. La vie sobre dont nous contractâmes l'habitude , rendoit nos besoins très aisés à satisfaire ; nous avions même plus d'argent qu'il ne nous en falloit. Ces bonnes gens , contens de nos manières & de la modicité du prix que nous mettions à nos toiles , venoient tous en prendre chez nous.

La perte de ma mère , qui mourut presque subitement , fut le seul chagrin que nous essuyâmes dans le cours de plusieurs années. Mon père proposa plusieurs fois à mes frères de prendre le parti des armes ou celui du commerce. = Nous ne vous quitterons pas , tant que notre travail pourra vous être utile , lui répondirent-ils ; & puis nous sommes si contens de notre sort ! = Pour vous , mes filles , disoit quelquefois ce bon père à mes sœurs & à moi , je ne

mourrai pas content que je ne vous voye établies. Il est sans doute dur à une fille qui a de la naissance & de l'éducation d'épouser un homme au-dessous d'elle; mais il faut se conformer aux volontés du Ciel : & que deviendriez-vous, si vous aviez le malheur de me perdre? Dans cette classe d'hommes il se trouve de l'honnêteté & des mœurs : on passe sur les agrémens en faveur des qualités aussi essentielles =. Nous avions beau protester que nous ne voulions pas nous séparer de lui, il nous maria toutes les trois. Mes sœurs sont mortes sans enfans. Vous avez vu le mari qu'il me donna; j'ai vécu avec lui dans la plus grande union jusqu'à sa mort, arrivée il y a un an; mon père l'avoit précédé de quelques mois. Mes deux frères prirent alors le parti de passer à la Jamaïque : ils m'apprennent qu'un cousin de mon père, que nous avions perdu de vue depuis très-long-temps, a fait dans ce pays-là une fortune immense; qu'il les a pris chez lui; qu'il les comble de biens, & que, pour adoucir ma situation, il les avoit chargés de me faire tenir une lettre de change de cinq mille

livres sterling, dont j'ai été payée sur le champ. Je ne vous le cacherai pas, Sir, j'ignore les vains détours de la coquetterie; vous me plûtes dès que je vous vis : vous vous annonçâtes par un trait si beau, si noble, que je ne pus m'empêcher d'être sensible : mais l'austère devoir m'imposoit silence. Je lui fis, peut-être en murmurant, je le dirai à ma honte, un sacrifice entier. Les mêmes raisons ne subsistent plus; la mort a rompu les liens qui m'attachoient à mon mari, dont je n'eus jamais d'enfans. Je me suis informée de votre conduite; on m'a instruite de vos égaremens; j'en ai eû le cœur attristé; mais, inébranlable dans ma résolution, il ne tient qu'à vous, Sir, de partager ma petite fortune, persuadée que dans un cœur vertueux les passions peuvent, pendant un temps, offusquer le goût du bon, du beau, mais jamais l'éteindre, & que les transfuges de la vertu ne tardent pas à rentrer dans son empire =. Miss termina ainsi son histoire.

= Ce que vous venez de m'apprendre, charmante Miss, lui dis-je, est si flatteur, je suis si agréablement étonné,

il s'élève dans mon cœur tant de mouvemens divers , rapides , & fugitifs , qu'il ne m'est pas possible de mettre dans ma réponse ni ordre ni liaison. Que puis-je vous dire ? que cette noblesse d'ame , ces sentimens si délicats , ce mélange de graces & de vertu m'enchantent , m'enlèvent , me ravissent ; qu'un cœur qui a brûlé pour un autre , n'est pas digne de vous être offert ; que cependant je regarderois ce jour-ci comme le plus beau de ma vie , si vous daigniez en agréer l'hommage. Oui , c'est le plus beau de ma vie , ajoutai-je , charmante Mifs ; mon bonheur n'est plus douteux , après les paroles divines qui sont sorties de votre bouche. Je vous dois tout ; vous venez de dissiper les ténèbres épaisses dans lesquelles j'ai été si long-temps plongé ; vous me rendez à moi-même , à la raison , à la vertu , à l'amour ; non à cette passion déréglée qui aliène l'esprit , qui corrompt le cœur , qui éteint dans l'ame l'amour de l'honnête , qui plonge l'homme dans le désordre en l'avilissant , qui le raval , en un mot , au-dessous de la brute , mais à ce sentiment doux , tendre , délicat ,

qui est le plus grand frein du vice =.

Après cette première effusion de cœur, nous nous entretînmes sérieusement de nos affaires. Miss Jennings fixa l'époque de mon bonheur à l'expiration de son deuil ; terme peu éloigné. Il fut décidé, dans notre petit conseil, que les cinq mille livres seroient employées à acheter une terre qui réunît l'utile & l'agréable. Nous nous proposons d'y mener une vie délicieuse, dont la vertu seroit le fondement. Après bien des mouvemens, je trouvai ce que nous cherchions dans le Comté de Devonshire : un logement plus commode que spacieux ; un ciel doux, tempéré ; des bois, des promenades, des ruisseaux qui tomboient par cascades du haut des rochers, & venoient se perdre dans les fertiles vallons qu'ils arrosoient ; un pays de montagnes, & par-là même d'une variété qui enchantoit l'œil ; chaque pas offroit un nouvel objet. Ici, disois-je en m'arrêtant au pied d'un rocher d'où je découvrois, à une profondeur immense, des troupeaux qui païssoient tranquillement dans des prairies émaillées de fleurs, tandis que la roche opposée, couverte de

bois, offroit à la vue des daims, des biches, des cerfs qui se faisoient une agréable & paisible guerre ; ici je viendrai rêver, lire dans le grand livre de la Nature, contempler les merveilles de la Toute-Puissance qui les a opérées ; là, ajoutois-je en jetant les yeux sur une grotte taillée dans le plus vif du roc, je viendrai me recueillir, lire, étudier Locke, Newton, Pope, Bayle, Montesquieu : dans ce petit bois touffu qui couronne cet immense rocher, j'irai me délasser d'une course fatigante & pénible ; j'y menerai quelquefois le cher objet de ma tendresse : assise sur un siège de gazon, ma chère Jennings écouterait les discours tendres & vrais que mon cœur lui adresserait ; la confiance, l'amour, & sur-tout la vertu, présideront à nos entretiens.

Cette terre d'ailleurs, outre quantité de très-beaux droits seigneuriaux, rapportoit deux cents livres sterling de revenu. Il ne nous en falloit pas davantage pour vivre avec agrément. La terre fut achetée, & le jour pris pour la célébration de notre mariage.

Dans les douces chimères dont se repaissoit

repaissoit mon imagination , j'aurois été heureux , si ma passion pour Esther (1) ne se fût quelquefois réveillée avec assez de force pour remplir d'amertume mon foible cœur. Cette indigne & séduisante créature , qui ne méritoit que le plus profond mépris de ma part , étoit encore , malgré mes combats , l'objet de ma tendresse. J'étois trop vrai pour cacher ma situation à Miss Jennings. = Je ne vous en estime pas moins , me disoit-elle , mon cher ami : ce n'est rien ; la mer gronde , & conserve l'agitation de ses flots long-temps après la tempête ; mais insensiblement l'art du Pilote s'en rend maître. J'espère , par mes manières tendres , par ma conduite , je ne dirai pas par mes charmes , je fais les apprécier , vous faire oublier Esther. Si vous m'aviez caché ce qui se passoit dans votre ame , & ce que j'y voyois clairement , j'aurois beaucoup rabattu de l'estime que vous m'aviez inspirée =.

(1) La sœur de l'homme qui avoit voulu l'assassiner , & qui , plus méprisable que son frère , l'avoit accusé comme lui.

Par de semblables discours, l'aimable Miss Jennings tâchoit de rendre le calme à mon ame : elle y réussit. De tous les sentimens qui m'avoient si cruellement agité, il ne me resta bientôt que celui qui m'enchaînoit à ma charmante Miss ; la pitié, l'indifférence, & le mépris, c'est tout ce que je ressentais pour Esther. Je vis arriver avec une joie vive & pure, le jour qui mit le sceau à mon bonheur. La cérémonie se fit sans éclat, à la petite Terre du Comté de Devonshire ; point de festin, point de danses, aucune de ces folies qui conviennent si peu à la solennité d'un si grand jour. L'honnête Chapelain qui nous unit eut un présent considérable ; Myladi lui remit, de plus, une bourse de cent guinées, qu'elle destinoit pour marier les filles de la Terre les plus pauvres & les plus sages.

— J'ai jugé à propos, dit-elle, de convertir à cet usage l'argent qu'on emploie d'ordinaire en fêtes dans pareille occasion ; mais sur-tout que personne ne sache que ceci vient de moi : l'ostentation ne gâte que trop souvent ce que les hommes font de passable —.

= Mon cher ami , me dit-elle au premier moment d'entretien que nous eûmes , je me flatte que vous ne désapprouverez pas ce que je viens de faire ; c'est placer son argent à cent pour cent , que de l'employer à faire le bien.

= Moi , mon ange , vous désapprouver , m'écriai-je , moi qui ne fais que vous admirer depuis que je vous connois ! une façon de penser si belle , si sublime , mérite l'hommage de toute la terre.

— Mon cher ami , poursuivit-elle , j'ai passé par toutes les épreuves ; je me suis trouvée dans l'indigence , j'ai vu le riche insolent , loin de la soulager , l'écraser de son faste , lui insulter , la fouler aux pieds avec orgueil , après l'avoir terrassée : il me semble , me disois-je à moi-même , que j'en agirois différemment si j'étois riche ; je ne grossirois pas le nombre des misérables ; j'obéirois à la Loi naturelle , qui veut que l'on secoure son semblable ; je le respecterois dans ceux qui , formés du même limon , n'ont pas été aussi bien que moi traités de la fortune : mon ami , cette fortune commence à me rire , les malheureux s'en ressentiront =.

ports, Mylord, j'entendois ce langage!

Peu de jours après notre mariage, elle me remit trois cents livres sterling.

— Mon cher, me dit-elle, si vous l'approuvez, nous aurons toujours en réserve une année de notre revenu, pour qu'un événement ne nous prenne jamais au dépourvu; les cent livres sur-numéraires auront leur destination: ne goûtez-vous pas cet arrangement?

Il me semble vous avoir ouï dire que quelque modiques que fussent ses revenus, on étoit toujours à son aise quand on avoit devant soi une petite somme, quand sur-tout on évitoit soigneusement de contracter des dettes; j'espère que cela ne nous arrivera jamais —.

Quelle femme! Mylord, je l'embrassai avec un redoublement de tendresse & d'admiration. Je ne voulois pas être le dépositaire de cette somme; mais elle insista si fortement, qu'il n'y eut pas moyen de m'en défendre. — Nous avons, poursuivit-elle en riant, cinquante livres à placer, vous voudrez bien les mettre à part, & m'accompagner demain —.

Où allâmes nous le lendemain, My-

lord? A une petite ville située à deux lieues de notre Terre: à peine étions nous descendus de notre chaise, elle prit mon bras; nous nous rendîmes; où? je l'ignorois moi-même; on se faisoit un plaisir de ma surprise... dans une horrible prison qui me fit frémir par un mouvement involontaire, en me retraçant l'idée de celle où j'avois languï si long-temps.

Au travers d'une foule de victimes qui y gémissaient, son œil perçant eût bientôt démêlé l'infortuné qu'elle cherchoit; c'étoit un homme dont la mine étoit aussi respectable que l'âge. Il étoit en robe de chambre avec un livre à la main, paroissant accablé de la plus profonde tristesse; à côté de lui, étoit une jeune fille, qui, sous les vêtemens les plus simples, me parut la plus belle du monde: la régularité de ses traits étoit relevée par tout l'éclat qu'on peut avoir à quinze ans. = Ah! Monsieur, mon cher Monsieur Brufs, dans quel état & dans quel lieu je vous vois, lui dit Myladi =! Le bon homme leva la tête, regarda ma femme d'un air étonné, sans pouvoir la remettre. = Vous ne me

reconnoissez pas , Monsieur Brufs , ajouta-t-elle , auriez vous déjà oublié , Miss Jennings ? = Pardon , Miss , lui dit-il enfin , l'éclat qui vous environne m'a ébloui ; vous étiez moins magnifique lorsque j'eus le bonheur de vous connoître ; votre fortune est changée , je m'en réjouis ; vos vertus sont les mêmes , je m'en réjouis encore ; il n'y a que la vertu qui puisse vous amener ici. = Mon cher M. Brufs , interrompit Myladi , le malheureux qui souffre , trouve le temps long , ne perdons pas un instant pour votre délivrance ; il y a trois mois que j'aurois pu vous tirer d'ici ; quels reproches n'ai-je pas à me faire ! puis-je trop vite réparer mes torts ?.... Le nom & la demeure de votre créancier ? = Ma bonne , ma vertueuse , ma respectable Miss , ce trait m'enchanté sans m'étonner ; je connois depuis longtemps toute la noblesse de votre ame ; vous me rendez la vie , vous la rendez à cette chère enfant , continua-t-il en montrant sa fille , elle s'est ensevelie dans ce cachot depuis près de deux ans que j'y traîne mes déplorables jours ; elle est à la fois ma compagne & ma

consolation : l'homme cruel qui me retient ici est M. Blunk, Procureur au Parlement ; il demeure au Vieux-Marché. = Prenez courage, M. Bruls, dit ma femme en le quittant, vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles ; en attendant, prenez ces douze guinées pour pourvoir à vos plus pressans besoins =.

Nous nous rendîmes sur le champ chez M. Blunk ; on nous introduisit dans son cabinet. M. Blunk, enveloppé dans une robe de chambre de damas vert, tranquillement assis dans un grand fauteuil au coin de son feu, minutoit dans ce moment la ruine de cinq ou six familles qui avoient eu le malheur de lui confier leurs intérêts. Je n'ai jamais vu, Mylord, de figure qui représentât mieux le vautour suçant à plaisir & à son aise le sang de l'innocente colombe ; la pâleur livide de son teint, le feu sombre qui sortoit de ses yeux, annonçoient les inquiétudes dévorantes qui le consumoient ; son regard retraçoit l'avidité & l'incontinence ; le vice avoit sillonné son front de replis larges & tortueux, dans lesquels toute l'horreur qui l'accompagne étoit profondément gravée.

• = Qu'y a-t-il pour votre service, nous dit-il en nous saluant & en nous offrant des sièges; je n'ai pas l'honneur de vous connoître. = M. connoît sans doute, lui répondit Mylady, Sir Robert Brufs. = A ce nom, mon homme parut déconcerté. = Oui Madame. — En tout cas, Monsieur, il vous connoît bien, & il aura lieu de se souvenir long-temps de vous : n'est-ce pas trente livres sterling qu'il vous doit? ayez la bonté de me donner votre quittance, les voilà. = La chose n'étoit pas absolument pressée, Madame. = Comment, Monsieur, la chose n'étoit pas pressée, & l'infortuné languit depuis deux ans dans les prisons! Votre quittance au plus vite. = Armés de cette pièce importante, nous courûmes aussi-tôt chez le Juge. Munis de son ordre, nous volâmes à la prison. = Vous êtes libre, mon cher M. Brufs, lui dit ma femme d'aussi loin qu'elle le vit, venez, suivez-nous =.

Ce bon vieillard voulut tomber à ses genoux. = Point de remerciement, M. Brufs, je n'ai fait que ce que vous eussiez fait pour moi en pareille occasion. Il est trois heures, j'ai besoin de

prendre quelque chose , allons dîner ensemble , vous , votre fille , mon mari & moi , comme de bonnes gens. Elle paya au Geolier ses honoraires , & nous gagnâmes notre auberge. On nous y servit un repas assez délicat : la satisfaction , la joie , la douce tranquillité en furent l'ame. J'ai fait dans ma vie peu de repas aussi délicieux ; je goûtois le plaisir pur d'estimer , d'admirer ce que j'aimois : nous prîmes tous ensemble la route de notre Terre après dîner.

= M. Brufs , lui dit ma femme , vous demeurerez avec nous jusqu'à ce que mon mari ait pu vous procurer un emploi honnête ; nous aurons soin de votre fille ; si les douze guinées que je vous ai prêtées ne suffisent pas pour vos premiers besoins , j'en ai encore à votre service.=Quelle façon d'obliger, Mylord ! La plupart des bienfaiteurs font rougir le malheureux qui est l'objet de leur libéralité ; leur générosité écrase ; le faste , l'ostentation percent au travers de leurs bienfaits ; ils sentent leur supériorité , & ils la font sentir : ici c'étoit le contraire , Myladi paroissoit plutôt l'objet , que la dispensatrice du bienfait.

Qui fait obliger ainsi oblige doublement, Mylord. Cette respectable femme avoit fait renaître toute la vertu de mes premières années; mon ame s'élevoit presque au niveau de la siennne. Elle engagea M. Brufs à me raconter toutes les particularités de sa vie; il me fit le récit suivant.



HISTOIRE

D E M. B R U S S.

Je suis né d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune; mon père ne négligea cependant rien pour mon éducation; je fis mes études avec assez de succès: le caractère sérieux que j'ai reçu de la nature, mon goût pour la retraite, mes succès même me firent tourner mes vues du côté de l'état ecclésiastique. J'avois à peine achevé mon cours de théologie, que je fus pourvu d'un Vicariat, dont le revenu, quoique très-borné, suffisoit à mes besoins: mais l'amour vint bientôt en étendre la

sphère : une jeune personne du voisinage , qui n'avoit que sa beauté & sa sagesse pour dot , me plut ; elle voulut bien partager ma petite fortune : c'est de ce mariage que naquit l'enfant infortuné qui fait aujourd'hui la consolation & l'amertume de ma vieillesse.

J'avois dans la suite obtenu une cure assez considérable pour me procurer une vie douce dans l'état de médiocrité où le Ciel m'avoit placé : ma fille , que j'élevois avec tout le soin possible , croissoit en graces & en mérite : j'avois eu le malheur de perdre sa mère ; elle la remplaçoit par sa douceur , par son esprit , par ses attentions. Les hommes , en avançant en âge , ont besoin de la compagnie d'une femme douce qui les aide à supporter le malheur d'exister ; les illusions de l'amour-propre , qui les soutenoient dans le délire de la jeunesse , ont disparu ; ils voient les choses dans leur vrai point de vue. Peu de plaisirs , la plupart même chimériques , beaucoup de peines réelles & de misères effectives..... Ils aiment la vie , & ils en portent impatiemment le poids , à peu près comme ces amans malheu-

reux qui ne peuvent s'empêcher de voir & d'aimer la maîtresse qui les trahit. Ma fille me devenoit tous les jours plus chère, je ne pensois qu'avec un secret faiblissement qu'il faudroit m'en séparer, & que son intérêt demandoit que je cherchasse à lui procurer un établissement avantageux.

Telle étoit ma situation, lorsque Mylord M.... Seigneur de la Terre dont j'étois Curé, arriva de la Cour.

Mylord M.... dans le feu de la première jeunesse, d'une figure aimable, d'un tempérament ardent & porté au plaisir, réduisant la morale aux opinions de convenance, ne refusant rien à ses goûts, & faisant à peine la grace d'admettre ses inférieurs dans la classe de l'humanité, se faisoit un jeu de l'honneur des femmes : peu de celles qu'il avoit attaquées lui avoient résisté. Sa réputation l'avoit devancé. J'allai lui rendre mes devoirs ; mais je ne menai pas ma fille avec moi, je ne lui en parlai même pas. Je fus content de son accueil ; il parut goûter ma conversation ; je vous avouerai que la sienne me charma. Les excès horribles où il s'est

porté contre moi ne m'empêchent pas de lui rendre justice; car il faut être juste, c'est le point principal. Il a beaucoup d'esprit, il l'a très-orné; il est généreux, & se sert de son crédit pour obliger. Je ne doute pas qu'il n'eût fait beaucoup pour moi sans sa funeste passion.

Tous mes soins pour l'empêcher de voir ma fille furent inutiles; il entra chez moi au moment que j'allois dîner: je fis signe à ma fille de passer dans une autre pièce; il l'avoit déjà vue. = Qu'elle reste, dit-il, elle n'est pas de trop; c'est votre fille, j'en ai entendu parler, je veux faire connoissance avec elle. Mais vraiment on ne m'a point trompé, elle est très-jolie. = Epargnez-lui, Mylord, dis-je, un langage peu fait pour la simplicité des mœurs de la campagne, & qu'elle n'attribuera jamais qu'à la politesse de l'homme de Cour: nous ne vous attendions point, Mylord; elle n'est pas habillée, permettez qu'elle se retire =. Ma fille se levoit, Mylord l'arrêta, l'obligea de s'asseoir, & s'assit à côté d'elle, sans faire seulement attention à ce que je

disois. = C'est un ange que votre fille, M. le Curé, continua-t il; quelle douceur dans le regard ! quelle finesse dans la physionomie ! que d'éclat dans le teint ! où trouver cette taille souple & élégante ? elle orneroit la Cour ; c'est un meurtre de laisser vivre cette enfant dans l'obscurité du village. = Epargnez-la, de grace , Mylord , lui dis-je =. Ma fille ne répondoit rien , paroissoit déconcertée ; mais le plaisir d'être louée perceoit au travers de son embarras : je m'en apperçus avec chagrin. Ma situation commençoit à devenir très-gênante , lorsque Mylord , après une visite que je trouvai beaucoup trop longue , prit enfin congé.

Je craignois l'effet de ce premier entretien , & vous verrez par la suite que ce n'étoit pas sans raison. Mylord devint effectivement amoureux. Violent & emporté dans ses passions , il se mit peu en peine de réprimer celle-ci , non qu'il pensât à se marier avec ma fille ; des vœux si nobles , si purs , n'entroient pas dans un cœur aussi corrompu que le sien ; mais il vouloit , à quelque prix que ce fût , satisfaire ses desirs effrénés ,

& il ne craignit pas d'y employer le crime.

Ce malheureux enfant devint bientôt l'objet public de ses soins : j'en frémissais ; tout fut employé pour détourner le cours d'un torrent rapide qui grossissoit par les obstacles qu'on lui opposoit.

Si je prenois quelquefois la liberté de parler à Mylord, si je lui représentois ses torts avec force, il me répondoit de ce ton léger & badin que savent si bien prendre, dans de pareilles circonstances, les gens de Cour ; si je faisois cacher ma fille, il trouvoit toujours de nouveaux moyens pour la voir.

Les devoirs de mon état m'obligeoient souvent de m'absenter ; c'étoit ordinairement le temps qu'il choissoit pour se procurer des entretiens avec l'innocente victime dont il avoit juré la perte. Hélas ! que peut la vertu pauvre & sans appui, contre le vice altier & puissant ? Enfin la chose en vint au point que je me vis forcé de le prier de discontinuer les visites : il tint peu de compte de ma prière. Je défendis à ma fille de le voir, sous peine d'encourir mon indignation : hélas ! le ton, les manières,

les propos de-Mylord l'avoient éblouie. Qu'il est difficile de résister, à son âge, au prestige enchanteur des sens ! Mylord avoit réellement la figure séduisante ; je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il étoit aimé : que faire ? quel parti prendre ? Parler raison à une enfant de quatorze ans, prévenue d'ailleurs, c'eût été perdre mon temps ; avoir recours à la force, outre que cette voie étoit éloignée de mon caractère, elle étoit encore très-incertaine, les désirs enchaînés étant toujours les plus violens, & l'expérience ne nous prouvant que trop que l'amour renverse aisément les plus fortes barrières ; je résolus donc d'envoyer ma fille dans les montagnes de la Principauté de Galles, à plus de quarante lieues de mon village, chez une sœur que j'y avois établie : elle n'étoit pas riche, mais elle étoit d'une probité rigide. Je fis secrètement tous les préparatifs pour son voyage ; je ne lui annonçai mon dessein qu'au moment où je la fis partir, sous l'escorte d'un vieux domestique d'une fidélité éprouvée : je me serois chargé du soin de la conduire moi-même ; mais il ne

m'étoit guère possible de quitter mes Paroissiens; mon départ auroit eu d'ailleurs un éclat que je voulois éviter; il eût seul suffi pour apprendre à Mylord ce qu'il importoit sur tout de lui cacher.

Il vint chez moi peu de jours après; je le reçus d'un visage serein & ouvert; un air sombre & préoccupé offusquoit le sien. = Où est votre fille, me dit-il d'un ton de voix menaçant? = Mylord n'est ni mon juge, ni mon maître, lui répondis je avec douceur, je dois des égards à sa naissance & à son rang; mais je ne dois qu'à moi-même le compte de ce qui se passe dans ma maison; je pense qu'un père a le droit de disposer de sa fille. = Je veux absolument savoir ce qu'elle est devenue, continua-t-il, vous vous en repentirez, si vous ne me l'apprenez pas. = Mylord permettra que je me retire =. Il sortit furieux. Il revint quelques jours après. = Je vous demande pardon, me dit-il en entrant, j'ai parlé avec hauteur, avec violence; je vous ai manqué; il faut l'attribuer à une passion fougueuse qui m'égare: que je voye votre fille, que je puisse lui

parler , & votre fortune est faite ; je vous réponds d'un évêché avant qu'il soit peu. = Mylord , répondis-je , est-ce à moi que vous parlez ? tous les évêchés du monde ne me feront jamais manquer à l'honneur & au devoir ; & qu'est-ce en effet que la fortune dès. qu'il faut l'acheter par l'infamie ? Ma fille ne peut pas être votre femme , elle ne sera jamais votre maîtresse. = Songez-y bien , Monsieur , me répliqua-t-il , être Evêque ou n'être rien , regorger de richesses où vivre dans la plus affreuse indigence ; l'alternative est à votre choix , & mérite bien que vous y fassiez réflexion. = J'entends , Mylord , vous voulez me priver du petit bénéfice dont je jouis , & qui suffit à la médiocrité de nos desirs : vous êtes le maître , Mylord ; toute horrible qu'est la pauvreté , je la supporterai avec courage , & je la préfère , sans balancer , à ce que vous me proposez =. Mylord ne répondit rien , il partit peu de temps après.

Il s'étoit déjà écoulé quelques jours depuis le départ de Mylord ; on m'avoit écrit de la Principauté de Galles l'arrivée de ma fille en bonne santé ;

ma sœur me marquoit qu'elle en étoit enchantée. J'espérois que l'absence produiroit son effet ordinaire; que ce commencement d'inclination; que j'avois vu germer dans son cœur, feroit bientôt place à l'amour du devoir; que, dans le tourbillon des plaisirs, dans le fracas des affaires, Mylord perdrait de vue ma fille, & que, rendu à sa générosité naturelle, il me serviroit au lieu de me nuire: mais après tout je ne demandois de lui que son indifférence & son oubli.

Ces idées me tranquillisèrent; je me livrai tout entier aux devoirs de ma charge, mettant toute ma confiance en Dieu, persuadé qu'il tendroit son bras tout puissant à ma fille, & qu'il n'abandonneroit pas ma vieillesse à l'opprobre. Ces momens de calme ne furent pas de durée; je reçois une lettre de ma sœur: quelle lettre, grand Dieu! la voici.

« Comment me justifier? le dépôt
» précieux, le dépôt sacré que vous
» m'avez confié n'est plus entre mes
» mains: quelque affreuse que soit cette
» nouvelle, il ne m'est plus possible de
» vous la cacher; faites usage de votre

» raison ; si quelque chose pouvoit me
» consoler , ce seroit de n'avoir rien à
» me reprocher : l'aimable enfant fut
» enlevée dans me bras à la promenade ,
» il y a à-peu près huit jours : deux
» hommes masqués & avantageusement
» montés se saisirent d'elle , malgré ses
» larmes , ses cris , & sa résistance : j'ai
» fait , depuis , les perquisitions les plus
» exactes , elles ont été inutiles ; avisez ,
» mon cher frère , à ce qu'il sera expé-
» dient de faire ; j'attends votre réponse ,
» ou plutôt votre arrivée. Marguerite
» Brufs ».

Que devins-je à cette fatale lecture !
le papier me tomba des mains ; ren-
versé sur un fauteuil , mon visage se
couvrit de larmes , je demeurai un
espace de temps assez considérable sans
proférer une parole , submergé &
comme anéanti dans un océan de dou-
leurs : enfin , revenu de cette espèce
d'engourdissement , il m'échappa des
plaintes , le dirai-je , des murmures ,
des blasphêmes contre l'Etre suprême ,
contre le Père & le Bienfaiteur du genre
humain , contre celui dont les châti-
mens sont toujours des leçons ; j'osai

lui reprocher de donner au vice les récompenses dues à la vertu , de ne faire briller aux yeux des foibles mortels le flambeau qui les éclaire , que pour les égarer & les précipiter enfin dans l'abîme : insensé ! qui ne voyois pas que ce monde , n'étant qu'un lieu de passage , il est assez indifférent d'y être bien ou mal , & que ces peines momentanées sont le creuset dans lequel se purifient nos âmes avant d'arriver au séjour céleste.

Je ne doutois pas un instant que Mylord ne fût l'auteur de cet enlèvement : & sur quel autre en effet pouvois-je jeter les yeux ? Son indigne passion , me dis-je à moi-même , n'aurait rien ménagé pour se satisfaire : pour un homme tel que lui , le rapt , la violence même sont des bagatelles. Chère & malheureuse enfant , ne t'avois-je élevée avec tant de soin que pour te voir la proie d'un scélérat ? ne m'étois-je attaché à développer dans ton âme les semences de la vertu , que pour en voir les fruits empoisonnés dans un instant ?

Ces réflexions m'accabloient. Mon départ pour la Principauté de Galles fut

résolu : je chargeai mon Vicaire du soin de mon troupeau , & je partis , espérant peu de succès de mon voyage ; mais voulant n'avoir rien à me reprocher.

Je trouvai ma sœur inconsolable ; les divers mouvements qu'elle s'étoit donnés ne lui avoient procuré aucune lumière : elle ne trouva mes soupçons que trop fondés ; les alarmes en redoublèrent. L'injustice & l'impunité accompagnent d'ordinaire la grandeur ; elle est en possession d'écraser le foible , qui n'a pas même la liberté de se plaindre. J'avois écrit à Londres ; la réponse que j'en reçus , servit à fortifier mes soupçons. On m'apprenoit que Mylord , au retour de ses terres , n'avoit fait que paroître à la Cour ; qu'on ignoroit ce qu'il étoit devenu depuis , & que plusieurs personnes assuroient qu'il avoit passé en France. Ces tristes nouvelles ne me laissant plus d'espérance , je songai à retourner dans mon hameau : il y avoit près d'un mois que j'en étois absent ; ma présence y étoit absolument nécessaire.

La veille du jour que je devois partir , je

me retirai de bonne heure dans mon appartement, le corps épuisé de fatigue, l'esprit accablé d'inquiétude. Je me mis au lit; la nature prévalut, je m'endormis d'un sommeil profond. Au milieu d'un rêve cruel qui m'agitoit, je fus réveillé en sursaut par ma sœur qui crioit de toutes ses forces : = La voici, elle est retrouvée; levez-vous, mon frère, la voici, vous dis-je =. Elle alloit, venoit, couroit, battoit des mains. J'ouvre les yeux, j'apperçois en effet à côté de ma sœur, ma fille, confuse, tremblante, éplorée. Je ne fus pas le maître du premier mouvement; je me livrai tout entier au plaisir vif & pur de cette situation, une des plus délicieuses que j'aye éprouvées de ma vie. Ayant passé avec précipitation une robe de chambre, je me jetai au cou de cette chère enfant; je la pressai de toutes mes forces, je mouillai son visage de mes larmes; je sentoisi les siennes couler. Quand ce premier transport fut un peu apaisé. = Mon Dieu, m'écriai-je, mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu digne de toi, digne de moi, digne d'elle-même =?

= Vous allez tout apprendre, mon cher père, me dit-elle; j'ai à me reprocher des mouvemens auxquels il est toujours dangereux de livrer son cœur; mais, grâces à l'Etre suprême qui m'a soutenue sur le penchant de l'abîme, je n'ai point de reproches d'une autre nature à me faire; ce qui vient de m'arriver est une leçon pour moi. Il est certain que si les desirs de Mylord n'eussent été flattés par les sentimens que toute mon adresse ne pouvoit lui cacher, il ne se seroit jamais porté à une pareille extrémité: le récit que je vais vous faire aura au moins le mérite de la vérité =. J'embrassai ma fille avec un redoublement de tendresse; je la fis asseoir entre ma sœur & moi: elle commença ainsi.

= Immédiatement après mon enlèvement, je fus conduite dans un château magnifique, situé à quelques lieues d'ici: tout y annonce, tout y respire le goût le plus fin. Une femme d'un certain âge, mise avec beaucoup de propreté, me reçut à mon arrivée; son air invitoit à la confiance. = Vous êtes la maîtresse, me dit-elle avec douceur;
tout

tout ce que vous voyez vous appartient; commandez en Souveraine; donnez-moi vos ordres; je ne me distinguerai que par ma promptitude à les exécuter =. Je ne répondis que par mes pleurs. = Pourquoi vous chagriner, continua-t-elle? on vous prépare le sort le plus gracieux; Mylord vous aime, & il est le plus généreux de tous les hommes =. Elle me conduisit dans un appartement dont la tenture étoit ponceau & or. = C'est celui qui vous est destiné, me dit-elle. Au fond d'un cabinet garde-robe étoit une armoire de marqueterie remplie de linge, de dentelles, & de robes de femmes d'un goût & d'une magnificence admirables. Sur la toilette étoit une garniture complète de diamans. = Tout ceci vous appartient, dit ma conductrice, & on ne s'en tiendra pas là : profitez de votre bonne fortune. = De grace, ma chère Dame, lui dis-je, cessez de pareils discours; je ne veux, je ne désire que la liberté : ayez pitié d'une malheureuse enfant qu'on veut déshonorer; ayez pitié d'un père accablé de vieillesse dont je

faisois les délices, & qui ne survivra pas à cet événement-ci =. Je voulus embrasser ses genoux; elle m'en empêcha. = Prenez courage, me dit-elle, Mylord ne tardera pas à arriver; il n'y a pas apparence qu'il vous retienne malgré vous; mais je ne peux rien sans son consentement: en attendant, tranquillisez vous, & soyez assurée qu'à la liberté près, vos moindres désirs seront des lois pour nous =. Un homme bien vêtu & de bonne mine entra. = Je viens prendre les ordres de Miss, dit-il; à quelle heure veut-elle souper =? Tout étonnée de ce que je voyois, de ce qui se passoit, je ne répondois rien: ma compagne le fit pour moi; elle donna une heure.

On servit un repas d'où la profusion étoit bannie; mais où regnoit la délicatesse: la Dame me demanda respectueusement la permission de se mettre à table, & ne s'y mit que lorsque je l'eus priée. Les bons mots, les contes plaisans ne furent point oubliés pour m'égayer; j'avois le cœur trop serré pour y prêter la moindre attention. Je

mangeai peu : le repas fini, je me retirai dans mon appartement. Parut une femme de chambre que je n'avois pas encore vue; elle étoit jeune, bien faite, d'une figure agréable. = C'est pour déshabiller Miss que je suis ici, me dit-elle avec grace. = Je n'ai besoin de personne; je vous suis obligée, Mistress. = Elle voulut insister; je la congédiai.... = A quelle heure pourra-t-on entrer chez Miss, demain? = Je me lève dès que je suis éveillée, & je m'habille seule =.

A peine fut-elle retirée, que je fermai la porte sur moi avec les plus grandes précautions, après avoir visité jusqu'aux moindres recoins. Tout m'étoit suspect dans ce nouveau domicile; je me recommandai à l'Être suprême, dont le bras tout puissant soutient & protège l'innocence contre les complots des méchans, & je me couchai en tremblant: l'accablement de l'esprit, la fatigue du corps me jetèrent dans un sommeil profond, qui répara mes forces. Il étoit grand jour lorsque je me réveillai. = Au premier bruit que je

fis, la femme de chambre, qui avoit couché dans un bouge voisin, entra. = Je viens vous offrir mes services, Miss, dit-elle =. Je vous remercie, Mistress =. Elle avoit mis à côté de mon lit un très-beau déshabillé que je ne regardai même pas; je pris mes habits ordinaires. A peine fus-je habillée, que le maître d'hôtel vint me demander si je voulois prendre du thé, du café, du chocolat; en un mot, quand j'aurois été la maîtresse de la maison, on n'eût pas poussé plus loin les égards, les soins, les attentions. Ma tristesse n'en diminuoit pas; je ne songeois qu'aux moyens de recouvrer ma liberté: mais j'étois si bien gardée, que toutes les tentatives que je fis échouèrent.

Mylord arriva au bout de quelques jours. = Avez-vous été traitée comme vous le méritez, me dit-il, ma chère enfant? quelqu'un vous a-t-il manqué? Parlez; le châtement suivra de près la faute... = Je ne me plains de personne, Mylord, lui dis-je, & je me louerai éternellement de vous, si vous voulez rendre à un père affligé l'enfant.

de son cœur , la consolation de sa vieillesse =.

= Voilà donc, ingrate, répliqua-t-il en me regardant d'un air courroucé, le prix de mes tendres sentimens? Songez que vous êtes en mon pouvoir : l'amour outragé se change en haine ; il ne connoît plus de frein, il ne respecte plus rien. Après l'éclat que j'ai fait, je suis résolu à tout pour me satisfaire. = Mylord, interrompis-je, la fortune a mis trop d'inégalité entre nous pour que je puisse jamais être votre femme ; mais je perdrai plutôt la vie que d'être votre maîtresse. L'honneur est mon premier devoir ; je lui sacrifierai jusqu'aux plus chères inclinations de mon cœur. Pourquoi plonger dans le désespoir un vieillard vénérable qui ne vous a jamais rien fait ? pourquoi méditer sa ruine ? pourquoi vouloir l'opprobre d'une malheureuse fille qui auroit tranquillement coulé ses jours dans le sein de l'innocence, si elle ne vous avoit jamais connu, à qui vous ne pouvez reprocher que de la crédulité, & peut-être un peu trop de sensibilité. Je ne devrois pas vous

le dire, Mylord : mais ne vous prévaliez pas de cet aveu ; les mouvemens qui ont échappé à mon cœur ont été involontaires ; j'espère que le Ciel ne m'abandonnera pas , & que je les réprimerai avec son secours. En tout cas , je puis vous assurer qu'ils ne me porteront à aucune démarche contraire à mon-devoir. = Cruelle ! s'écria-t-il , vous craindriez sans doute de me donner un instant de joie au milieu des troubles qui me dévorent ! Laissez-moi penser que je vous suis cher ; cette idée me transporte. = Oui , Mylord , lui dis-je , à jamais vous me ferez cher , si vous voulez me rendre la liberté : je vous aimerai comme une sœur aime son frère bien aimé ; je vous aimerai plus tendrement encore , j'adresserai les vœux les plus ardens à l'Auteur de nos jours pour votre conservation , pour votre santé , pour votre bonheur ; je ne cesserai de vous bénir ; je vous regarderai comme le premier des hommes. Est-il digne de vous de creuser un abîme sous les pas de l'innocence ? est-il de votre générosité de travailler à la perte d'une enfant ? Faut-il tomber à vos

genoux, Mylord, pour me rendre un bien sur lequel vous n'avez aucun droit, bien précieux à tous les hommes, plus estimé encore dans cette Isle, qui semble être l'asile de la liberté? M'y voilà, Mylord =. Mon visage étoit mouillé de pleurs.

Mylord me parut touché. Il me releva avec empressement. = Quelle obstination, me dit il ! Pourquoi refuser votre bonheur en faisant le mien? Je vous admire, dans le temps que vous portez à mon cœur le coup de la mort. Non, il ne m'est plus possible de vivre sans vous : tout ce que je peux faire, c'est de me refuser aux vœux de ma famille, en ne me mariant point. Nous passerons ensemble, dans le sein des plaisirs, la vie la plus douce. Je vous rends maîtresse de mon bien : songez à ce que je vous propose, ajouta-t-il en se levant pour me quitter; songez sur-tout que vous êtes en mon pouvoir; que je m'abaisse à prier, lorsque je peux commander, & qu'une passion violente est capable des plus grands excès, lorsqu'on l'irrite =.

Enfin, que vous dirai-je, mon cher

père , pour ne pas abuser de votre patience par un récit trop long? les discours les plus tendres , les manières les plus séduisantes , les promesses , les menaces , les larmes du sentiment , les fougues de la passion , tout fut employé par Mylord pour me séduire. Ce n'étoit pas lorsqu'il menaçoit qu'il étoit le plus redoutable ; j'appréhendois bien plus ses larmes. Vos prières m'ont obtenu du Ciel la force de résister à des combats si rudes , si opiniâtres , qui ont duré si long-temps , & qui , humainement parlant , étoient au-dessus de mes forces. Quels dangers j'ai courus ! Je frémis quand j'y pense.

Mylord , voyant le peu de succès de ses soins , crut devoir prendre une route opposée à celle qu'il avoit suivie jusqu'alors.

On m'enferma dans une espèce de prison ; un mauvais lit & une chaise en composoient tout l'ameublement : une vieille femme , qui avoit l'air d'une Mégère , venoit me porter à manger deux fois par jour. Elle ne manquoit pas de me dire chaque fois , d'un ton

de voix rauque & dur : « Votre folie
» vous a conduite ici, & vous y mour-
» rez, à moins que vous ne deveniez
» plus flexible ».

Mylord venoit lui-même quelquefois voir, disoit-il, si ce cœur de roche s'attendrissoit. Je ne répondois que par mes larmes. Mon esclavage commençoit à me paroître insupportable ; j'appelois souvent la mort à mon secours ; je la regardois comme le terme de mes peines. Il me vint à la fin une idée que je saisis heureusement.

La fausseté a toujours été très-éloignée de mon caractère. Je crus cependant que, dans une circonstance pareille, il m'étoit permis de dissimuler.

— Mylord, lui dis-je un jour, pourquoi me traiter avec cette inhumanité ? Je ne vous représenterai pas combien elle blesse l'équité naturelle ; je vous demanderai seulement si vous croyez des moyens aussi violens bien propres à gagner le cœur d'une jeune personne qui n'étoit que trop bien disposée en votre faveur. Puis-je répondre que ma foiblesse ne m'eût pas entraînée bien

loin ? Mais on ne franchit point aisément à mon âge les barrières de la pudeur ; quelques jours encore , je n'aurois pas répondu de moi =.

= Diroit-elle vrai , s'écria Mylord , ou n'est - ce qu'un piège adroit qu'elle me tend , & dans lequel elle veut me faire donner ? Peut-être aussi est - elle lasse de sa prison & ouvre - t - elle les yeux sur les biens infinis dont je veux la combler. = Miss , ajouta - t - il en me regardant fixement , si vous étiez sincère , vous me rendriez le plus heureux des hommes ; pourquoi s'obstiner à rendre malheureux l'amant le plus tendre = ?

= Mylord , répondis - je avec le regard & l'accent de la tendresse , donnez - moi le temps de me reconnoître ; laissez - moi étouffer les remords naturels à une ame qui quitte le sentier étroit de la vertu , pour entrer dans la carrière du vice , & reposez - vous de votre bonheur sur l'amour =.

Mylord n'ouvrit les portes de ma prison , qu'après m'avoir fait promettre que je lui donnerois une réponse positive au bout de huit jours. Je fus ré-

mise dans mon ancien appartement. Mylord ne me quittoit plus ; il passoit son temps à me faire une peinture des plaisirs , des agrémens infinis que nous trouverions dans une tendresse réciproque , dans une vie libre & indépendante. Je paroissais goûter ce qu'il me disoit , dans le temps que je ne m'occupois que des moyens de faciliter mon évasion.

Les huit jours étoient près d'expirer ; Mylord me pressoit vivement de tenir ma promesse. Nous touchions au jour marqué : je ne voyois de remède à mes maux que la mort , quand le Ciel , qui veille à la conservation de l'innocence , m'inspira le dessein qui m'a sauvée. J'avois remarqué que la muraille dont étoit clos le jardin , n'avoit qu'une très-petite élévation à un de ses angles , les pluies en ayant fait ébouler une partie ; c'est là-dessus que je fondai mes espérances. Les croisées de mon appartement donnoient sur ce jardin ; elles étoient fort exhaussées. Entreprendre de les franchir , étoit s'exposer à un danger évident ; mais que risquois-je ? la vie ? C'est si peu de chose , en compa-

raison de l'honneur & de la vertu.

Je me retirai de très-bonne heure, prétextant un très-grand mal de tête. Je ne perdis point de temps ; je coupai en bandes les draps de mon lit , & les ayant cousues ensemble , je crus que leur longueur suffiroit.

Minuit venoit de sonner ; tout étoit calme , tout paroissoit goûter les charmes du repos ; pas une seule lumière dans toute la façade du château. Je fis une courte & fervente prière à celui qui me donnoit le courage d'entreprendre une chose si au-dessus de mes forces ; je le suppliai de bénir une entreprise formée en faveur de la vertu ; & après avoir fortement attaché les draps à ma fenêtre , je me coulai dans-le jardin. Je marchai vers l'angle dont je vous ai parlé ; je sautai par-dessus sans peine & sans beaucoup de mal , à quelques égratignures près.

Me voilà donc , à une heure après minuit , dans un chemin fort étroit , bordé d'arbres. Je marchai avec agilité pendant plus de deux heures. A l'abri désormais de la crainte , je m'assis au

pied d'un gros arbre touffu , tant pour me délasser que pour réfléchir sur ma situation actuelle. Il ne m'étoit pas encore entré dans l'esprit qu'une fille de quinze ans , d'une figure passable , seule , à pareille heure , dans un grand chemin , couroit des risques de toute espèce , dont celui des voleurs étoit le moindre. L'ame tout entière à l'action hardie que je venois de faire , je ne voyois que le danger auquel j'étois exposée de la part de Mylord. Cependant la vivacité qui m'animoit commençant à se ralentir , les sens devenant un peu plus calmes , insensiblement la peur me saisit ; la sombre noirceur des objets qui m'environnoient , le bruit intercalant des feuilles que le vent agitoit , le silence affreux qui régnoit autour de moi , & qui n'étoit troublé par intervalle que par le cri sinistre des hiboux , tout contribuoit à m'effrayer. Je crus entendre parler à quelques pas de moi ; je ne me trompois pas : deux soldats faisoient chemin & causoient tranquillement ; le sujet de leur conversation , & encore plus leurs juremens , me les firent reconnoî-

tre. Pour le coup je me crus perdue ; un fossé qui étoit à mes pieds me servit d'afile ; je m'y cachai , tremblante comme la feuille. Ils ne furent pas plutôt éloignés , que je résolus de quitter le grand chemin & de me réfugier dans la première maison que je trouverois. Il n'est pas possible , me dis-je à moi même , que ma situation ne touche , n'intéresse les personnes qui l'habiteront ; elles me feront conduire chez ma tante. D'après ce raisonnement , qui me tranquillisa un peu , je sortis de ma cache , & je marchai à travers les champs , arrêtée souvent par de larges & profonds fossés bordés de haies : mais n'appréhendant pas d'ensanglanter mes mains , mes bras , & de me mettre dans l'eau jusqu'aux genoux pour les franchir ; enfin , après demi-heure d'une marche si pénible , j'arrivai à la porte d'une maison qui avoit quelque apparence. Je frappai à coups redoublés ; tout dormoit. Une femme , réveillée par le bruit que je faisois , mit la tête à la fenêtre , & répondit.

= Qui que vous soyez , lui dis - je
Madame , vous ne refuserez pas l'hospi-

talité à une jeune fille qui , seule , sans appui , sans secours , se trouve dans la campagne pour éviter la violence d'un malheureux qui , après l'avoir enlevée à ses parens , vouloit la sacrifier à sa brutalité =.

Cette femme , qui étoit la maîtresse de la maison , parut émue de ce que je lui disois ; elle eut la bonté de venir m'ouvrir elle-même. Sa maison n'a rien de magnifique ; mais la propriété des meubles les plus simples , la blancheur éclatante des plafonds , la fraîcheur des lambris , la distribution commode des appartemens , petits à la vérité , mais où rien ne manque , tout y plaît , tout y enchante , tout y offre l'utile sous l'aspect de l'agréable. Les mœurs de celle qui l'habite sont aussi simples que ses meubles ; c'est toute la franchise , toute la simplicité , toute la cordialité des mœurs anciennes. Si elle ne fait pas définir la vertu , elle fait en revanche , ce qui vaut incomparablement mieux , la pratiquer. Veuve d'un homme de qualité qui a péri dans la dernière guerre , elle s'est retirée dans cette maison : le

domaine qui l'entoure , quoique médiocre , fuffit pour fa fubfiftance. Elle s'est dépouillée de fes biens en faveur d'un fils unique qu'elle vient de marier. Une femme de chambre , une fille de cuisine , & un vieux concierge , compofent tout fon domestique. C'est ce dernier qu'elle a chargé de me conduire ici , après m'avoir gardée , malgré moi , quelques jours , pendant lesquels elle a mis tout en ufage pour me faire oublier ma longue & dure captivité ==.

J'embrâffai de nouveau ma chère enfant avec des transports inconcevables. J'admirois comme celui qui fe plaît à abaisser l'orgueil , à confondre les desseins de l'homme superbe , donne , quand il le veut , la force aux fimples roseaux de réfister aux coups furieux de l'ouragan qui déracine & enlève les chênes les plus puiffans. Quel courage , quelle force , quel chef-d'œuvre de conduite & d'habileté dans un âge fi tendre !

Nous pafsâmes encore quelques jours chez ma-fœur , qui ne pouvoit se rassasier du plaisir de voir ma chère fille. Nous reprîmes ensuite le chemin de

mon village avec toutes les précautions qu'exige la prudence, dans la crainte d'un second enlèvement. J'étois attendu avec impatience, je fus reçu avec transport : je puis dire que j'étois aimé. Les soins que je me donnois pour concilier, pour prévenir tous les différens, les secours que mon industrie & mes épargnes procuroient à l'indigence, la réputation que m'avoient acquise quelques affaires heureusement terminées, m'avoient gagné tous les cœurs : ils partagèrent tous ma peine, quand ils furent que Mylord, furieux du peu de succès de ses violences, avoit nommé un sujet pour me remplacer. Je bénis la main divine qui s'appesantissoit sur moi, content d'être pauvre, si l'honneur, si la probité étoient mon partage. Ma fille me reste, m'écriai-je ; elle est digne de moi ; je suis riche.

Je me rendis cependant à Londres pour soutenir le procès que m'avoit intenté Mylord. Je le perdis, avec le meilleur droit du monde. Dans une ville aussi corrompue que Londres, que peut le droit contre la richesse, la naissance,

& le crédit ? Je fus dépouillé de mon bénéfice. Le peu d'argent que j'avois n'avoit pas suffi pour la poursuite de cette malheureuse affaire ; j'avois été obligé de me défaire de tous mes meubles.

Je me vis bientôt réduit à la plus affreuse indigence. Mylord espéroit que, vaincu par mes maux, je lui céderois lâchement l'objet de son indigne ardeur. Il me fit faire plusieurs propositions, que je reçus avec cette noble fierté que donne une conscience irréprochable. Seul, j'aurois supporté courageusement ma situation, quelque triste qu'elle fût ; mais ma chère fille, enveloppée dans mon malheur, ma chère fille, accoutumée à l'aisance d'une vie douce, privée tout d'un coup du pur nécessaire, me perçoit l'ame. Elle ne se laissoit pourtant point abattre ; je voyois la violence qu'elle se faisoit pour retenir les larmes toujours prêtes à couler ; elle affectoit même une contenance tranquille, craignant de redoubler mon affliction. Aimable enfant, digne d'un meilleur sort ! Son travail suffisoit à peine pour nous

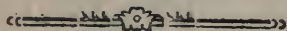
nourrir. Nous nous retirâmes dans cette petite ville.

Ce fut dans ces circonstances accablantes que Blunk, à l'instigation de Mylord qui avoit juré ma perte, fit connoissance avec nous. Il feignit d'entrer dans nos peines, de les partager; il nous offrit sa bourse, en nous assurant que nous lui ferions un très-grand plaisir si nous voulions l'accepter. Je refusai d'abord; mais ma misère augmentant tous les jours, & ses offres me paroissant sincères, je consentis à la fin à prendre trente livres sterling, pour lesquelles je lui fis mon billet. Je les employai bien vite à habiller ma chère fille & à acheter quelques meubles absolument nécessaires. Jugez de mon étonnement & de ma douleur, lorsque, quelque temps après, cet indigne Blunk me dit, d'un ton chagrin, qu'il lui étoit survenu une mauvaise affaire, qu'il avoit besoin de son argent, & que je lui ferois plaisir si je pouvois le payer. — Mais, lui répondis-je, ne m'avez-vous pas comme forcé d'accepter la somme que je vous dois? ne m'avez-vous pas dit

que le payement ne devoit pas m'inquiéter, que vous ne prescriviez aucun temps ? = Cela est vrai, me dit-il; mais les circonstances ont changé =. Il me quitta sans ajouter un mot. Je fus arrêté le lendemain & conduit en prison.

Les propositions que l'on fit à ma fille, & qui furent rejetées avec horreur, ne me laissèrent pas lieu de douter que cette scène d'iniquité n'eût été tramée entre Mylord & Blunk, pour perdre ma chère & aimable enfant, persuadés que, seule & sans ressource, dénuée de tout, elle seroit obligée de se jeter dans les bras de cet horrible Mylord. Le Ciel a encore permis qu'ils échouassent; il a donné à ma fille la force de supporter cette terrible épreuve; elle s'est ensevelie avec moi, ne sortant que pour aller vendre ses petits ouvrages, & me procurer par-là quelque adoucissement. J'avois fait, peu de temps auparavant, connoissance avec la respectable Myladi, votre épouse. Touchée de l'événement cruel qui me réduisoit à une si déplorable extrémité, la bonté de son cœur

souffroit, disoit-elle, de ne pouvoir que très-peu pour moi. Sa situation n'étoit pas aisée, vous le savez, Mylord; mais les visites eussent seules suffi pour adoucir mes peines. Sa conversation a quelque chose de divin. Peut-être serez-vous étonné que la bonne Dame qui reçut si bien ma fille ne m'ait été d'aucun secours; elle mourut à peu près dans ce temps-là: je n'ai jamais douté qu'elle n'eût acquitté ma dette. Ma sœur, loin de pouvoir m'être utile, avoit elle-même besoin d'être secourue. Il fallut donc se résoudre à souffrir. Je ne voyois point de terme à mes maux; ils eussent vraisemblablement duré autant que ma vie, sans vous, Mylord, sans votre incomparable femme.



M. Brufs termina ainsi son Histoire, & nous terminons de même notre Extrait, en apprenant cependant au Lecteur que la respectable Myladi, si digne de vivre, & ne trouvant de bonheur qu'à se fatiguer pour exercer son iné-

puisable humanité, trouva la mort dans ce saint exercice. Mylord, long-temps inconsolable, crut devoir chercher une distraction dans des voyages. Il s'embarqua pour les Isles; la fortune trompa ses vœux par un naufrage : il fut jeté dans une Isle; & c'est là qu'il trouva la fin de ses larmes, en retrouvant l'objet de ses premières inclinations, toujours bien capable de consoler, quand on le revoit avec ses premiers sentimens.



TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTES

VÉNITIENNES ET TURQUES,

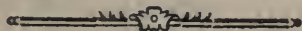
O U

NOUVEAUX MÉMOIRES

DU COMTE DE BONNEVAL;

Par M. DE MIRONE.

Un Volume in - 12. 1742.



CET Ouvrage est si connu, que nous ne croyons pas devoir le rappeler par un Extrait, qui occuperoit d'ailleurs

beaucoup de pages, parce que les faits y sont intimement liés; mais lorsque, dans une Histoire ou dans un Roman, quelques caractères se détachent & quelques situations intéressent & instruisent le Philosophe même, les retracer, est un service que l'on rend à la Société, & les reproduire ainsi, est un moyen certain de les conserver. On n'auroit pas été les chercher dans un gros volume, pour en jouir une seconde fois, & successivement le temps les eût fait oublier. En les retrouvant, on les parcourt avec un nouveau plaisir, & ils restent pour jamais gravés dans la mémoire. Notre intention est d'autant plus facile à justifier, qu'elle nous aide à prouver que dans tous ces champs de l'imagination, qu'on appelle proprement Romans, il se trouve toujours quelque pierre précieuse qu'on découvre, en ne cessant de remuer le terrain; & que notre travail, qui à cet égard est celui de l'opiniâtreté, peut nous donner quelque droit à la reconnaissance.

L'Histoire du *Renégat Galiot*, dans l'Ouvrage qui donne lieu à ces réflexions, & l'exil du Comte de Bonneval
dans

dans l'isle de Chio, méritent d'être conservés dans une collection destinée à intéresser le cœur & à instruire l'esprit.



HISTOIRE

DU RENÉGAT GALIOT.

Dès que la corruption est une fois glissée dans le cœur de l'homme, & qu'il ne s'oppose pas à ses progrès, il est dangereux qu'elle ne le conduise à l'impiété. Libertinage, dérèglement dans les mœurs & dans l'esprit, incrédulité, athéisme, tel est le cercle fatal que parcourt insensiblement une ame dérégulée. En effet, il y a peut-être moins d'incrédules par principes & par raisonnement, que par certains motifs internes qui les déterminent à douter. L'esprit rejette toutes les preuves, pour adopter certains préjugés, & ces préjugés leur font conclure que la politique a inventé les Lois, les Dieux, & la Religion.

Les passions qu'on veut satisfaire font rejeter l'Evangile : parce qu'on y trouve

Avril 1785, 1^{er} Vol. D.

sa condamnation, on y remarque trop d'incompatibilité entre ses désirs & les préceptes que Jésus-Christ a prêchés. D'ailleurs, la vanité se trouve extrêmement flattée en se singularisant & en s'écartant du chemin ordinaire : on veut se faire distinguer & avoir la réputation de bel-Esprit ; le sentiment du vulgaire est trop commun. Ceux qui ont un cœur dépravé ou une ame vaine, se figurent qu'il est indigne d'eux de penser avec la multitude. Enfin, on veut s'élever au-dessus des autres, en rejetant les opinions communes.

L'homme se repaît de ces chimères & s'applaudit d'être guéri des erreurs d'une populace aveugle & crédule. Vient-il à reconnoître la vérité ; il n'a garde de l'embrasser, parce qu'il seroit obligé d'avouer qu'il s'est trompé, & que ceux qu'il méprise ont plus de pénétration que lui : c'est-là une mortification que son orgueil ne peut soutenir. Il lui faudroit chasser les idées agréables qu'il se fait de lui-même, descendre du rang & de la supériorité où il s'est élevé, se priver des plaisirs de la volupté & mortifier ses passions : or, voilà

des obstacles qu'il regarde comme insurmontables. Tout ce qu'on peut obtenir de lui, c'est qu'il écoute paisiblement les objections qu'on lui fait ; mais après un examen très-superficiel, il prononce décisivement, & condamne sans appel. Le jugement prononcé, il n'y a plus de retour.

Tel étoit à peu près l'état de l'ame & du cœur de ce Renégat. Né en France d'un très-honnête Artisan, de la Religion Réformée, il eut une éducation conforme à sa naissance. Doué d'un génie vif & entreprenant, il fit des progrès inouis dans les saintes Lettres ; de sorte que, parvenu à l'adolescence, on l'envisa-gea comme une espèce de prodige. En un mot, il arriva jusqu'au point d'apprendre, pour ainsi dire par cœur, l'Ancien & le Nouveau Testament. Etant donc très-savant dans les Ecritures, il est vraisemblable qu'il les méditoit souvent ; & comme les préceptes que l'Evangile contient se trouvoient absolument opposés à ses desirs déréglés & à son ambition démesurée, il résolut de sortir de la route que tous les Interprètes avoient tracée, pour en prendre une

qui le conduisît au terme qu'il s'étoit proposé. Mais pour mieux soutenir son spinosisme, il crut qu'il étoit nécessaire de se faire une espèce de réputation extraordinaire, persuadé qu'un homme de son état n'étoit guère en situation de primer ni de s'attirer l'admiration de la crédule populace, sans du surprenant & du merveilleux. Il cacha soigneusement sa trop grande connoissance des Lois de Moïse & de celles de l'Evangile, & ne la faisoit briller que dans certains momens convulsifs, où il prétendoit être inspiré du Saint Esprit.

Là, cet esprit fin & délié mettoit au jour des pensées & des expressions si peu ordinaires, qu'un nombre de gens se persuadèrent qu'il avoit véritablement des révélations qui causoient ces crises admirables d'érudition. Trop jeune encore pour être libertin, il passa pour un Saint. Ce Quakérisme lui ayant parfaitement réussi, il eut l'audace d'avancer qu'il étoit en commerce avec les Anges. Cette extravagance passa encore pour une réalité dans quelques esprits. En fait de système & d'opinions, on ne peut guère les établir sans du prodige;

il faut des miracles, vrais ou faux, pour se faire recevoir comme Législateur. Dans ce temps, le Protestantisme en France touchoit à sa ruine; on crut donc que le Ciel envoyoit ce nouveau Consolateur pour ranimer le courage abattu & consterné des Zélateurs de cette Religion: alors la révocation de l'Edit de Nantes arriva. Galiot, aujourd'hui David Vérité, se transporte à Versailles, trouve le moyen de pénétrer jusque dans la Chapelle du Roi, aborde ce Monarque, & lui annonce effrontément, de la part de Dieu, les plus grands malheurs, s'il n'accorde dans son Royaume la liberté de conscience aux Calvinistes.

Une témérité de cette nature méritoit assurément une punition rigoureuse: cependant Louis XIV se contenta de le faire enfermer à la Bastille, où il demeura cinq ans. Jugeant bien qu'il ne fortiroit pas aisément de cette prison, il contrefit si parfaitement l'insensé, qu'il en imposa aux plus clair-voyans. Cette ruse lui réussit; ses extravagances excitèrent la compassion. Le Roi, informé du prétendu dérangement de l'esprit du

prisonnier , lui accorda sa grace , & ordonna qu'il fût mis en liberté.

Sorti de la Bastille , il passa à Genève , où il établit une manufacture de passe-mens ; il possédoit cet art dans un haut degré de perfection. Il se maria dans cette ville , où il auroit pu finir ses jours , s'il eût voulu se borner à la fortune d'un homme de son rang : mais non , cette situation lui parut trop resserrée ; il désiroit de se faire distinguer. Pour cet effet , il construisit aux environs de cette ville , sur le sommet d'une colline , une espèce d'hermitage , où il alloit souvent , assuroit-il , s'entretenir avec les Anges.

Le résultat de ses conversations avec ces Esprits célestes & bienheureux , étoit d'annoncer des prédictions , & ces prédictions là n'étoient rien moins que favorables aux principaux Chefs du Gouvernement de cette petite République. Les gens sensés n'avoient garde d'adopter des idées si extravagantes , ni de donner dans un panneau si grossier , d'autant plus que ses mœurs ne convenoient point du tout au caractère fin-

gulier dont il se qualifioit. Cependant, malgré les déréglemens, il se forma un parti considérable : la même populace le suivoit comme un Prophète. Déjà ses manies & son esprit inquiet & remuant faisoient craindre quelque sédition ; de sorte qu'il fut banni de Genève.

Exilé de cette ville, il passa à Lille en Flandre, y fit connoissance & amitié avec un Marchand Chapelier & Calviniste, nommé Turpin, homme riche & généreux. Galiot lui inspira d'établir une manufacture de passemens. Cette entreprise plut à Turpin, qui lui fit des avances considérables, afin de mettre en exécution son projet.

Dès que Galiot se vit en finances, il s'échappa un beau matin avec sa famille, qui consistoit en deux garçons & deux filles, abandonna Lille, emporta au Chapelier environ vingt mille livres, & se réfugia en Hollande, où il se fit circoncire, préférant la Loi Judaïque à l'Evangélique. Il fit même cette opération à ses deux fils.

Une action si infame lui attira la haine & le mépris absolu de tout le monde. Il conçut bien qu'il auroit de

la peine à subsister en Hollande ; ce qui le détermina à passer en Turquie avec ses deux filles & un de ses garçons, l'autre n'ayant pas voulu le suivre. Étant venu à Smyrne , il se trouva sans argent. Ses filles étoient assez aimables ; voilà une ressource : aussi en profita-t-il sans balancer. La voix de la nécessité & de l'indigence cria plus fort que celle du sang & de la tendresse paternelle.

Il vendit donc l'aînée de ses filles à un Turc pour la somme de quatre cents piastras, & quitta ensuite Smyrne pour passer à Constantinople. Très-instruit des manies Musulmanes, il savoit parfaitement qu'il est défendu , sous peine de mort, d'entrer dans des mosquées, surtout aux heures de la prière, & qu'on ne peut garantir sa vie qu'en se faisant Mahométan. Il vouloit être forcé à se faire Turc, afin d'en imposer aux Francs, & leur persuader que ce n'étoit point par une volonté déterminée. Cette ruse le mettoit comme à couvert des justes reproches dont on l'auroit accablé.

Après avoir médité ce beau projet, non seulement il entra dans la Solimanie, une des mosquées impériales, mais

encore se mit à prêcher & à interrompre l'Iman. Une extravagance si marquée lui valut d'abord quelques gourmades; ensuite on s'empara de sa personne; en un mot, il fut condamné à la mort ou à embrasser la Loi Mahométane. On doit croire qu'il ne demeura pas longtemps à se résoudre; son plan étoit fait depuis bien des années. Il avoit des idées de faire sa fortune à quelque prix que ce fût, & il réussit au delà même de ses espérances.

A peine eut il préféré l'Alcoran à la mort, qu'on lui assigna quelques aspres pour sa subsistance & pour celle des deux enfans qui lui restoient : ces autres lui-même avoient trop bien sucé les principes, pour ne pas l'imiter & être réfractaires à sa volonté. Insensiblement il s'introduisit chez les principaux Officiers de la Porte, qui l'aidèrent à établir sa manufacture de passemens. Ensuite, ayant fait attention que les incendies faisoient de cruels ravages à Constantinople (car les maisons n'étant que de bois & toutes peintes, elles sont très-combustibles; on compte pour rien lorsque le feu n'en consomme que cinq ou

fix cents), Galiot forma le dessein d'élever sa fortune.

Il fit donc venir secrètement deux pompes de Hollande. Voyant que ces machines étoient absolument inconnues aux Turcs, il demanda au Divan la permission de les faire jouer au premier embrasement : les bons Mahométans, surpris de leur effet & de leur utilité, en voulurent avoir un nombre. Galiot, qui avoit avancé qu'il étoit l'inventeur de ces pompes, eut ordre d'en faire faire environ cinquante : son adresse fut louée & admirée de tous les citoyens de cette grande ville. On le récompensa par une pension de mille aspres par jour & par une charge considérable qui fut établie en sa faveur.

On le créa Aga, en lui donnant le commandement de cinq cents Janissaires destinés à éteindre le feu dans les incendies. Cet emploi lui valut encore deux mille aspres par jour ; de sorte que ses appointemens, joints à sa manufacture, qui, dans peu, devint considérable, lui acquirent des biens immenses. Il ne sortoit jamais sans une suite de vingt à vingt cinq esclaves.

Il contrefaisoit toujours le dévot & le prophète, & cela avec tant d'hypocrisie, que tous les Turcs en général, depuis le moindre Artisan jusqu'au plus grand Officier de la Cour, le respectent infiniment & lui rendent des honneurs extrêmes. Le grand Muphti lui a même donné la clef d'une galerie dans la Solimanie, pour faire ses prières & avoir ses colloques avec les Anges blancs; grace qui ne s'accorde qu'aux quatre premiers Officiers de la Sublime Porte.

Son fils & sa fille l'imitent parfaitement dans son hypocrisie; & comme il fait que le tempérament de ces chers enfans est tout à fait conforme au sien, je veux dire qu'ils aiment extrêmement la lubricité, il a un nombre de très-belles filles, tant esclaves que concubines, pour subvenir à ses plaisirs & à ceux de son fils. A l'égard de sa fille, il la marie presque tous les mois à quelque Renégat, auquel il fait ensuite une querelle d'Allemand; & comme sa réputation est bien établie, il s'en sert pour les perdre. Il est cru à leur préjudice; de sorte qu'il les fait mettre en prison, souvent aux galères, selon les

crimes qu'il leur impute. J'ai délivré déjà trois de ces infortunés gendres. Ce changement d'époux plaît infiniment à cette créature. Son père doit la ménager : aussi le fait-il avec bien de la complaisance.

Tel est à peu près le caractère de David Vérité, connu en Europe sous le nom de Galiot. Il ne porte jamais que des habits blancs. C'est, dit-il, pour marquer sa pureté & afin d'être plus agréable aux Anges qui lui communiquent leurs lumières. On ne peut disconvenir que cet homme n'ait beaucoup d'esprit.



R E T R A I T E

*D U C O M T E D E B O N N E V A I
D A N S L ' I S L E D E S C H I O .*

Après cette expédition, je ne fis presque plus rien le reste de la campagne. La seconde année, mes troupes se débandèrent faute de paye ; & ayant été dangereusement blessé à la cuisse , je me

fis transporter à Andrinople, d'où, après ma guérison, je partis pour Constantinople, afin de prendre de justes mesures pour me mettre en campagne.

Je laissai aux deux Suisses la conduite des débris de mon armée, qui consistoient en quatre à cinq mille hommes. Dès que j'eus mis pied à terre à Constantinople, j'allai chez le Kaïmakan, afin qu'il prévînt le Sultan sur mon arrivée. Il me dit deux jours après, que Sa Hauteſſe étoit très-satisfaite de ma conduite, qu'elle avoit résolu de m'envoyer commander la grande armée; mais qu'il falloit encore attendre quelque temps. Alors il m'avoua en secret qu'il alloit rappeler le Grand Visir, & qu'il croyoit sa disgrâce assurée.

J'engageai ce cher ami à demander pour moi une audience secrète à Mahomet. Le lendemain, il me fit dire qu'il me l'avoit accordée, mais qu'il n'avoit point fixé le jour. Je fus même plus de quinze jours sans en avoir de nouvelles. Enfin Sa Hauteſſe ordonna au Kaïmakan de me mener dans le grand Kiosque après la prière du soir; & comme cette conversation contient des

choses assez considérables, j'en ferai ici le détail. « Je viens, dis-je au Sultan, » rendre de très-humbles actions de » graces à ton auguste Majesté, très- » sublime & très-invincible Empereur » des fidèles Musulmans, digne Successeur du grand Prophète, d'avoir » bien voulu accepter les raisons qui » m'ont forcé a venir m'humilier devant ton redoutable trône, & d'avoir » trouvé ma conduite agréable.

» Oui, Pacha de Bonneval, me dit Sa » Hauteſſe avec un viſage ouvert, je » connois la malice de tes ennemis ; » tu ſeras vengé.

» Et moi, très-débonnaire Empereur, » je ſuis transporté de joie ; il y a plus » de deux ans que je ne fais que languir ; ton Grand Viſir a cauſé la » perte de mon armée, pour laquelle je » m'étois donné tant de ſoins. Sa jalousie & ſon intérêt ſordide ont excité parmi mes troupes une révolte » qui a penſé me faire perdre la vie. » J'aimerois mieux qu'on me fît mourir, que m'expoſer à de ſemblables contretemps ; & en diſant cela les larmes me vinrent aux yeux.

» Le Sultan me voyant ainsi, en parut
» touché, & me dit: Je te regarderai main-
» tenant comme un des principaux sou-
» tiens de mon Empire; mais jure-moi
» que tu seras discret, & que tu exé-
» cuteras fidèlement ce que je vais
» t'ordonner.

» Moi, m'écriai-je, manquer de fide-
» lité & de discrétion pour ta Hauteſſe!
» je sacrifierois plutôt mille vies si elles
» étoient en mon pouvoir, que d'être
» réfractaire dans la moindre chose à
» tes ordres sacrés.

» Eh bien, dit-il, prépare-toi à
» partir dans quinze jours, choisis parmi
» ma garde quatre milles Janissaires &
» deux milles Spahis; envoie un ex-
» près à tes Officiers, avec ordre d'as-
» sembler le reste de tes troupes & de
» les conduire à Chiourlich (c'est un
» village sur la route d'Andrinople,
» environ à vingt-cinq lieues de Con-
» stantinople). Et la veille de ton dé-
» part je te mettrai entre les mains un
» Fetsa pour arrêter le Grand Visir à
» son passage: mais il faut beaucoup
» de précaution, d'adresse, & de coura-
» ge; car comme il est dans la défian-

» ce, il aura une forte escorte. Cepen-
» dant je me repose sur toi de cette
» expédition; ensuite il me congédia.

On doit juger que cette confiance du Sultan me causa un plaisir & une joie si excessive, que j'eus peine à retenir mes transports & ma reconnoissance; & ce plaisir étoit d'autant plus flatteur, que je ne l'avois nullement prévu. Une petite faveur que l'on reçoit lorsqu'on s'y attend le moins, tient lieu d'un plus grand bienfait; elle est envisagée comme quelque chose de considérable. Je laisse à penser si j'eus tort de croire, comme je fis, que je parviendrois au faîte de la plus haute fortune. Cependant cette distinction particulière du Sultan mit un obstacle à mon élévation. Tous les Courtisans se liguèrent contre moi; ils publièrent hautement qu'ils ne se soumettroient jamais à mon commandement; en un mot, ils forcèrent, pour ainsi dire, l'Empereur à conclure la paix & à m'exiler. Mais avant que de rapporter ces deux événemens, il faut donner une idée de tout ce qui les précéda.

A la sortie de cette audience, j'engageai mon cher ami le Kaïmakan à venir

passer le lendemain une heure chez moi , afin de prendre ensemble de justes mesures pour exécuter les ordres de Sa Hauteſſe. Il me conseilla de n'en point faire un mystère à mon épouse , persuadé de sa discrétion aussi bien que de son courage. A peine ma chere Salviati eut - elle appris cette nouvelle , qu'elle tomba dans une rêverie profonde. Surpris de l'espèce d'anéantissement où elle me parut : Eh ! chere épouse , lui dis-je , il me semble que la disgrâce du Grand Visir vous touche. Quoi ! seriez-vous sensible au renversement de sa fortune , après les malheurs qu'il nous a causés ?

Non , cher Comte , répond elle , ce n'est point tant sa chute qui fait naître dans mon cœur des idées cruelles , que les suites. Cette affaire me paroît extrêmement délicate , & me fait craindre quelque funeste accident. Cependant j'avouerai ingenuement que , malgré ses injustices & ses vexations , ce Seigneur me fait pitié. La vie de l'homme est sujette à tant de sortes de maux , d'infortunes , & de traverses , qu'il seroit presque toujours consumé d'ennuis & de déplaisir , si personne n'étoit sen-

sible à ses peines & ne prenoit soin de les adoucir. Les différentes liaisons qui sont en usage parmi les hommes, engagent à s'intéresser à ce qui les touche. Notre amour-propre même, qui corrompt ordinairement tous les biens que nous faisons, nous fait sentir les infortunes de notre prochain, & nous inspire le désir de le soulager, non par rapport à lui, mais par rapport à nous-mêmes; car pour peu qu'on réfléchisse sur l'inconstance des choses humaines, on voit que les plus riches sont en peu de temps appauvris par les mauvaises affaires qui leur surviennent; que les plus robustes & les plus sains, lorsqu'ils y pensent le moins, sont attaqués de maladies longues & incurables, & que les plus heureux & les plus favorisés de la fortune deviennent souvent des objets de la haine publique. Ces considérations seules nous portent à plaindre & à assister les malheureux, afin qu'on ait les mêmes égards pour nous, si les mêmes accidens nous arrivent, & si notre fortune vient à changer. Le seul amour-propre nous pousse donc à compatir aux disgrâces de notre

prochain. Mais voici une autre réflexion qui m'a frappée : le Grand Visir s'est formé un nombre de créatures qui lui doivent leur fortune; ces amis intéressés se ligueraient en sa faveur, & formeront un parti très-considérable; & comme ce parti ne pourra se venger sur la personne du Sultan; tout leur ressentiment tombera sur vous. L'Empereur, quoique maître absolu, ne peut soutenir son autorité que lorsqu'il est appuyé de ses principaux Officiers; & tous ces Officiers embrasseront avec chaleur la cause du premier Ministre. Ils formeront une ligue qui pourra vous devenir funeste. Ce n'est donc pas seulement la disgrâce qui m'afflige; mais c'est la commission que Sa Hautesse vous a donnée. Je conçois bien que l'unique parti que vous avez à prendre, c'est d'obéir; cependant votre obéissance doit être accompagnée d'une excessive prudence, afin qu'on ne vous accuse point d'avoir inspiré ce projet. Mon avis est que vous me laissiez l'exécution de cet ordre. Je me cacherais dans le village de Chiourlich avec les deux Chiaoux, & dès que je serai informée que le Grand Visir sera

dans la tente qu'on lui aura fait préparer, je lui demanderai son cimetière en lui présentant le Fetfa; en un mot, reposez-vous sur moi de tout l'événement de cette commission.

Le Kaïmakan s'étant rendu chez moi comme il m'avoit promis, je lui fis part des idées de mon épouse. Il convint que ce raisonnement lui paroissoit sage & prudent. Il fut donc conclu de lui remettre la conduite de cette grande affaire. Au bout de quinze jours, tout étant disposé pour le départ, le régiment de Salviati, qui nous avoit servi d'escorte & qui campoit aux environs de Constantinople, commença à défiler pour former l'avant-garde, ensuite, marchoient les Janissaires, & les Spahis composoient l'arrière-garde.

Arrivés à Chiourlich, je fis faire des lignes, afin de mettre mon camp hors d'insulte. Il étoit défendu de deux côtés par une ravine & des rochers, sur les croupes desquels on avoit placé douze pièces de canon; il y avoit encore à la tête deux petites batteries qui commandoient sur la campagne; de sorte que je me trouvois en état de soute-

nir un siège dans les formes , & de résister à une armée de trente mille hommes.

On dressa une superbe tente pour recevoir le Grand Visir ; en un mot tout fut disposé & en état au bout de trois semaines. Déjà je commençois à m'inquiéter de l'arrivée du premier Ministre, lorsqu'on m'apprit qu'il avoit pris une autre route sur la droite. La Salviati, qui avoit l'ordre signé du Muphti, monta à cheval à la tête d'un escadron de son régiment, sous prétexte d'aller à la chasse. En battant la campagne, elle apperçoit comme une espèce de camp sur les bords d'un gros ruisseau, environ à une lieue du mien. La richesse des tentes ne lui permit pas de douter que ce ne fût le Visir. Elle détacha aussitôt un exprès pour me donner avis de cette nouvelle, & que l'escorte du premier Ministre ne paroïssoit pas être composée de plus de quatre mille hommes ; ce qui me causa un plaisir infini.

Après quelques momens de réflexion, elle fait cacher les Chiaoux avec son esclave dans une gorge de montagnes, & va avec trois de ses Officiers pour

saluer le Visir. Le premier Ministre, à qui on avoit fait une fable très-singulière de ses exploits militaires (car c'étoit un phénomène rare en Turquie de voir une femme à la tête d'un régiment), informé qu'elle souhaitoit d'avoir l'honneur de le saluer, fut curieux de considérer cette espèce d'héroïne. Il ordonne aussi - tôt qu'on l'introduise dans sa tente. Lorsqu'elle fut parvenue en sa présence, il fut si charmé de son compliment & de ses manières, qu'il lui promit de venir visiter son camp. Ce seroit pour mon époux, lui dit-elle, une sensible mortification de n'avoir pas l'honneur de te rendre les respects qui te sont dus, & je me féliciterai toute ma vie de lui avoir procuré cet honneur, puisque tu m'assures que c'est par complaisance pour moi.

Persuadée qu'il viendrait tomber dans ce piège, elle détache un de ses Officiers pour venir m'annoncer de me tenir prêt dans une heure à recevoir le Visir. Cependant il arriva un malheur qui devoit naturellement faire manquer ce projet; mais il servit au contraire à en assurer le succès : tant il est vrai que

le hasard décide presque de toutes les choses de la vie, & que la prudence humaine ne voit réussir ou échouer généralement les entreprises les mieux concertées, que par les endroits qu'elle n'avoit pas prévus !

Mon épouse avoit manqué de faire informer les Chiaoux de la résolution du Visir. Ces gens, inquiets de sa trop longue absence, se mettent en devoir d'aller la trouver avec l'escadron. Le premier Ministre, qui étoit déjà parti de son camp avec ses principaux Officiers, les voyant venir après lui à toute bride, conçut quelque soupçon ; de sorte qu'il fit faire halte en ce moment. La Salviati pénétra son dessein, & fit signe à Acher, qui l'accompagnoit, de venir m'avertir de ce contre-temps. Acher, qui ignoroit absolument les ordres que j'avois d'arrêter le Visir, s'échappe fort inquiet, & m'annonce ce qui se passoit. Cette nouvelle me donna de l'inquiétude. Je résolus donc de le couper dans sa marche, en cas qu'il retournât sur ses pas. Dans le temps qu'il étoit irrésolu, je ne sais par quel funeste hasard une balle de mousquet vint friser le cou.

du cheval de mon épouse. Cet animal se sentant blessé, prit le mors aux dents, & l'emporta avec une extrême vitesse du côté de mon camp. Le Grand Visir, effrayé du péril où elle se trouvoit, lâche la bride au sien, tous ses Courtisans le suivent & arrivent au camp, lorsque je me préparois à faire marcher six escadrons de cavalerie pour les enlever. Le cheval de mon épouse, épuisé, tomba mort en voulant pénétrer dans un escadron fort serré; de sorte qu'elle eut un bras cassé dans cette occasion. La voyant hors d'état d'exécuter l'ordre de Sa Hauteffe, je la fis porter dans sa tente, & allai ensuite rendre mes devoirs au Grand Visir, qui me parut fort tranquille. En effet, les honneurs que je lui fis rendre bannirent absolument de son esprit toute inquiétude; on fit des décharges continuéles du canon & de la mousqueterie, l'espace de six heures. Le soir, pendant un souper magnifique que je lui avois fait préparer, on recommença ces rejouissances jusque bien avant la nuit. J'ordonnai qu'on redoublât les gardes, & je fis investir la tente du Grand Visir de
trois

trois escadrons du régiment de Salviati, sous prétexte de lui servir de garde.

Dès qu'il eut renvoyé ses Officiers pour goûter les douceurs du sommeil, avant que de prendre congé de lui, je le préparai par un petit discours à recevoir avec soumission les ordres de Sa Hauteſſe : voici à peu près ce que mon éloquence me ſuggéra dans cette occasion.

Illuſtre & respectable Viſir, la jaloſie que tes grandes qualités ont inſpirée t'a fait des ennemis irréconciliables ; on ne pardonne guère un mérite éclatant qui élève au-deſſus du commun. C'eſt avec une douleur amère que je me ſuis chargé de t'apprendre que des envieux de ta gloire ont indispoſé le Sultan, ton auguſte Empereur & le mien, contre ta perſonne. Ils t'ont accusé de vexations & de pluſieurs autres crimes. Le peuple demande ta vie ; & comme Sa Hauteſſe t'aime toujours, c'eſt ſans doute pour garantir tes jours qu'elle m'a fait ordonner de te conduire au château des Sept-Tours. J'eſpère qu'il te ſera facile de te juſtifier ; de mon côté je ne négligerai rien pour engager l'Empereur

à te rendre toute la justice que tu mérites.

Je lui présente ensuite le Fetfa ; il le baise & le porte au front comme une preuve assurée de sa soumission : cependant il versa des larmes en me donnant son cimetère, & me dit : Je suis étonné que le Pacha de Bonneval, que j'ai toujours distingué par une sincère bienveillance, se soit chargé d'une pareille commission, ou du moins qu'il ne m'en ait pas fait avertir. Au contraire, il m'a trahi, & cette trahison m'est plus sensible que ma disgrâce ; mes amis trouveront peut-être les moyens de me venger. Ensuite, au lieu de prendre quelque repos, il ne s'occupa qu'à vomir mille investives contre Sa Hauteſſe & contre le Kaïmakan.

Le lendemain, au lever de l'aurore, je fais sonner le boute-selle ; l'escorte du Visir ayant été instruite que je l'avois arrêté par ordre du Grand Seigneur, se dissipa dans un instant. Tous les amis l'abandonnèrent, il n'y en eut pas un seul, je dis pas un seul qui parut sensible à sa disgrâce. J'avouerai que cette conduite me fit faire de sérieuses réflexions,

& que je compris parfaitement que l'infortune est une espèce de contagion qui fait que l'on fuit les malheureux, pour s'attacher à ceux que la prospérité favorise.

C'est aussi ce que j'éprouvai bientôt. Mes meilleurs amis, mes amis les plus chauds n'ont rien fait pour me tirer d'embarras; plusieurs m'ont trahi pour profiter de mon malheur, en faisant leur cour à mes dépens.

Après avoir donné la conduite de mon camp au Suisse Acher, & l'avoir prié de faire porter à Constantinople ma chère Salviati, qui souffroit les plus vives douleurs, je me mis à la tête des Spahis & des Janissaires, pour mener le Grand Visir aux Sept-Tours. Ce Seigneur ne proféra plus une parole, & voulut manger seul en particulier. Je crois qu'on ne sera pas fâché de voir ici son portrait en raccourci.

Le Grand Visir étoit un septuagénaire dégoûtant, d'une figure longue, mais grasse & assez remplie. Il avoit dans sa physionomie je ne sais quoi de farouche & de barbare qui inspiroit de l'horreur: il joignoit, à une avarice sordide, des

manières hautaines & pleines d'artifice; son humeur étoit taciturne & sauvage. Fils d'un Corsaire, il étoit accoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, aux pillages & à voir répandre le sang; de sorte que la rapine & les exactions paroissoient en lui comme des vices naturels.

Il avoit une aversion innée pour la guerre & pour les armes; il étoit sobre & frugal dans ses repas, négligé pour ses habits, jusqu'à ne pas garder assez de bienséance. Il contrefaisoit le pieux & le dévot; mais on soupçonnoit que la crainte le rendoit hypocrite. C'est de ce même principe de timidité que venoit sa dissimulation, & c'est en quoi consistoit tout l'art de sa politique. Un amour de la paix mal entendu lui avoit fait faire à Koulikan des avances honteuses & contraires à la gloire & au bien de l'Empire. Son caractère timide & intéressé l'avoit fait extrêmement mépriser.

A peine fut-il aux arrêts, qu'il parut aussi lâche dans l'adversité, qu'il avoit paru fier & présomptueux dans la bonne fortune. Cependant il se flattoit que ses créatures formeroient des séditions pour le rétablir; mais il fut trompé dans son

espérance; de sorte qu'après avoir demeuré quinze jours dans le château des Sept-Tours, il fut transféré en Géorgie, où il mourut deux mois après son arrivée dans ce pays.

Les secrets de la Providence sont tellement impénétrables, qu'il y auroit de la témérité à juger de la conscience des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivent. Comme il est certain que les adversités sont quelquefois la punition divine de la mauvaise conduite, elles sont aussi quelquefois des épreuves de la vertu & des occasions de se détacher du monde. Nous voyons tous les jours des gens de bien misérables & des scélérats heureux; mais ce à quoi l'on ne se trompe point, c'est au jugement des actions.

Le Grand Visir avoit si publiquement fait trafic de la justice, & préteré son infame avarice aux intérêts & à la gloire de l'Empire, que sa disgrâce, son exil & sa mort (car on prétend qu'il fut étranglé en chemin; ce fait n'est cependant pas certain) peuvent servir d'exemple, & être pris pour un châtiment de Dieu. J'ose avancer que je fis tout

E iij

mon possible pour le sauver ; mais les accusations qu'on forma contre lui étoient trop graves & trop flétrissantes , & il est certain que la populace l'auroit déchiré , s'il fût tombé entre ses mains. Cette catastrophe ne causa aucun tumulte. Ces sortes de révolutions sont si fréquentes à la Porte Ottomane , qu'elles n'étonnent presque personne.

Dès que j'eus consigné le Grand Visir au Gouverneur du château des Sept-Tours , j'allai au Sérail rendre compte de ma conduite. Le Sultan , informé de la réussite de cette expédition , m'attendoit , avec beaucoup d'impatience , dans la salle du Divan avec tous les Officiers qui l'avoient lâchement abandonné , à l'instant de sa détention. Après lui avoir fait un récit fidèle & circonstancié , il me fit des caresses , exalta mon courage & ma prudence ; enfin il m'assura de toute sa bienveillance. Ce que l'Empereur me dit m'attira bien des félicitations de la part de ces faux amis. Je les méprisois trop pour leur daigner répondre , & c'est ce qui les indisposa contre moi.

Cette faveur du Sultan étant divulguée , on vit un concours extraordinaire

de gens de tous étages venir me faire la cour : il n'y avoit plus alors de différence visible entre mes amis, mes ennemis, & les indifférens ; tout le monde disoit & faisoit les mêmes choses. Nous verrons bientôt si leur conduite à mon égard ne s'est point démentie.

Quatre jours après la disgrâce du Grand Visir, on convoqua un Divan général pour examiner les accusations formées contre lui. Il fut conclu, d'une voix presque unanime, qu'il étoit coupable du crime de lèse-Majesté. Le Sultan lui accorda la vie, à condition qu'il seroit relégué en Géorgie : ensuite on proposa le Kaïmakan pour remplir sa place. Rien ne flattoit plus mes espérances ; c'étoit mon intime ami : d'ailleurs, son attachement sincère pour Sa Hauteffe & pour la gloire de son Empire, sa capacité naturelle ; consommée par une longue expérience, une valeur sans faffe ; que les besoins & les circonstances des entreprises avoient fait passer d'une prudence nécessaire à une espèce de témérité, son inquiétude pour tous les succès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat, sa charité à compatir

aux infortunes des malheureux , tout cela , dis-je , le rendoit très-propre à gouverner ce grand Empire : mais promesses , menaces , rien ne put l'engager à accepter ce poste si distingué ; de sorte qu'on nomma un Pacha qui n'étoit point de mes amis , & qui s'opposa formellement aux faveurs dont le Sultan vouloit me favoriser. Cependant il dissimula si adroitement ses intentions , que je ne les pénétrai que lorsqu'il eut frappé son coup.

Environ deux mois après son élection , le Sultan me proposa au Divan pour aller commander l'armée sous ses ordres. Le nouveau Grand Visir m'accabla de caresses ; il m'assura que je serois le maître absolu de toutes les troupes , & qu'il n'agiroyt que conformément à mes lumières. « Je suis si persuadé , ajouta-t-il , de votre capacité & de votre valeur , que je ne doute nullement de la gloire de nos armes dès que vous serez à la tête de l'armée ». Il ordonna en même temps au Trésorier de faire porter chez moi une somme considérable , afin de me mettre en équipage & de me soutenir , avec beaucoup

de magnificence pendant toute la campagne.

Mais tout cet appareil d'amitié n'étoit que pour me leurrer & pour couvrir les mauvais offices qu'il vouloit me rendre. En effet, tandis que je me disposois à me mettre en état de le suivre à l'armée, il envoya des lettres circulaires à tous les Officiers, afin de s'opposer à ma promotion, & de les engager à faire révolter les Janissaires, en cas que le Sultan demeurât ferme dans sa résolution. Jugez donc de mon étonnement, lorsqu'on m'annonça qu'il étoit arrivé un exprès de l'armée, qui donna à Sa Hauteſſe une requête ſignée de tous les Officiers, qui déclaroient, en termes formels, que tous les ſoldats étoient prêts à ſe révolter & à commettre les plus grands déſordres; qu'ils n'obéiroient point au Pacha de Bonneval, & qu'en cas qu'on le leur envoyât pour Général, toutes les troupes reviendroient à Conſtantinople. Enſuite on m'intentoit pluſieurs chefs d'accuſation que je rapporterai dans peu.

Le Grand Viſir, continuant ſa diſſimulation avec beaucoup d'adreſſe, parut

inconsolable de ce contre-temps, & m'exhorta à la patience. « Je pars pour » l'armée, ajouta-t-il avec un air hypocrite : soyez persuadé que je ferai mes efforts pour vous rendre service ; non, je ne négligerai rien pour mettre tous les principaux Officiers dans vos intérêts ». Malgré toutes ces protestations, je pestois en moi-même ; de chagrinentes réflexions me plongèrent dans une profonde mélancolie ; & sans mon épouse, il est assuré que j'aurois succombé aux chagrins : mais les sentimens que ma chère Salviati m'inspiroit à chaque instant, me firent triompher de ces contre-temps fâcheux.

« Consolez - vous , cher époux , me » disoit-elle sans cesse , modérez en vous » le désir insatiable de la gloire , en » considérant que dans peu votre carrière sera terminée. La vie est si courte par elle - même , que ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste , je l'avoue , & le remède est pire que le mal ; cependant il fait son effet , aussi-bien que cette autre réflexion qui n'est guère plus réjouissante , c'est le peu de place que nous

» occupons dans le vaste univers , &
» combien il importe peu au monde
» qu'il y ait un Comte de Bonneval
» heureux où malheureux !

» Je fais que c'est pour ce petit mo-
» ment que nous sommes en cette vie
» que nous voudrions être heureux ;
» mais il faut se persuader qu'il n'y a
» rien de plus impossible. Si vous n'aviez
» pas aujourd'hui ces chagrins , vous
» en auriez d'une autre espèce : la Pro-
» vidence est tellement au dessus de nous ,
» qu'il faut encore l'adorer , quoi qu'on
» puisse faire , & baiser la main qui nous
» frappe & qui nous punit ; car nous méri-
» tons toujours d'être punis. Cette confi-
» dération procure le véritable bonheur
» d'un homme qui a de la raison.

» Je ne comprends pas qu'on puisse
» avoir un moment de repos en ce
» monde , si l'on ne se rapporte de tout
» à Dieu & à sa volonté , à laquelle il
» faut absolument se soumettre. Avec
» cet appui , dont on ne peut se passer ,
» on trouve de la force & du courage
» pour soutenir les plus grandes disgrâ-
» ces ; en un mot , sans la soumission
» de cœur & d'esprit , les malheureux

» feroient des enragés, des forcenés; &
» avec cette soumission, on demeure un
» fort honnête homme, & l'on jouit du
» calme au milieu de l'orage.

» Quoiqu'on ne soit pas insensible,
» cependant la constance & la résigna-
» tion remettent bien vite un homme
» dans son naturel. Ne vous avois-je
» pas prédit que la chute du Grand Vifir
» révolteroit tous les Officiers contre
» vous, & vous causeroit des chagrins
» cuisans? Soutenez les donc ces cha-
» grins avec cette magnanimité & ce
» courage qui forment les héros. Vous
» êtes estimé & aimé du Sultan; vous
» possédez sa bienveillance; croyez-moi,
» demeurez tranquille dans votre mai-
» son: votre solitude est charmante; rien
» ne vous manque. Vous vivez dans une
» opulence qui ne laisse rien à désirer.
» Eh ! pourquoi donc vous tourmenter
» pour de vaines chimères? Ne vous
» suffit-il pas que Sa Hauteſſe connoiſſe
» vos bonnes intentions? Soyez persua-
» dé que lorsque l'Empereur pourra
» vous élever à un poste distingué, il
» le fera assurément ».

Trop convaincu de la sagesse de ce

raisonnement, je fis des efforts sur moi-même pour amortir l'ambition qui me dévorait. Je m'accoutumai insensiblement à m'occuper à mille petites bagatelles pour bannir l'oisiveté. Cependant, lorsque je m'y attendois le moins & que je ne pensois plus à la guerre, le Sultan m'envoya chercher pour me dire qu'il étoit le maître, qu'il vouloit absolument que j'allasse commander ses troupes, & que si j'y trouvois des oppositions, il sauroit punir si sévèrement les rebelles, que les châtimens les retiendroient dans le devoir : il fallut donc me disposer à partir. Quoique ma chère Salviati fût entièrement rétablie, elle ne put cependant me suivre, ayant senti, depuis trois mois, quelques symptômes de grossesse.

A peine le Grand Visir, qui étoit à l'armée, eut il appris cette nouvelle, qu'il résolut de terminer la guerre, & de préférer une paix peu honorable, à l'envie qu'il me portoit; de sorte qu'il me fit savoir qu'on étoit convenu des articles, afin, disoit-il, de m'épargner les fatigues d'un long voyage. Un Ja-

nissaire m'apporta cette nouvelle à Andrinople.

Cette excessive politesse du Grand Visir me parut très-suspecte, & me fit conclure que ma présence ne lui étoit pas agréable, dans un lieu où j'aurois pu découvrir facilement la conduite dissimulée & indigne qu'il avoit tenue à mon égard. Bien loin donc de profiter de l'avis qu'il me faisoit donner, je me déterminai au contraire à poursuivre ma route. J'ordonne à mes gens de faire préparer des relais de quatre lieues en quatre lieues, afin d'arriver plutôt à l'armée.

Le Janissaire, auquel je ne cachai point mon dessein, fâché de mon entêtement, me dit : = Pacha de Bonneval, puis-je hasarder de te donner un conseil ? = Parle, lui répondis-je. = Eh bien, crois-moi, demeure à Andrinople ; car je crains que ta vie ne soit pas en sûreté parmi les troupes =. Ensuite il me raconta tout le manège du premier Ministre, ce qu'il avoit écrit & fait pour porter les Officiers à refuser de m'obéir.

On doit croire qu'à cette nouvelle mon chagrin fut aussi grand qu'il étoit juste. Dès ce moment je ne roulai dans ma tête que des projets de vengeance : une dissimulation aussi marquée me parut un outrage énorme fait à mon honneur & à ma gloire. Il faut, m'écriai-je plein de désespoir, qu'il ait ma vie ou que j'aye la sienne. Après avoir engagé le Janissaire, par une grosse récompense, d'aller à Constantinople & de publier qu'il ne m'avoit point rencontré pour me signifier les ordres du Visir, je pars, moi quatrième, j'arrive au camp, & vole, avec une extrême légèreté, dans la tente du premier Ministre. Mon arrivée imprévue déconcerta ce rusé hypocrite. Il me demanda, avec un empressement inquiet, si je n'avois point vu un Janissaire qu'il m'avoit dépêché, tant pour m'annoncer la paix, que pour m'exempter des fatigues d'un si long & d'un si pénible voyage : alors il ranime, pour ainsi dire, les fausses caresses & son empressement à vouloir me faire rendre les honneurs que je méritois, dit-il, si justement.

Un procédé si faux me piqua au vif ; je l'accablai de reproches, avec des

termes très-peu ménagés : ensuite je le quitte d'une manière brusque & lui envoie un cartel qu'il n'eut garde d'accepter ; il s'en servit au contraire pour m'ordonner les arrêts. Deux jours après, il me fait partir pour Constantinople avec une forte escorte, & envoie au Sultan un mémoire rempli d'accusations.

Sa Hauteſſe, informée, par le Kaïmakan que j'avois envoyé chercher, des juſtes motifs qui m'avoient porté à manquer de reſpect au Viſir, me fit relâcher, en me donnant ma maiſon pour priſon. Il me fit dire par le Gouverneur, qu'il étoit fâché de la diſgrace qui m'étoit arrivée, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'en uſer de la ſorte, à cauſe du cartel que j'avois ſigné ; car, ſans cela, il ne pourroit me nuire.

« Cette affaire, ajouta le Kaïmakan, » eſt des plus ſérieuſes. Tu as agi, cher » Pacha, avec beaucoup de précipitation ; une pareille faute, ſelon les » loix, eſt digne de mort. Je ſais que le » Sultan t'aime trop pour ne pas te » ſauver la vie ; c'eſt pourquoi je n'ai » aucune raiſon de craindre pour tes » jours. Demeure donc tranquille, cher

» ami, jusqu'au retour du Visir, & re-
» pose-toi sur moi des soins de te ga-
» rantir de ses injustes entreprises. Je
» prendrai des mesures si justes, que je
» te mettrai à couvert des coups qu'il
» voudra te porter ».

Mon épouse, surprise de mon arrivée
imprévue & de mon espèce de captivité,
demeura interdite. Mon trouble lui fit
penser d'étranges choses, & dès que je
lui eus raconté le détail de cet événe-
ment, elle me parut inconsolable : elle
ne faisoit que rêver pendant la nuit aux
circonstances de mon aventure, & la
tendie inquiétude qui l'agitoit, ne lui
permettoit pas de prendre aucun repos.
« Fatale gloire, s'écrioit-elle souvent ;
» ambition tyrannique, pourquoi ron-
» gez-vous ainsi le cœur de l'homme ?
» Ah ! que mon amour pur & sincère
» m'a causé & me cause de funestes
» alarmes » !

Quelques jours après, le Sultan, tou-
jours attentif à me donner des marques
de sa bienveillance, m'envoya, par le
Kaïmakan, les accusations qu'on avoit
formées contre moi, afin que j'étudiasse
les réponses que j'aurois à faire en pré-

sence de mes accusateurs, lorsque je serois cité au Divan. Voici les principaux crimes dont j'étois accusé.

Le premier, & le plus grâve, étoit le cartel que j'avois envoyé au Grand Visir.

Le second, qu'ayant fait des prisonniers Allemands, je les avois renvoyés aussi-tôt, sans rançon.

Le troisieme, que, depuis que j'étois en Turquie, j'avois toujours entretenu un commerce étroit d'amitié avec les plus grands ennemis de l'Empire. On rapportoit, pour exemple, ma manière d'agir avec le Grand-Maître de Malte, auquel j'avois envoyé de gros présens des dépouilles de mon Gouvernement, & mon amitié pour les Chevaliers esclaves, auxquels j'avois donné la liberté.

Le quatrième, que j'avois révolté tous les Ambassadeurs Chrétiens qui résidoient à la Sublime Porte, lorsque le Baile de Venise avoit été mis en arrêt, à cause de son insolence.

Le cinquieme, que j'exerçois en secret la Religion Chrétienne, & qu'on ne me voyoit jamais aux mosquées.

Le sixième, que j'employois à délivrer les Chrétiens de l'esclavage, pres-

que tous les bienfaits dont Sa Hauteſſe avoit la bonté de m'honorer.

Le ſeptième , que j'entretenois un Iman chrétien , pour faire l'exercice public de ſa religion dans ma maiſon.

Le huitième , que j'avois renvoyé à Veniſe une fille du Sérail què le Sultan m'avoit fait l'honneur de me donner pour épouſe ; crime , ajoutoit-on , qui contrevenoit à toutes les lois de l'Empire. Enſuite on concluoit que de pareils excès, dont ma conduite étoit noircie, devoient non ſeulement m'exclure pour jamais des charges & des emplois, mais encore qu'ils étoient tous dignes de mort. J'avouerai que toutes ces accusations étoient réelles : il ne s'agiſſoit donc pas de les nier , mais de les adoucir & de les rendre moins graves. C'eſt à quoi je m'appliquai tout entier ; & avant que de produire mes réponſes au Divan, je les envoyai à Sa Hauteſſe, qui les trouva ſuffiſantes pour me laver , ou du moins pour me préſerver de la mort que mes ennemis demandoient avec beaucoup de vivacité. Le Kaïmakan réſolut cependant de faire ſes efforts auprès du Grand Viſir pour nous réconcilier. Ses tenta-

tives ne furent point inutiles ; de sorte que nous nous embrasâmes avant qu'il fût question de me justifier.

Quelques jours après , ayant été cité à comparoître au Divan , voici le discours que j'y prononçai pour ma justification.

« Généreux & très-vaillant Visir , &
» vous , invincibles Guerriers , l'orne-
» ment & la gloire de l'Empire Otto-
» man , je ne fais si de tous les titres
» magnifiques dont l'orgueil & la vanité
» font l'objet de leur idolâtrie , celui de
» Guerrier n'est pas le plus séduisant ,
» puisqu'il suppose toujours du génie &
» un cœur noble au-dessus du commun ;
» distinction flatteuse que peu de per-
» sonnes rejettent de bonne foi , & que
» l'amour propre , dans les excès qui
» lui sont si ordinaires , manque rare-
» ment de s'attribuer.

» Déjà je me sentoie piqué du désir
» de partager avec vous la plus noble
» de vos occupations , qui étoit de
» cueillir des lauriers & de répandre
» mon sang pour soutenir les merveil-
» leux exploits que vous avez faits sous
» le règne du très-auguste & du très-

» redoutable Mahomet ; règne admirable
» & heureux , tel que la sagesse du grand
» Prophète l'avoit conçu & médité.
» Que n'ai - je , invincibles Guerriers ,
» l'esprit assez étendu pour décrire ces
» aimables qualités qui brillent avec
» tant d'éclat dans ce grand Empereur
» que je viens de nommer ! Que n'ai-je
» des expressions assez vives pour re-
» présenter les mouvemens d'amour &
» d'admiration que son nom auguste
» excite dans vos cœurs , & qui se pei-
» gnent dans vos yeux avec tant de
» force & de sincérité !

» Je me dispoisois donc à voler sous
» ses étendards pour admirer votre va-
» leur intrépide , lorsque tout à coup
» vous vous êtes opposés à ma gloire.
» D'injustes préventions, que mes enne-
» mis vous avoient inspirées, m'ont attiré
» votre inimitié , & vous avez cru que ,
» noirci de crimes énormes , je m'étois
» rendu indigne de partager avec vous
» l'honneur de vos victoires.

» Cité à comparoître devant vous ,
» pour rendre compte de ces prétendues
» mauvaises actions qui m'ont rendu
» l'objet de vos mépris & de votre in-

» dignation , je vais sans détour vous
» prouver que ma conduite a toujours
» été celle d'un homme d'honneur , &
» d'un homme très-scrupuleux à marcher
» dans les voies de la droiture & de
» l'équité. Jamais ma gloire n'a été
» flétrie par aucune action lâche , pen-
» dant que j'ai été au service des Princes
» chrétiens , vos ennemis & les miens ;
» mon rang , ma naissance ont toujours
» été soutenus par une conduite si pure ,
» que je suis obligé de démontrer , qu'une
» haine implacable a causé seule mon
» crime.

» Elevé dès mes tendres années à ne
» point souffrir d'insultes , toujours très-
» délicat sur le point d'honneur , en un
» mot , imbu de ces principes , qu'un
» brave homme , sur-tout un Guerrier ,
» ne devoit jamais souffrir une injure ,
» sans exposer sa vie pour en avoir ré-
» paration , j'ai envoyé un cartel au
» très-haut & très-puissant Visir ; il en
» fait les raisons. C'est un usage parmi
» les Chrétiens ; je n'ai donc point cru
» contrevenir aux lois de l'Empire ; car
» dès qu'on ignore absolument les lois ,
» on n'est point censé y être réfractaire :

» d'où je conclus que l'envoi du cartel
» n'est point un crime digne de mort,
» mais plutôt une action de valeur qui
» mérite des louanges, puisqu'elle fait
» voir que mon honneur m'est plus cher
» que mon sang. Tous les hommes con-
» viennent qu'il faut estimer ceux qui
» méprisent la vie quand l'honneur y
» oblige, sans donner aucune marque
» de foiblesse, ni d'une trop grande atten-
» tion pour se ménager.

» On m'accuse, en second lieu, d'avoir
» donné la liberté à des prisonniers Alle-
» mands sans rançon. Eh! illustres Guer-
» riers, n'ai-je pas fait la même chose
» à votre égard, quand je servois dans
» les armées de l'Empereur des Chré-
» tiens? Il y en a encore trois ici qui
» peuvent rendre ce témoignage. Quoi!
» une pareille générosité seroit-elle un
» crime? N'ai-je donc préservé les jours
» à ceux qui sont ici présens, qu'afin
» qu'ils me procurassent la mort? Je suis
» persuadé que toute l'illustre Assemblée
» ne croit pas que ce soit-là un crime,
» ni même une faute légère.

» On me reproche, en troisième lieu,
» mon commerce avec les ennemis de

» l'Empire & ma liaison avec le Grand-
 » Maître de Malte. Mettez-vous à ma
 » place : un bienfait qu'on reçoit ne doit-
 » il pas être payé par un autre bienfait ?
 » Personne de vous n'ignore la générosité
 » excessive du Grand-Maître pour une
 » épouse aimable & malheureuse , qui
 » m'est chère. Aurois-je été assez ingrat
 » pour manquer à lui en témoigner ma
 » reconnoissance ? N'a - t - il pas encore
 » bien payé mes présens , en vous ren-
 » voyant tous les esclaves musulmans
 » qui se trouvoient alors aux fers dans
 » son Isle ?

» La quatrième accusation tombe
 » d'elle-même. Voilà les certificats des
 » Ambassadeurs chrétiens , qui attestent
 » tous que je ne me suis presque pas
 » mêlé dans l'affaire du Baile. D'ail-
 » leurs, quand je me serois empressé à lui
 » faire obtenir grace , l'illustre Cornaro ,
 » à ma sollicitation , n'a-t-il pas employé
 » tout son crédit pour mettre Aly-Zuffa ,
 » ici présent , à couvert de ses entre-
 » prises criminelles sur une noble Vé-
 » nitienne ? Cependant Cornaro est un
 » des plus illustres Sénateurs de la Ré-
 » publique ; & le Sénat , bien loin de
 » blâmer

» blâmer sa conduite , lui a donné des
» éloges. Ces sortes de services se ren-
» dent mutuellement dans tout l'univers
» entre gens d'honneur & de probité.

» On m'accuse cinquièmement d'être
» Chrétien en secret , & d'avoir un Iman
» Chrétien qui fait les fonctions de son
» ministère dans ma maison. N'ai-je pas
» obtenu d'Achmet III , de glorieuse
» mémoire , la permission de faire la
» prière chez moi , & d'avoir un Aumô-
» nier pour mon épouse & pour mes
» esclaves ? N'a-t-on pas vu des Sultans
» laisser l'exercice de la Religion Chré-
» tienne à des Sultanes favorites , & leur
» donner des Chapelains ? Si c'étoit un
» crime , les Empereurs l'auroient - ils
» permis ? J'ai employé , il est vrai , de
» grosses sommes pour délivrer des Chré-
» tiens de l'esclavage. La charité seroit-
» elle donc devenue un crime parmi
» vous , ô illustres Guerriers , vous , dis-
» je , qui vous distinguez par-là de toutes
» les Nations du monde ! Eh ! pouvois-
» je exercer ma charité envers les Mu-
» sulmans , puisqu'il ne s'en trouve au-
» cun dans l'esclavage ? Ne vaut-il pas
» mieux l'étendre cette charité sur des

» créatures raisonnables qui ont une ame
» créée de Dieu , que sur de vils ani-
» maux ?

» Enfin , si j'ai renvoyé à Venise une
» fille du Sérail , n'est-ce pas du con-
» sentement de Sa Hauteſſe & du Grand
» Viſir qui gouvernoit alors l'Empire ?
» N'est-ce pas par complaiſance pour ce
» premier Miniſtre que j'ai épouſé cette
» perſonne , à condition de la rendre à
» ſes parens ? Ah ! redoutable & géné-
» reux Viſir , & vous , invincibles Guer-
» riers , réfléchiffez ſur mes raiſons , en-
» ſuite condamnez-moi à la mort , ſi
» vous le pouvez avec juſtice & inté-
» grité ».

A peine eus-je fini mon diſcours , qu'il ſ'éleva un murmure dans toute l'aſſem- blée : les uns prenoient hautement mon parti , les autres approuvoient ſimplement mes raiſons , & les plus animés contre moi gardoient un morne ſilence. On me fait ſortir : un moment après on me rap- pelle. Alors le Sultan , qui avoit été aux écoutes , paroît ; tous frémiſſent à ſa vue. Il ſe tourne vers moi , & me dit avec un viſage riant : « Je te fais grace , » Pacha de Bonneval , ou plutôt je ſuis

» bien-aise de ce que tu n'es point cou-
» pable. Tu as dit la vérité, & fait
» connoître que les crimes dont on t'ac-
» cuse ne méritent aucun châtiment.
» Cependant le Divan t'a condamné à
» un an d'exil dans l'Isle de Chio, &
» moi je te donne le Gouvernement gé-
» néral de toute la Morée & de toutes
» les Isles de l'Archipel; & je prétends
» que les Agas & les Bachas de ces
» endroits exécutent tes ordres comme
» les miens propres. Je te laisse la liberté
» de partir quand tu le jugeras à propos.
» Fais équiper six galères pour t'y con-
» duire ». Enfin il congédie l'assemblée,
& fait signe de la main au Visir d'exé-
cuter ses ordres.

Je sortis donc en triomphe de ce Divan où je devois être condamné à la mort. Mon cher ami le Kaïmakan m'embrassa : dans le même temps tous les Officiers, qui, une heure auparavant, daignoient à peine me regarder, s'empresèrent à me féliciter & à m'accabler des complimens les plus flatteurs : mais je sus à quoi m'en tenir ; j'y répondis conformément & selon leur intention.

On doit croire que mon épouse , pendant ce temps , étoit dans des angoisses mortelles. Elle devoit cependant être très-persuadée que je ne courois aucun risque de la vie ; mais la tendre inquiétude ne peut guère faire goûter de tranquillité dans des occasions semblables. Dès qu'elle m'aperçut , accompagné du Kaïmakan & de plusieurs autres de mes amis , toutes les alarmes s'évanouirent : ensuite ayant appris le détail de ce qui s'étoit passé au Divan & mon exil dans l'Isle de Chio , elle fut ravie de ce qu'on m'éloignoit de la Cour ; & si j'avois écouté son impatience , nous serions partis le jour même : mais il étoit absolument nécessaire de mettre ordre à mes affaires , & de les régler de façon que ma présence ne fût plus nécessaire à Constantinople.

Après avoir célébré avec mes amis le triomphe que j'avois remporté sur mes ennemis & sur les jaloux de ma fortune , je priai mon cher Gouverneur de vouloir bien présenter de ma part à Sa Hauteſſe le régiment de Salviati : il étoit complet & en très-bon état , de même que le reste de ma petite armée : mais

Mahomet me fit dire qu'il faisoit présent de ce régiment à mon épouse, & que peut-être il me seroit utile à Chio; qu'il falloit donc le faire transporter dans cette Isle; qu'à l'égard des autres troupes, il auroit soin de les faire incorporer dans les Janissaires & parmi les Spahis; qu'il m'ordonnoit de lui donner une liste des meilleurs Officiers & soldats qui avoient servi sous mes ordres, afin de les récompenser suivant leur mérite; de sorte que tous eurent lieu de se louer de la générosité du Sultan.

J'obtins pour les deux Suisses qui me vouloient suivre dans mon exil, deux brevets, un de Colonel au régiment de Salviati pour Acher, & un autre de Lieutenant-Colonel pour Bichop (ainsi s'appeloit son compagnon); & outre la solde ordinaire qu'on avoit fixée pour l'entretien de ce régiment, on leur accorda quinze cents aspres par jour de gratification à chacun.

Le Grand Visir, afin de m'engager à oublier entièrement les chagrins qu'il m'avoit causés, me vint rendre visite; sous prétexte de voir ma solitude, & le lendemain il m'envoya par le Trésor-

rier deux cent cinquante mille bourses, c'est-à-dire, cent vingt-cinq mille piastrès. Une somme si considérable m'inspira des idées : j'étois alors fort bien en argent comptant. Je me déterminai donc à faire passer ce capital à Venise, & à le mettre sur la banque, réfléchissant qu'à mon âge je ne pouvois plus vivre long-temps, & que cet argent serviroit à mon épouse & à ses enfans, en cas de besoin. Le Baile de cette République me rendit ce service avec bien du plaisir.

Déjà ma chère Salviati avançoit heureusement dans sa grossesse ; déjà elle m'avoit fait entrevoir que son dessein n'étoit plus de revenir à Constantinople, mais de se réfugier à Padoue, où elle pourroit donner à ses enfans une éducation conforme à leur naissance, & les élever dans la Religion Chrétienne ; car, quoiqu'elle ne fût rien moins que bigote, elle avoit pourtant un attachement sincère au Christianisme.

Cette affaire réglée, j'ordonnai à Acher & à Bichop d'aller chercher le régiment de Salviati qui avoit toujours été à Chiourlick. Dès qu'il se fut reposé quinze jours aux environs de Scutari,

Bichop se mit à la tête, & le conduisit à Smyrne à petites journées, afin de le faire passer avec plus de facilité à Chio, où il arriva quelques mois avant moi, parce que le terme des couches de mon épouse approchant, je ne voulus pas l'exposer sur la mer, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. Le Sultan m'accorda cette grace avec de grands témoignages de bonté. Enfin elle mit au monde un fils tel qu'on peint l'Amour. Je le fis aussi-tôt baptiser dans ma chapelle par le Père Thomas; c'étoit un Capucin pour lequel j'avois une grande vénération: Acher & la Signora Barnetti servirent de parrain & de marraine. Il fut nommé Gustave-François; de sorte que ma famille aura le chagrin d'avoir des parens, non pas Turcs, mais nés en Turquie. Je reçus, au sujet de cette naissance, un nombre presque infini de complimens.

Les six galères étant disposées pour mon départ, j'allai prendre congé du Sultan, ensuite de tous mes amis. La veille, Sa Hauteſſe avoit fait assembler un Divan, où l'on me donna le brevet de Pacha général de l'Archipel. Cette

nouvelle dignité, jointe à celle de Bégliebey d'Arabie, me rendoit un des plus puissans Seigneurs de l'Empire Ottoman. Je fis une donation de ma belle maison de Scutari à mon cher ami le Kaïmakan, qui, pour n'être point en reste avec moi, envoya à mon épouse pour plus de cinquante mille piastras de pierreries de diverses couleurs, avec deux perles en poire d'une beauté & d'une grosseur extraordinaires.

Les principaux de mes amis, à la tête desquels étoit cet aimable Gouverneur, vinrent me souhaiter un heureux voyage, & voulurent me conduire jusqu'aux châteaux des Dardanelles, où nous demeurâmes huit jours à nous réjouir au bruit du canon de ces forteresses. Cependant il fallut se séparer, & cette séparation me fût encore bien sensible. Ce cher ami me promit qu'il feroit ses efforts pour me faire rappeler; mais la fatale Parque coupa le fil de sa vie trois mois après notre séparation; de sorte que depuis ce temps je n'ai presque plus d'espérance de retourner à Constantinople. Je m'en consolé avec d'autant plus de facilité, que je vis ici dans une

tranquillité sans égale ; toutes mes infortunes passées ne me causent plus d'inquiétude.

Les différentes disgraces que j'ai esquivées dans le cours de ma vie , m'ont rendu indifférent pour les charges & pour les honneurs ; je ne songe plus qu'à bien vivre & à me rejouir. Oui , je préfère maintenant la vie douce à une vie plus agitée. Il y a des hommes qui font du bruit au commencement , & les autres à la fin de leurs jours ; quelques-uns n'en font jamais ; d'autres en font toujours ; tout cela est égal à la mort. Quoique je puisse me mettre du nombre de ces derniers , bientôt j'arriverai au terme de ma carrière , & quelques mois après à peine se souviendra-t-on qu'il y a eu au monde un Comte de Bonneval.

Je monte presque tous les jours à cheval avec ma chère Salviati , tant pour exercer son régiment , que pour aller à la chasse. Tous les habitans de Chio nous aiment plus qu'ils ne nous craignent , & cela sans manquer au respect qui nous est dû ; les principaux se font un vrai plaisir de nous procurer mille divertissemens agréables : ma mai-

son est magnifique & superbement meublée; je jouis tout à la fois & en même temps, de la vue de la ville, de la campagne, & de la mer; ses ondes baignent un beau jardin, & un vaste verger planté d'orangers, de citronniers, de cèdres, de grenadiers, & d'autres arbres rares dont les fleurs & les fruits flattent toute l'année la vue & l'odorat.

Le fidèle Acher règle la dépense de ma table & de mes domestiques; Bichop est mon grand Ecuyer. Ces deux Suisses, toujours compagnons de mes plaisirs innocens, ne m'abandonnent presque jamais. J'ai changé de goût, je ne suis plus de celui des hommes du commun, qui n'admirent que les actions extraordinaires. Ils ne sont point touchés d'une vie unie; à peine y font-ils attention. Cependant j'éprouve qu'il faut plus de force d'esprit & plus de vertu pour se soutenir dans des choses communes, que dans les grandes qui se soutiennent assez par elles-mêmes. Gagner une bataille, conduire une négociation, gouverner une province, ce sont des actions d'éclat qui éblouissent les yeux des hommes; vendre, payer, aimer, haïr, rire, vi-

vre dans sa famille , sans se relâcher ni se démentir jamais ; cela est plus rare , plus difficile , & moins remarquable.

Les grands hommes perdent souvent beaucoup de leur mérite à se laisser trop approcher. Il faut toujours les envisager d'un peu loin & dans une perspective qui les montre dans leur plus belle attitude. Tel a passé dans le monde pour un héros , auquel sa femme & ses domestiques n'ont rien remarqué que de fort ordinaire. Ceux qui n'ont jamais eu d'adversités ne connoissent pas toutes les vertus dont ils sont capables. La profession de guerrier , que j'ai faite dès ma tendre jeunesse , & celle d'être souvent malheureux , m'ont tellement endurci , que je ne sens presque plus ce qui abat la plupart des autres hommes.

Je conçois aujourd'hui que pour vivre heureux & sans ennemis , il ne faut point s'arrêter à l'éclat trompeur des choses humaines ; elles sont trop fragiles & trop inconstantes : pourvu que j'aye le vivre & le vêtement ; je suis satisfait , & la fortune qui m'a fait du pis qu'elle a pu , ne m'a abattu ni l'esprit

ni le courage. J'espère que je serai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs; je ferai voir au moins par-là que je ne suis pas capable des choses dont on s'est efforcé de me noircir par des calomnies. Cependant, il faut l'avouer, il seroit assez cruel de n'avoir point d'autre consolation que celle-là.

Guéri donc de l'ambition & du désir de la gloire, je me trouve trop heureux de savoir m'occuper à de petites choses, je sens même qu'il n'y a que cela de bon pour couler des jours fortunés; car les bagatelles ne coûtent rien au corps ni à l'ame; & quoique très persuadé à cette heure que l'affaire du salut est capable de remplir tout le vuide du cœur, néanmoins il faut que j'amuse encore mon esprit. Ma gaieté naturelle veut que je me rejouisse, pourvu que ce ne soit pas aux dépens de mon prochain.

Mon épouse, qui a reçu depuis quelques jours des nouvelles favorables de Padoue, espère y faire bientôt un voyage. Cette séparation me fait frémir; mais comme ce voyage est encore éloigné, je me console, dans l'espérance

qu'elle changera de sentiment , & qu'elle n'aura pas la cruauté de m'abandonner dans mes vieux jours ; cependant je prévois qu'il sera absolument nécessaire pour le bien de mon cher fils , dont la beauté se fortifie avec l'âge.

Les protestations de bienveillance que me fait faire souvent Sa Hauteſſe , raniment de temps en temps mon amour-propre ; ensuite mes réflexions viennent , & je ſouhaite alors de toute mon ame de terminer mes jours dans mon exil. Cette Ile eſt un ſéjour enchanté , à l'exception des chaleurs trop exceſſives qui ſ'y font vivement ſentir depuis le mois d'Avril juſqu'à la fin du mois de Septembre ; ſans cela on pourroit avancer que c'eſt ici un ſecond Paradis terreſtre. Sa proximité de la Natolie ou Aſie Mineure ne permet pas d'en douter ; mais il eſt aſſuré que lorsque le vent du ſud donne , il eſt preſque impoſſible de pouvoir reſpirer dans la canicule. Cependant j'ai trouvé le moyen de me mettre à couvert de ces trop vives ardeurs. J'ai fait faire une longue galerie qui avance conſidérablement dans la mer , & au bout de laquelle j'ai fait

construire une forte tour carrée de cinquante pieds de diamètre ; la mer monte à la hauteur de vingt-cinq pieds ; de sorte que j'ai pratiqué sous l'eau un salon & une belle salle qui reçoivent le jour par des fenêtres élevées au-dessus de la surface des eaux ; & comme la tour est terminée par un dôme ouvert, dont la coupole est de cristal, il y fait aussi clair qu'en pleine campagne. Je mange & je couche dans cette tour ; ainsi je ne m'apperçois presque pas de l'excessive chaleur.

On m'accusera peut-être de donner un peu dans le verbiage en rapportant de pareilles minuties ; mais il faut se souvenir que j'ai promis un détail de mes moindres actions, afin de faire voir qu'on en a bien imposé au Public sur mon compte , & que l'Auteur des Mémoires imprimés sous mon nom a fait des bévues impardonnables, soit dans le portrait qu'il fait de ma personne, soit dans les descriptions des lieux où il me fait voyager. Il dit, par exemple, en parlant de Chio, que les chaleurs n'ont rien d'excessif ni d'incommode ; cependant j'affure le contraire. Cet autre trait

ne paroîtra pas moins faux. Le gouvernement des Turcs, assure-t-il, est fort doux dans cette Isle, les peuples n'y sont point inquiétés sur leur religion, les impôts mêmes sont modiques; mais leur autorité est si respectée, qu'une ficelle attachée par les deux bouts sur la porte d'une maison, en fait une prison dont personne n'a la hardiesse de sortir.

Un peu avant il dit : la plupart des habitans sont Chrétiens; les uns suivent le rit grec, les autres le latin. Ils sont toujours en dispute, comme les Jésuites & les Jansénistes le sont en France.

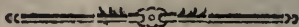
Si l'Auteur de ces Mémoires m'avoit fait relâcher dans cette Isle avant l'année 1720, il auroit pu encore ajouter qu'il y avoit à Chio un Evêque latin, un couvent de Jésuites François, & d'autres Monastères Italiens : mais la révolution qui arriva dans cette Isle à la fin de l'année 1720, a bien changé la situation des Chrétiens; depuis ce temps, ils n'ont eu aucun exercice libre du christianisme, & actuellement il n'y a du rit latin qu'une seule chapelle chez le Consul de France, & celle qui est dans ma maison.

Je finirai donc ces Mémoires en donnant une légère idée de ce beau pays & de cette funeste révolution qui causa la mort à plus de trente mille Chrétiens, l'esclavage de l'Evêque, & l'anéantissement total de l'Eglise latine : mais avant il faut parler du Chevalier Justiniani, que je trouvai à Chio parmi les galériens, trois jours après mon arrivée dans cette Isle.

J'ignore le moyen dont on se servit pour faire remettre une lettre sur la toilette de mon épouse. Il y a apparence que ce fut une de ses femmes ; cependant on en fit une mystère, personne ne voulut l'avouer. Comme le caractère lui étoit inconnu, elle fit quelque difficulté de l'ouvrir, craignant quelque surprise. Cette lettre-même l'inquiétoit, à cause de la manière dont elle lui étoit parvenue. Lorsque je fus entré dans son appartement, on me fit une longue histoire de la lettre. A peine eus-je jeté les yeux dessus, que je reconnus l'écriture. Eh ! dis-je, c'est du Chevalier Justiniani. Je l'ouvre avec empressement, & j'apprends l'état funeste où il se trouvoit encore réduit. Comme il

m'indiquoit le lieu ou où le tenoit renfermé, je vole à son secours, & vois cet infortuné gentilhomme dans un lieu plein d'horreur, & dans un état qui m'arracha des larmes. Je condamnai aussi-tôt celui qui exerçoit de pareilles cruautés à une rude bastonnade, afin de le rendre plus charitable envers les malheureux qu'on lui confioit. J'envoye chercher le Reis de la ga'ère sur laquelle étoit le Chevalier; je le fais déchaîner, & donne deux mille sequins pour sa rançon, ne voulant point me servir de mon autorité pour frustrer son Patron des droits qu'il avoit à prétendre. Après que Justiniani se fût remis pendant quelques jours des terribles maux qu'il avoit essuyés, je le priai de me raconter par quel nouveau malheur il étoit retombé dans les fers. Ses aventures m'ont paru trop intéressantes pour les ensevelir sans le silence. Elles méritent assurément d'avoir place dans ces Mémoires; les voici mot pour mot.





HISTOIRE

DU CHEVALIER JUSTINIANI.

Généreux Comte, dit-il, vous vous souvenez sans doute que je vous ai dit que j'étois un peu parent de votre adorable épouse, lorsqu'après avoir été délivré des mains des Arabes, je vous découvris mon nom & ma naissance : je pense que ce fut dans votre jardin à Crac. Quoique vous soyiez convaincu de cette vérité, je suis cependant bien aise de vous informer de certaines particularités qui vous sont inconnues, & qui accompagnèrent ma naissance. Vérone m'a vu naître : mon père, quoiqu'un des principaux du Sénat de Venise, quitta cette ville, ayant eu quelques démêlés avec le Doge. Il se retira dans un superbe château qu'il possédoit avec de grands biens à une lieue de Vérone. Cet endroit charmant lui parut un asile assuré pour goûter cette aimable & délicieuse tranquillité qui

ne se trouve jamais dans le tumulte de la Cour.

Là , occupé à élever sa famille , qui consistoit en un fils & une fille (leur mère , morte depuis deux ans , étoit sœur de Madame Cornaro) , il ne songeoit nullement au coup fatal que la fortune lui préparoit. Un soir , assez tard , un étranger de bonne mine , accompagné de quatre ou cinq Estaffiers , ne pouvant entrer dans la ville , dont les portes se ferment régulièrement une heure après le coucher du soleil , vint demander à loger au château ; il se disoit Allemand , & se qualifioit d'Envoyé extraordinaire de l'Empereur , pour négocier à Milan une affaire importante : mon père , le Sénateur Justiniani , charmé de ses belles manières & de sa politesse , non seulement le reçut avec beaucoup de cordialité ; mais encore l'engagea à séjourner quelques jours chez lui.

L'inconnu accepta ses offres obligeantes , & demeura un mois dans son palais. L'amour se glissa insensiblement dans son cœur ; il regarda ma mère d'un œil passionné : elle étoit jeune & belle , mais un peu trop galante.

Elle passoit même pour coquette lorsque mon père l'épousa en secondes noces. Une jeune personne de dix-huit ans ne convenoit guère à un sexagénaire; mais comme elle étoit un peu parente de sa première épouse, il voulut lui assurer une fortune, celle de sa famille se trouvant très-dérangée.

Le miroir de ma mère, qu'elle consultoit souvent, n'avoit pu lui persuader que la pudeur fût un si grand ornement au beau sexe; elle l'avoit jeté, pour ainsi dire, au rebut avec les vieilles nippes de sa toilette. Représentez-vous une jeune personne d'une vivacité surprenante, dont la taille étoit élégante & majestueuse, d'une physionomie douce & attrayante, un teint de lys, relevé de coloris fin & vif, des cheveux d'un noir lustré, tout cela composoit une très-aimable femme. A l'égard de son caractère, elle n'étoit ni médisante, ni indiscrete, ni légère, ni tendre, ni délicate, ni fidèle; cependant, quand elle avoit des vues, elle paroissoit réunir dans sa personne toutes les perfections du corps & de l'esprit.

L'inconnu, jeune, bien fait & galant,

lui plut ; elle rusa pour assujettir son cœur , & ce cœur-là ne put tenir longtemps contre les attaques qu'on lui portoit. Trop obsédée dans sa maison pour oser s'émanciper , on chercha à se dédommager de cette gêne dans de fréquentes promenades , tant à Vérone qu'aux environs. Ces parties de plaisir étoient trop du goût de ma peu vertueuse mère , pour les interrompre. Cependant son époux conçut de justes soupçons ; il parla en maître. Il fallut obéir ; mais on avoit concerté ensemble un ingénieux projet pour se mettre à couvert de toute contrainte. L'étranger & ma mère s'échappent pendant la nuit. Trop amoureux pour être prudents , ils n'eurent pas la sage précaution de couvrir leur marche. Mon père , informé de ce désastre , monte à cheval à la tête de ses domestiques , vole à leur poursuite , les joint , & les ramène à Vérone , où l'étranger finit sa vie à un infame gibet , tant pour crime de rapt , que parce qu'il fut reconnu aventurier du premier ordre. On doit croire que cette affaire ne se passa pas sans cau-

fer du faififfement à ma mère. Depuis fept mois elle me portoit dans fon fein ; je dus donc ma naiffance à fa frayeur & au trouble que lui caufa la vue de mon père. Elle me mit au monde au beau milieu des rues de Vérone, lorsqu'on la conduifoit dans la maifon d'un ami qui s'étoit chargé d'en répondre : elle fut enfuite renfermée dans un Monafière , où je crois quelle eft encore.

Cette naiffance fingulière & précocé, caufée par une trifte & flétriffante aventure , fut comme un préfage certain que je ferois malheureux toute ma vie ; du moins jufqu'à préfent la fortune m'a peu menagé ; au contraire elle ma toujours maltraité d'une manière un peu cruelle. Vous concevez bien qu'on me donna une éducation conforme à ma condition. J'ai fait toutes mes études à Padoue ; & fi je n'ai pas réuffi, c'eft ma faute, ou plutôt celle de l'amour : je fis ma principale ou plutôt mon unique occupation de la galanterie. Je devois le jour à une perfonne qui avoit trop aimé ces plaifirs féducteurs , pour n'avoir pas le cœur tendre

& facile à recevoir les impressions de la beauté : un seul de ses regards me cauſoit des transports & des ravifſemens.

La fille de mon professeur me plut. Vous jugerez par son portrait de mon goût & de ma délicateſſe. C'étoit une fille longue & ſèche, d'une phyſionomie équivoque, avec des yeux petits, une bouche d'une grandeur énorme, le nez gros & retrouſſé. Elle ſe préſentoit de mauvaiſe grace, marchoit mal, & préféroit la coquetterie la plus groſſière, à la galanterie la plus délicate : en un mot, les fatigues du libertinage avoient fait de grands déſordres dans toute ſa perſonne. Cette fille me parut adorable, je l'aimai ; elle m'aima, elle ne fit point l'inhumaine ; nos cœurs de concert ſe laiſſerent entraîner à leur penchant, ſans ſe contraindre & ſans trop de ménagement. Déjà, depuis deux ans, je goûtois tout ce que l'amour promet de plus flatteur à ceux qui ſe ſoumettent à ſon empire, lorsque je m'apperçus que ma perfide maîtreſſe m'avoit donné un rival ; ce rival étoit le laquais de ſon père. J'examinai de près ſes démarches. Je la ſurprends, & j'immole ſon amant

à ma jalousie, en lui plongeant un poignard dans le cœur. Je fors ensuite de cette maison comme un furieux; & je vole avec la légèreté des zéphyrus chez mon père, qui, accablé d'années & de chagrins, attendoit la mort de jour en jour.

Le Sénateur Justiniani, instruit de ma lâche action, ne voulut plus me voir. Il ordonne qu'on me fasse embarquer pour Malte. A peine avois-je alors dix-sept ans. Il avoit dans l'Ordre un frère & plusieurs amis qui me reçurent avec bienveillance. Après trois ou quatre mois de séjour dans cette Isle, mon oncle me proposa de me faire Chevalier; mais persuadé que je n'étois pas propre à garder le vœu de continence, je lui découvris mon ame & mes sentimens. A mon discours, ce vénérable vieillard ne put tenir sa gravité.

Justiniani, me dit-il, si tous les Chevaliers étoient aussi bons soldats qu'ils sont zélés partisans de Vénus, ils seroient tous invincibles. La chasteté parmi nous est une vertu tout à fait rare; elle n'est observée que lorsque les forces épuisées & la conduite peu réglée ont rendu insi-

pide

pide tout ce qui peut flatter les sens. Ainsi le serment solennel qu'on fait aux pieds des autels, ne doit point vous faire d'ombrage. La galanterie paroît ici comme naturelle; elle tient même souvent lieu de mérite : bien loin d'en punir les excès, on applaudit à un jeune Chevalier, lorsque cet amusement ne l'empêche point de remplir ses autres devoirs.

Cette grande difficulté applanie, je m'enrôle dans le saint Ordre de Malte. J'ai fait pendant sept ans mes caravanes avec quelque distinction. Déjà j'étois parvenu à un emploi honorable, lorsque je fus enlevé par les galères d'Egypte. Le Turc à qui je tombai en partage me vendit à un marchand du Caire. Vous n'ignorez pas ce qui m'est arrivé depuis ce temps jusqu'à mon départ de Constantinople, ni tout ce que j'ai fait à Alger pour procurer la liberté au Chevalier de Souvré.

Mon séjour chez vous & mon voyage à Alger me lièrent malheureusement d'amitié avec Borelli. Ainsi s'appeloit le jeune Chevalier que je rachetai à Alexandrette, & qui s'embarqua avec
Avril 1785, 1^{er} Vol. G

moi sur les galères du Grand Seigneur. Borelli dissimula si adroitement & cacha avec tant d'art ses mauvaises qualités, que j'en ai été la dupe; de sorte qu'à notre retour à Malte, ayant été destiné pour commander une galère, j'insistai auprès de mon oncle afin de lui faire obtenir le premier poste après moi. Mon oncle, surpris de ma proposition, me demanda d'un ton grave si je connoissois bien ce Chevalier. Eh, oui, répondis-je avec précipitation, c'est un brave & parfaitement honnête homme.

Tu te trompes, cher neveu, me dit mon oncle; je veux te faire son portrait, ensuite, si tu t'opiniâtres à l'avoir pour second, je ferai en sorte qu'on te l'accorde. Mais pèse bien ces paroles. Représente-toi un impertinent qui, plein de soi même, se donne de grands airs, parle haut, & toujours d'un ton décisif; qui fait le plaisant; qui veut toujours briller; qui, se figurant que rien ne cache tant le bel esprit que le silence, a sans cesse la bouche ouverte pour débiter un nombre infini de fadaïses; un fat, à qui on ne sauroit dire une chose si incontestable dont il veuille

demeurer d'accord , & qui ne songe pas tant à connoître si elle est vraie , qu'à voir si on la peut contredire ; qui croit qu'on lui dérobe son bien. lorsqu'on prend la parole en sa présence , dont la mémoire est comme une épée entre les mains d'un furieux ; un homme qui frémit à la vue d'un sabre ou d'un coup de pistolet ; un personnage qui aime le jeu & la débauche à l'excès ; & qui ne joue & ne se divertit jamais sans faire naître des disputes & des querelles. Aussi n'a-t-il point d'amis ; il a une forte vanité qui l'empêche de faire des avances pour en acquérir , & quand le hasard lui en a procuré ou donné quelqu'un , il ne le ménage point ; à la première occasion où l'infidélité lui est utile , il devient infidèle : en un mot , il est menteur , fourbe , lâche , debauché , & ne connoît aucun point d'honneur.

Juge , mon neveu , si un homme semblable peut être de quelque utilité. Ce conseil étoit assurément dicté par l'amitié ; cependant , persuadé qu'en matière de réputation nous ne valons que ce qu'il plait aux autres de nous faire valoir , je crus bonnement que mon oncle

s'étoit laissé prévenir au sujet de ce jeune Gentilhomme : je persiste dans mon dessein ; on me l'accorde ; mais j'ai eu tout lieu de m'en repentir.

A peine eûmes-nous tenu la mer dix ou douze jours , que Borelli se montra à découvert. Il maltraitoit tout l'équipage avec tant de hauteur & avec si peu de ménagement , que je fus contraint de réprimer son audace après l'avoir averti charitablement de se modérer. Nous nous querelâmes à ce sujet ; je lui ordonnai les arrêts , que je rompis quatre heure après. Le quinzième jour de notre navigation , nous apperçûmes une voile vers les côtés de Barbarie : je fis virer de bord & tourner l'éperon sur ce vaisseau , & me disposai au combat. Borelli , à cette nouvelle , vient tout tremblant me dire que ce vaisseau lui paroissoit trop supérieur à nos forces pour nous exposer à l'attaquer. Eh ! ami , lui dis-je , la crainte sans doute vous grossit les objets : allons , du courage ici , s'il vous plaît , point de faiblesse humaine , autrement je vous casse la tête ; avec moi les poltrons n'ont pas beau jeu.

J'avouerai que sa manière d'agir m'avoit fort indisposé contre lui. Mon homme, surpris de ce discours & de ma fermeté, tâche de concentrer en lui-même sa frayeur; mais il résolut de se venger. En effet, dès que j'eus fait jeter les crampons au vaisseau ennemi, je monte sur une planche avancée, l'épée à la main, afin de sauter dans le bâtiment. Ce lâche m'ayant vu à l'extrémité de cette planche, s'avance doucement derrière moi, & me jette dans la mer. Il prit si bien son temps, qu'aucun de mes gens ne s'aperçut de ma chute; j'appris cette infame action par le Capitaine du vaisseau Corsaire.

Dès que Borelli me vit dans la mer, il coupe à coups de hache les cordes des crampons, & s'éloigne du vaisseau à force de rames. Le calme profond qu'il faisoit empêcha le corsaire de le suivre; en peu de temps la galère fut hors de la portée du canon. Le charitable Corsaire, témoin de la trahison, avoit ordonné à sa chaloupe de me secourir. On me tira de l'eau fort à propos, mes forces épuisées me mettoient

hors d'état de pouvoir nager plus longtemps.

Ce vaisseau appartenoit à un Armateur de Tunis. Le Capitaine, nommé Osman, me fit mille caresses, & tâcha de me consoler de ma disgrâce par un traitement doux & humain. Arrivé à Tunis, il m'employa à entretenir les fleurs de son jardin, en attendant que j'eusse fait venir ma rançon, qu'il avoit taxée à deux mille sequins; de sorte qu'excepté la liberté, j'eus tout lieu de me féliciter d'être tombé entre les mains de ce Maure pendant près de six mois, c'est-à-dire, pendant qu'il ignora mes intrigues avec une de ses femmes ou de ses concubines.

Je vous ai avoué que j'ai naturellement le cœur tendre & très-porté à l'amour. Un jour, occupé à ramasser quelques fleurs dont mon Patron vouloit faire présent à une de ses favorites, j'aperçus au coin d'une allée une femme qui, après m'avoir fait signe de la main, mit quelque chose au pied d'un oranger, & s'échappa ensuite avec précipitation. Je courus à cet endroit, & trouvai une

petite bourse qui renfermoit six sequins, avec un billet conçu en ces termes.

« Si l'aimable Mouzouf (c'est le nom » qu'on m'avoit donné) est sensible aux » ardeurs de Zarimi, qu'il se trouve » cette nuit à onze heures à la porte » de fer qui ferme le parterre ».

Je rêvai long-temps aux circonstances de mon aventure; je sentoís bien qu'en suivant cet avis je m'exposois à de fâcheux événemens; mais mes desirs imposèrent silence à ma crainte & à mes inquiétudes sur l'avenir. Je me trouvai donc à la porte de fer qu'on m'avoit indiquée. Déjà l'esclave y étoit; cette agente, adroite & expérimentée dans ces sortes de commissions, m'introduisit dans une grotte éclairée par un nombre de bougies. Zarimi, couchée négligemment sur un sofa superbe, m'y attendoit avec cette impatience inquiète que cause l'amour. Elle me fait asseoir à ses côtés, & m'accable des plus tendres caresses.

Sa beauté, ses manières badines, coïâtres, amusantes, dissipèrent en un instant l'anéantissement où m'avoit plongé cette démarche un peu témé-

raire. Le jour nous surprit dans ce trop charmant tête à tête , & nous chagrina. Il fallut se séparer : Zarimi s'échappa en me donnant la douce espérance de la revoir bientôt. Cependant il se passa plus de quinze jours sans que j'apprissse aucune de ses nouvelles. Déjà je désespérois d'avoir avec elle une seconde entrevue , lorsqu'elle voulut éprouver ma fidélité & ma constance. L'esclave qui m'avoit conduit auprès d'elle , me présenta une lettre qui , disoit-elle , venoit d'une autre femme. Je la rejetai avec mépris ; néanmoins Zarimi m'écrivit le même jour , comme si je lui eusse été infidèle.

« Admire ingrat , disoit-elle dans
» cette lettre , quel est mon amour pour
» toi , & tremble de ton inconstance.
» L'esclave qui fut témoin de tout ce
» qui s'est passé entre nous , m'a assuré
» que tu avois reçu une lettre de Zil-
» hadieb , la favorite d'Osman , & que tu
» y avois fait réponse. Je pourrois me
» venger ; cependant mon excessive ten-
» dresse m'inspire de te pardonner , mais
» à condition que tu sacrifieras cette
» femme à mon amour. Je t'attends

» cette nuit à la même heure & au
» même lieu ou tu m'as vue ».

Je relus plusieurs fois cette lettre sans savoir à quoi me déterminer. J'employai le jour à faire là-dessus des réflexions inutiles. La nuit arrive, que j'étois encore à me résoudre si je devois aller au rendez-vous; mais. malgré mon incertitude, je ne laissai pas de me trouver à la porte de fer; & lorsque j'entendis qu'on l'ouvroit, j'entre avec une impatience amoureuse, & vole d'un pas léger à la grotte, sans attendre ma conductrice.

Ah! belle Zarimi, m'écriai-je, qu'ai-je fait, quel doit être mon crime, puisque vous voulez me traiter avec tant de rigueur? Zarimi, à ces paroles, me tendit la main; un souris affable, mais expressif, me persuada dans le moment que sa colère avoit été feinte. En effet, elle me l'avoua de bonne foi, & cet aveu calma toutes mes alarmes; je crus être au comble de la félicité. Cependant, après quelques heures d'un entretien si doux, elle parut réveuse & inquiète; & pour me faire connoître que ses réflexions n'étoient point inutiles, elle voulut retirer de mes mains

ses lettres : mais je me gardai bien de les lui rendre, & je m'apperçus que ma résistance ne lui déplaisoit pas. Dans cette seconde entrevue, ses paroles & ses manières me parurent si passionnées, que je me persuadai que cette femme m'aimoit avec une tendresse excessive. En effet, ses soins pressés ne se démentirent pas d'un instant pendant l'espace d'environ quatre mois. Ici fut l'époque cruelle de sa mort, & celle des nouveaux malheurs qui vinrent tout à coup fondre sur moi.

Je ne sais par quel funeste hasard Osman apprit nos entrevues nocturnes; mais il en fut informé, & je l'ignorois absolument. J'avois bien remarqué qu'au lieu de venir à son ordinaire dans le jardin après le coucher du soleil, il n'y paroïssoit plus depuis plusieurs jours; mais je m'imaginai que quelques affaires importantes pouvoient interrompre ses promenades. Cependant mon cœur me disoit, de moment en moment, qu'il se tramoit quelque chose contre moi.

Le Nègre qui m'apportoît chaque jour à manger me parut incivil & plus sombre qu'à son ordinaire; pendant deux

ou trois nuits j'avois été tourmenté par des songes affreux ; je comptois déjà quatre jours sans avoir eu de nouvelles de l'aimable Zarimi , & depuis-long-temps il ne s'en étoit passé aucun que je n'eusse reçu quelque billet de sa part. Voilà des inquiétudes qui commencent à m'agiter , sans savoir pourquoi ; mon esprit s'égare dans mille réflexions plus affligeantes les unes que les autres. J'en étois tout troublé , lorsque la fidelle esclave de ma tendre maîtresse paroît tout en larmes , me jette avec précipitation une bourse , & s'enfuit avec une légèreté étonnante. A peine eus-je la force & la présence d'esprit de la ramasser : mes sens égarés multiplient les objets ; au lieu de cent sequins qu'elle renfermoit , je crois en appercevoir des milliers , & au lieu d'un seul papier plié qui étoit dans le fond , un nombre de lettres bien cachetées. Je déplie ce billet avec un trouble inexprimable , & j'y trouve ces mots.

« Aimable Mouzouf , fuis ces funestes lieux , fais tes efforts pour t'échapper , afin d'éviter la barbare punition qu'on te prépare. Osman a dé-

» convert nos entrevues , il vient de
» m'immoler à sa fureur & à sa rage ;
» un poison violent , qu'il m'a forcée
» d'avalier , va terminer mes malheureux
» jours. Déjà il se fait sentir dans mes
» veines d'une manière cruelle , déjà
» mon sang se glace , & la mort se pré-
» sente à mes yeux , la lumière en
» dispaçoit , mes paupières se ferment ,
» c'en est fait je meurs , je te dis un
» éternel adieu ».

Vous devez croire que dans ce moment fatal mon désespoir fut aussi vif qu'il me parut raisonnable. Je perdois une maîtresse adorable dont j'étois tendrement aimé , & pour laquelle j'aurois donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang , & je la perdois d'une manière inhumaine. Quoiqu'innocent , je me persuadois être seul l'auteur de sa mort. Bien loin de fuir la présence du bourreau de ma chère Zarimi & de chercher à m'échapper , je cours lui demander le supplice qu'il me prépare. Je me présentai à Osman avec des yeux étincelans de rage & de désespoir. Le lâche frémir , m'évite , & s'enfuit entre ses esclaves , à qui il ordonne de me mettre aux fers.

Ensuite il me fait enfermer dans une noire & puante prison, où pendant six mois j'eus pour nourriture environ deux onces de pain noir, un peu de riz, & de l'eau.

Après que mes premiers transports furent passés, je fus fâché de n'avoir pas suivi les conseils de ma chère maîtresse. Je compris que de pareilles extravagances ne la rappelleroient pas à la vie. Le Nègre qui avoit encore soin de ma nourriture, me parût touché de mes malheurs ; je lui parle, & lui offre cinquante sequins s'il veut me procurer la liberté. Après quelques objections, il accepte cette somme, m'ôte mes chaînes, & me mène hors la ville. Osman étoit alors en course ; de sorte que je n'avois point à craindre de contre-temps fâcheux. A peine le Nègre m'eut-il quitté, que je rentre secrètement dans Tunis, & vole au port, où je trouve un petit vaisseau espagnol prêt à mettre à la voile pour Venise. Déjà nous approchions de Make, lorsque nous tombâmes entre les mains des Turcs. Deux galères de cette Isle, en revenant d'Alger, nous ont enlevés il y a environ

trois mois; cest ainsi que la fortune me ballotte depuis près de ving cinq ans.

Dès que je fus arrivé dans cette Isle, j'appris avec beaucoup de chagrin que vous étiez tombé dans la disgrâce du Sultan. Persuadé que vous étiez aux arrêts, je ne voulus pas hasarder de vous causer de nouveaux chagrins; de forte que je n'avois presque plus d'espérance de recouvrer la liberté, lorsque j'appris il y a deux jours que vous étiez arrivé dans l'Isle avec la qualité de Pacha général de tout l'Archipel. Cette nouvelle me causa une joie si vive, que j'entreprendrois en vain de vous la décrire. Cependant une heure après elle fut diminuée, en apprenant que vous étiez tombé malade subitement. Je suis ravi que cette incommodité n'ait pas eu de suite. C'est ce qui m'a fait adresser ma lettre à votre illustre épouse, très-convaincu que c'est une autre vous-même. Ici finit le Chevalier Justiniani. Voici la description que j'ai promise, & qui terminera ces Mémoires.

Chio est une des plus considérables Isles de l'Archipel, tant par sa grandeur que par sa fertilité & son com-

merce. On y trouve avec abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, vin, bled, bétail, gibier de toute espèce, du poisson de mer & d'eau douce. Les moutons & les lièvres y sont exquis, les fruits délicieux, le vin violent & corrosif; la chaux qu'on y met pour l'éclaircir, le rend encore très-mal-sain; mais le voisinage de Smyrne supplée à ce défaut : on trouve dans cette ville, la plus négociante du Levant, des vins excellens de tous pays, Champagne, Bourgogne, St. Laurent, Languedoc, Muscats de Ténédos, de Zante, vin du Mont Liban, de Malvoisie, de Céphalonie.

Les campagnes sont admirables dans cette Ile, les perspectives enchantées : on ne voit, pour ainsi dire, que de beaux villages entrelacés de vignobles & de vastes vergers plantés d'arbres de toutes espèces, la plupart rares en Europe & presque toujours chargés de fruits dont le goût est admirable & l'eau rafraîchissante; un nombre infini de belles maisons de campagne, arrosées des eaux de la mer & accompagnées de magnifiques jardins, quelques rochers arides,

où il ne croît que du serpolet, du thin, de la marjolaine, du romarin & autres herbes odoriférantes, & sur les croupes desquels bondissent jour & nuit de nombreux troupeaux; d'autres collines cultivées, où les beaux arbres paroissent comme entassés les uns sur les autres; enfin une multitude de vaisseaux & autres bâtimens de mer, qui fendent sans cesse les ondes, & qui souvent montent dans les airs & descendent avec la même rapidité comme dans des abîmes, & toujours ballottés au gré des flots: tout cela, dis-je, forme une variété & un assemblage d'objets si surprenans, qu'il est comme impossible que la vue soit jamais rebutée; au contraire les charmans coups-d'œil l'altèrent plutôt que de l'en détacher.

Voilà une juste idée de cette Isle délicieuse, une autre description seroit inutile & ennuyante: presque personne n'ignore sa situation, sa longueur, sa largeur, son degré de latitude & de longitude, le nombre de ses bourgs & de ses villages. Plusieurs voyageurs en ont donné un détail circonstancié & fidèle.

La plus grande partie des habitans suivent le rit grec; il y a peu de Catholiques Romains, mais beaucoup de Juifs. Il y a aussi des Maronites, des Cophtes, enfin des Turcs. Tout ce ramas de peuples est aussi bigarré par les manières que par les opinions; ils vivent cependant dans une assez bonne intelligence. Tous les habitans en général y sont doux, affables, & caressans, mais très-attachés à leurs intérêts. Les Grecs se distinguent sur-tout par une avarice sordide; il arrive même souvent que leurs demelés à ce sujet donnent beaucoup de peine aux Cadis & aux autres Officiers Turcs, qui exercent la justice dans cette Isle avec une grande intégrité. Il y a environ deux mois que j'ai été témoin d'une petite aventure qui développera parfaitement le caractère de ce peuple.

Un Renégat Sicilien m'ayant porté des plaintes contre un Grec natif de cette Isle, pour être payé de la somme de trente piastras qu'il lui avoit prêtées, Kobbi (ainsi se nommoit le Grec) fit serment qu'il avoit satisfait ce Turc. Comme je n'ai jamais eu bonne opi-

nion des Siciliens & encore moins des Renégats, je crus le Grec, & fis une sévère mercuriale à l'Apostat, qui, irrité de ma morale, forma le dessein de maltraiter Kobbi & de couper un nombre d'oliviers qui lui appartenoient. Cependant, avant que d'en venir à cette violence, il vint me parler & me fit des sermens horribles que le Grec ne lui avoit point rendu son argent; & marque que je dis la vérité, ajouta-t-il, c'est que voilà son billet, qu'il ne m'auroit pas laissé certainement s'il m'avoit rendu les trente piastras.

Kobbi, que j'avois envoyé chercher pour défendre sa cause, proteste encore que cet homme devoit être satisfait. N'as-tu pas, lui dit-il, écrit à une de mes filles, que si elle vouloit coucher avec toi, tu me tiendrois quitte de la dette? Ne l'a-t-elle pas fait? Non, répliqua le Renégat, j'avois stipulé avec elle pour huit nuits, & elle n'en est venue que six. Eh bien, dit le Grec, tiens voilà donc six piastras qui te reviennent: cependant aucune de mes filles ne passe la nuit avec un homme à moins de six piastras; mais par respect pour l'illus-

tre Pacha, je veux bien me contenter de quatre. Actuellement elle est engagée pour un mois avec un Capitaine Provençal à dix piaſtres par nuit; ainſi rends-moi mon billet, & qu'il ne ſoit plus parlé de cette affaire.

Cette petite ſcène me jeta dans un étonnement extrême: lorsque j'eus ranimé mes eſprits, après un moment de réflexion, je réſolus d'intimider le Grec, afin de le rendre plus ſage. Eh! malheureux dis-je, comment oſes-tu avouer devant moi une pareille infamie? N'as-tu pas honte de prostituer ainſi tes filles? ne leur as-tu donné l'être que pour cauſer la perte de leur ame? Je te ferai châtier ſi rigoureuſement, que la punition te retiendra dans le devoir.

Illuſtre Gouverneur, répond cet homme d'un grand ſang froid, tel eſt l'uſage dans cette Iſle; les filles ne peuvent point gagner leur vie autrement, & elles ſont le ſoutien de leur famille. D'ailleurs je n'ai jamais ouï dire que ce ſoit un crime ni un péché; & ſi Dieu le punit dans l'autre vie, il y a bien de l'apparence que tous les hommes ſeront damnés. Mais je crois que l'Etre ſu-

prême s'embarrasse très-peu de cette bagatelle; de plus, il faut soutenir ma famille. Impie, lui dis-je, est tu donc dans une affreuse indigence?

Non, illustre Pacha, répondit Kobbi, je possède plus de cent mille piastras tant en héritages qu'en argent. Eh bien, je te condamne à une bastonnade de cinquante coups, ou à cinq cents piastras d'amende pour les pauvres. Oh! illustre Pacha, s'écrie cet homme, je préfère la bastonnade : dans huit jours je serai guéri; au lieu qu'il me faudra plus de trois mois pour regagner cet argent. J'avoue que sa réponse me déconcerta. Cependant, persuadé que ce châtiment feroit peut-être impression sur l'esprit de ses semblables, je lui fis donner une vingtaine de coups de bâton sous la plante des pieds, selon la coutume; ensuite je le renvoyai.

Le lendemain je fus bien plus surpris. Dix des principaux habitans me demandent audience, & me présentent une requête pour me demander en grace de ne point abolir cette coutume. C'est, affuroient-ils, un usage établi de tout temps; enfin on me représentoit

que si je ne le permettois, un grand nombre de familles seroient réduites à la mendicité. Pour mieux me persuader, on ajoutoit un présent de mille sequins : mais je rejetai le présent avec indignation ; cependant je fus obligé de fermer les yeux sur ce dérèglement, voyant qu'il étoit absolument impossible de l'abolir.

On doit juger par cette petite historiette, que les femmes & les filles n'y sont rien moins que sages & vertueuses. C'est dommage, car elles ont presque toutes de la beauté, de l'enjouement, beaucoup de vivacité ; en un mot, elles sont très-aimables. J'ai avancé qu'il n'y avoit presque plus d'exercice de la Religion chrétienne dans cette Isle, du moins suivant le rit latin ; en voici la raison.

Personne n'ignore que les Loyolistes joignent à une morale très-relachée, une avidité insatiable d'accumuler des richesses, de s'agrandir dans tous les lieux où on les souffre, & de vouloir primer autant sur les biens de leurs partisans que sur leur conscience. Cette sainte & dévote Compagnie de Jésus avoit un Monastère grand & beau dans

la ville, avec un jardin spacieux ; mais il ne leur parut pas assez vaste. Celui de l'Aga ou du Gouverneur Turc le joignoit. Ils jetèrent des yeux de concupiscence sur ce jardin, afin d'agrandir le leur.

D'ailleurs ils désiroient depuis longtemps d'avoir la vue du port & de la mer. Il fut donc conclu entre eux de s'emparer de ce jardin. Les murailles empêchoient ce coup-d'œil : quel malheur pour ces bons pères de ne pas goûter toutes les douceurs de la vie ! car les vœux qu'ils font aux pieds des autels ne les assujétissent pas à des mortifications si sensibles. Le manège des Loyolistes est au Levant comme à la Chine ; ils font des collectes perpétuelles, sous prétexte de racheter des esclaves ; mais ils n'ont garde d'employer à une œuvre si pieuse les sommes immenses qu'ils reçoivent. Ils s'en approprient la plus considérable partie, & le reste est employé à acheter la conversion des Grecs schismatiques, persuadés qu'un grand nombre de prosélytes soutient mieux leur réputation & encourage d'avantage les charités de leurs

dévots. Ils ne négligent donc rien pour attirer les Grecs au rit latin; & comme la Nation grecque préfère infiniment l'argent à la religion, un nombre de misérables ignorans changent volontiers, pour escroquer quelques petites sommes. On fait encore que les Jésuites sont très-économés dans leur charité; ils la proportionnent toujours à la qualité des gens & aux services qu'ils se proposent d'en recevoir; de sorte qu'en employant chaque année la centième partie des dons qu'on leur fait, ils font une multitude de prosélytes. On en comptoit de cette espèce dans l'Isle de Chio plus de quinze mille, tous consacrés à leur service & très-attachés aux intérêts de la vénérable Compagnie.

Avec une pareille cohorte, ils se donnoient des airs imposans, & vouloient, pour ainsi dire, être les maîtres absolus dans l'Isle. Dès qu'on eut changé l'Aga, ils firent signifier au nouveau que la maison & le jardin que son prédécesseur occupoit, leur appartenoit, & qu'ils avoient acquis ce terrain depuis bien des années; qu'enfin ils ne permettroient pas qu'il y fixât sa demeure.

L'Aga, étonné d'une semblable proposition, leur répondit honnêtement qu'il en écriroit à la Sublime Porte, & qu'il étoit juste de leur restituer ce bien, s'il leur appartenoit véritablement; mais qu'en attendant la réponse, il ne pouvoit coucher dans la rue, n'ayant aucun endroit pour se loger. Une réponse si sage auroit dû les satisfaire; mais au contraire, les fiers Loyolistes rassemblent leurs partisans, forment une espèce d'armée, se mettent à la tête, forcent la maison du Gouverneur, & le mettent à la porte. Et comme dans ce temps il n'y avoit dans l'Isle qu'environ quatre ou cinq cents Turcs, il fallut céder à la force; de sorte que l'Aga, après avoir perdu tous ses effets qui furent pillés par cette canaille, se trouva obligé d'aller loger chez un de ses amis.

On doit croire qu'une conduite aussi irrégulière & une violence si outrageante mirent la Sublime Porte dans une disposition peu favorable aux Chrétiens. En effet, Achmet III ordonna d'envoyer à Chio six Sultanes (vaisseaux Turcs) avec quatre mille Janissaires qui eurent bientôt mis les rebelles à la raison.

Les

Les Jésuites, avertis secrètement que l'orage venoit fondre sur eux, embarquèrent pendant la nuit tous leurs effets sur un vaisseau, & disparurent. Ils gagnèrent Smyrne, & se cachèrent soigneusement chez les Chrétiens. Seuls criminels, ils ne portèrent point la peine de leur insolence. La tempête tomba donc sur tous les Latins, particulièrement sur l'Evêque. On le condamna à l'esclavage avec les principaux de l'Isle. Tous leurs biens furent confisqués, & il en coûta encore des sommes immenses pour rompre leurs chaînes. On détruisit tous les Monastères, on bannit les Religieux à perpétuité, les églises furent converties en mosquées; & il n'y a eu depuis ce temps-là aucun exercice de la religion Romaine que dans la maison du Consul de France, encore ne le lui auroit-on pas permis sans l'amitié & l'estime que le Sultan avoit pour le Marquis de Bonnac, alors Ambassadeur à la Porte Ottomane. Les Chrétiens latins on fait d'inutiles efforts pour se rétablir à Chio, on n'a jamais voulu le permettre. C'est donc faute d'être instruit de cette révolution, que l'Auteur des Mémoires

prétend que les Latins & les Grecs sont toujours en dispute dans cette Isle, comme les Jésuites & les Jansénistes le sont en France : d'ailleurs tous les Papas grecs sont si ignorans, qu'à peine la plupart savent-ils lire leur liturgie. Leur croyance est si confuse, si embrouillée d'illusions, & si abâtardie par leurs désordres, qu'il est impossible à un homme de bien & d'honneur de ne pas verser des larmes de sang sur l'aveuglement & sur l'impiété d'un peuple autrefois si éclairé, & qui a été capable de pousser les connoissances les plus abstraites à une haute période de perfection. Ainsi, bien loin d'être en état de soutenir leurs opinions par des argumens solides & raisonnés, & de pouvoir débrouiller les sophismes Jésuitiques, à peine peuvent-ils donner une idée distincte du système de leur foi, ou plutôt de leurs dogmes. C'est ce qui engage les rusés Loyolistes à ne jamais disputer de religion avec eux, ayant des moyens plus assurés de leur faire embrasser le papisme. Au lieu donc de les convaincre par de bonnes preuves, ils ont recours à l'argent; persuadés que c'est pour eux un argu-

ment invincible, qui tient lieu des démonstrations les plus évidentes. Je crois que le Lecteur doit être satisfait de ce raisonnement, & je me flatte qu'il détruit absolument ces prétendues disputes que l'Auteur de mes faux Mémoires prête aux Grecs & aux Latins.

Tels sont mes véritables aventures depuis que j'ai quitté l'Allemagne. Je souhaite que ma sincérité, qui paroît ici dans un grand jour, me procure la satisfaction que je me suis proposée en les rendant publics ; & mon but n'a été que de détruire les fausses idées qu'on s'étoit formées touchant ma conduite.



LES RIENS.

C O N T E.

ON plaît solidement par les riens ; ils trompent doucement un cœur qui auroit été effarouché par la passion déclarée ; ils épargnent ces premières rigueurs , souvent rebutantes , que l'usage a consacrées , & qu'on ne peut épargner , sans indécence , à l'amant le plus aimé , s'il s'est expliqué par une déclaration en forme. Ils dispensent de ces détails , de ces soins assidus , qui souvent coûtent beaucoup dans l'incertitude ; ils servent à cacher adroitement la passion : c'est une grande avance auprès des femmes qui ont trop de vertu ; c'est un grand point auprès de celles qui veulent conserver leur liberté en donnant leur cœur ; c'est un secret infailible auprès de celles qui ne peuvent souffrir l'idée d'un engagement éternel. Les riens séduisent les unes , rassurent les autres , enchaînent les dernières.

Moncade avoit compris leur utilité agréable : il ne voulut point employer d'autre moyen auprès de Bélise, veuve jeune & charmante, dont il étoit devenu amoureux. Bélise étoit bien capable de prendre de l'amour ; mais elle ne vouloit pas même en entendre prononcer le nom. Elle avoit pris tous les travers de son âge, & elle les pouffoit à l'excès, comme tous les ridicules que l'on emprunte de la mode.

Moncade avoit l'esprit très-agréable, & jouissoit d'une parfaite santé. Avec ces deux avantages, l'art des riens est très-facile : on est gai, complaisant, on saisit tout, on a un agrément de toutes les heures, on est l'homme de tout le monde.

Il voyoit Bélise tous les jours. Il s'étoit d'abord attaché à étudier ses goûts : il faut cette étude pour asservir véritablement une femme ; sans elle, le plus grand mérite & la plus belle figure n'assurent jamais une conquête. Bélise aimoit les instrumens, Moncade les possédoit tous. Elle avoit une jolie voix, & elle préféroit les *duo*. Moncade, à qui la nature n'avoit rien refusé, en composoit

lui-même, & les chantoit avec elle. Il avoit pour tout un goût si délicat, qu'il pouvoit réformer les Maîtres. Bélise, que la coquetterie rendoit difficile sur ses propres talens, le consultoit sur tous, & ne croyoit savoir que ce qu'il avoit perfectionné en elle. Il parloit avec tant de douceur, jugeoit avec tant de modestie, qu'il sembloit qu'il n'y eût que lui qui méritât de persuader.

Il étoit aimable pour tout le monde; mais ce n'étoit que pour Bélise qu'il vouloit véritablement le paroître. Elle aimoit les petits jeux, parce qu'ils fournissent des plaisirs à l'amour-propre & des armes à la coquetterie: Moncade les détestoit par cette raison, le lui disoit, & en inventoit tous les jours de nouveaux. Elle avoit une Nègresse qu'elle aimoit beaucoup, & dont elle se servoit uniquement: la taille la plus fine, les yeux les plus vifs & le service le plus agréable l'avoient subjuguée. Elle aimoit qu'on flattât son idole. Un soir qu'on avoit dansé familièrement, Moncade, pour lui plaire, s'avisa de faire danser la Nègresse: il exalta ses graces (elle en avoit). Bélise charmée l'auroit volontiers embrassé. Il demanda

une plume, & fit sur le champ ces vers :

A B A B E T.

Ton corps est noir , tu n'es donc pas jolie ?

Point du tout ; tu me plais , tu plais à tous les yeux

Par un air fin , par un ton de folie

Qui porteroient les plaisirs & les jeux

Dans l'ame refroidie

De l'Inca le moins amoureux.

N'est-ce pas être assez jolie ?

Il n'aimoit point à répondre aux lettres qu'il recevoit ; toutes les femmes se plaignoient de sa paresse. Bélise lui écrivit un jour pour lui demander quelque chose. Le billet finissoit ainsi : *Je fais que vous n'aimez point à répondre , je me contenterai d'un oui.* Il lui fit cette réponse :

« Je n'aime point à répondre à tout
 » le monde , j'en conviens ; mais tout le
 » monde n'a pas , comme vous , un esprit
 » qui en donne , & auquel on aime à
 » parler. Depuis que j'ai lu votre Epître
 » charmante , je serois capable d'écrire
 » sans effort dix lettres ; je réponds avec
 » tant de plaisir ce *oui* que vous ambi-
 » tionnez , que c'est moi qui ai à re-
 » mercier ».

Il étoit flatteur pour Bélise de pouvoir montrer un billet de Moncade, quand toutes les femmes se plaignoient de sa paresse. Depuis qu'il s'étoit aperçu qu'elle en faisoit vanité, il lui écrivoit tous les jours. Il avoit un cabriolet brillant & un cheval très bien dressé : Bélise faisoit volontiers des parties de campagne dans cet équipage, pour avoir le plaisir de le conduire elle-même. Moncade inventoit chaque jour des goûts de ruban pour embellir encore son cheval & la main qui le conduisoit. Depuis son veuvage, elle occupoit un appartement dans un Couvent qu'on alloit rebâtir : Moncade ayant imaginé de lui faire voir une très-jolie maison de campagne qui étoit dans son voisinage, lui écrivit ce billet :

Près du tombeau que ton mauvais génie
 Etige en noble appartement,
 Près du manoir, près du Couvent,
 Où l'on perd, loin de la faillie,
 Loin des graces, du sentiment,
 L'avantage d'être jolie ;
 Près du Caucase enfin, étroit & chancelant,
 Où, malgré ta philosophie
 Et ton esprit plein d'enjouement,

Je te plains de passer la vie ,
Il est un jardin enchanté ,
Où Flore , éprise de Zéphire ,
Et jouissant de sa fidélité ,
Perd , dans les plaisirs qu'il inspire ,
Le souvenir de sa légèreté.

Ces beaux lieux méritent l'hommage
De tout esprit fait pour jouir :
J'offre de t'y conduire ; & pour ce court voyage
Mon heur est près , j'y joindrai le plaisir.

Elle trouva ces vers charmans : ils lui tournèrent la tête ; elle les montra à tout le monde. Pour se brouiller invinciblement avec elle , il n'auroit fallu que les critiquer. Elle accepta la partie , & elle y fut moins aimable & moins folle qu'à son ordinaire. La maison qu'on venoit voir étoit de celles qui fixent un moment , par leurs beautés , l'esprit le plus volage. Bélise n'y vit rien , n'y critiqua rien : les bosquets , les berceaux , objets éternellement agréables aux femmes , ne purent lui arracher un regard ; elle vit tout des yeux de la machine ; l'ame étoit tout entière aux vers qu'elle avoit reçus.

Moncade l'examinait , & savoit se taire ;

H y

quoiqu'il fût sûr de son triomphe : rien ne lui échappoit qui pût trahir son cœur ; il ambitionnoit moins le plaisir d'un aveu, que la certitude d'un engagement. Bélise, séduite par ses propres mouvemens, auroit pu se rendre à une déclaration pressante ; mais la séduction n'est pas l'amour. Il falloit au bonheur de Moncade des sentimens solides, un attachement consenti. Le moment n'en pouvoit pas être encore venu ; il falloit le faire naître sans le précipiter.

Ils n'étoient point allés seuls dans cette maison. En marchant dans les jardins, ils se trouvèrent à côté l'un de l'autre. Depuis une heure elle avoit paru s'ennuyer ; il parut en ce moment qu'elle étoit plus satisfaite. Moncade profita habilement de la circonstance. = Je m'aperçois que vous vous ennuyez, lui dit-il : je n'ai imaginé cette partie que pour vous ; il n'y a qu'à remonter en voiture=. Bélise le regarda tendrement. = Un moment plutôt, répondit-elle, ce reproche eût été fondé ; à présent il ne l'est plus. = J'en suis ravi, reprit-il. Il étoit triste pour moi de vous voir vous ennuyer, & de ne pouvoir me livrer, par cette raison, au plaisir d'être

avec vous. = C'est votre faute, poursuivit-elle; il faut que je l'avoue, c'est vous qui êtes cause de cet ennui que vous croyez incompréhensible: vous me rendez difficile pour tout ce que je vois, c'est - à - dire, insensible à tout ce qui m'amusoit; vous avez un goût délicieux qui se répand sur tout ce que vous faites, & cela me gâte. = Il est possible que ce que je fais doive paroître agréable, répondit-il modestement; mais, Madame, ce ne sont que des riens. = Eh! Monsieur, des riens? Y a-t-il un plus grand mérite, un attrait plus flatteur? Interrogez toutes les femmes, vous verrez combien les riens sont aimables. = Il me suffit de ce que vous m'en apprenez vous-même, lui dit-il tendrement; j'aime assez à vous croire, pour n'interroger que vous =. Ils se dirent alors de ces choses que l'on se dit tous les jours sans s'aimer, sans vouloir plaire, & dont toute la signification est dans le ton dont elles sont dites. Ce ton, qui doit les faire valoir, étoit dans Bélise, sans qu'elle y fît attention; il rendoit fidèlement tout son goût. Moncade disoit plus discrètement ce qu'il sentoit & ce qu'il auroit

voulu dire au péril de sa vie. Il vouloit que Bélise s'égarât par ses seules idées; le mot d'amour pouvoit encore la rendre à elle-même, & il craignoit de le prononcer.

Au détour d'une allée il se sépara d'elle volontairement, & alla se placer auprès d'Araminthe, jeune femme très-tendre & très-propre à inquiéter Bélise: c'étoit son dessein de l'inquiéter; il ne pouvoit pas imaginer un moyen plus sûr. Il vit clairement, à certains regards, qu'il y avoit réussi. Ce n'étoient pas de ces regards lancés qui n'expriment que de la coquetterie dans une femme qui n'a pas encore le droit d'être jalouse; c'étoient de ceux qu'on laisse tomber doucement sur l'objet qui les détermine, qu'on voudroit retenir par modestie, ou parce qu'on sent tout ce qu'ils signifient, tout ce qu'ils promettent, & qu'on abandonne, malgré soi, au foin de l'amour qui les conduit.

Bélise, émue & troublée, se surprit avec étonnement dans cet état. Elle s'interrogea; elle vit qu'elle aimoit, & ne voulut pas le voir: il falloit qu'elle fût bien coquette. Elle détourna les yeux de dessus Moncade; mais sa ré-

solution fut inutile; ses yeux indociles revinrent mille fois sur l'objet redouté qu'ils vouloient fuir : elle voulut remplacer par le dépit ce qu'elle perdoit par la foiblesse ; elle s'exagéra, & les peines d'un engagement, & les plaisirs de la coquetterie : ses idées furent si vives, que l'illusion suivit la volonté de s'abuser. Elle crut n'aimer pas, ou du moins n'aimer plus : mais l'amour ne souffre un instant une pareille erreur, que pour mieux assurer son triomphe. Il permit qu'elle formât le projet de haïr Moncade : elle se persuada qu'elle le haïssoit ; ses yeux, jusqu'alors si tendres, si empressés à le chercher, si incapables de se contraindre lorsqu'ils le rencontroient, n'exprimèrent plus que sa résolution. Moncade, qui ne l'avoit pas perdue de vue, n'eut pas la peine de deviner ; il jouit d'un bonheur nouveau, & il rit de voir tant d'amour dans une femme qui vouloit le haïr.

Il quitta Araminthe pour rejoindre Bélife. En l'abordant, il chantoit un air & des paroles charmantes : Bélife en avoit assez entendu pour souhaiter de les entendre mieux ; elle pria Moncade de les répéter : il obéit avec empressement. — Rien

n'est plus joli , dit - elle lorsqu'il eut fini ; je veux que vous m'appreniez cette chanson. = Il n'y a rien de si aisé , répondit-il ; mais vous n'êtes peut-être pas trop disposée à chanter ? = Vous me pardonnerez , dit-elle en oubliant de bonne foi sa haine , je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque vous chantez =. Il reprit la chanson , & à chaque couplet , elle l'interrompoit pour exalter la voix , le goût , les paroles & la musique. = Vous louez trop , lui dit-il malicieusement , une médiocrité , un rien ; vous ne savez pas à qui vous prodiguez des louanges si flatteuses. Si je vous nommois l'Auteur , vous seriez bien étonnée de votre prévention pour l'ouvrage =. L'instinct de l'amour éclaira Béatrice sur tout le sens de ce discours ; elle comprit qu'il étoit lui-même cet Auteur pour qui il vouloit lui supposer des dispositions si défavorables : & pour le flatter , pour le rassurer , pour le venger de sa première injustice, = Vous pouvez vous dispenser de le nommer , lui dit-elle , je le reconnois à son goût & à sa modestie =.

Ils furent interrompus : Moncade en fut charmé , Béatrice en fut fâchée. Il ne

vouloit pas encore s'expliquer, & elle auroit voulu qu'il s'expliquât. Elle ne se dissimuloit plus qu'elle l'aimoit ; &, encore incertaine si elle consentiroit à l'aimer, elle souhaitoit qu'il lui donnât des raisons d'y consentir. Il n'en pouvoit pas être une plus décisive qu'un aveu. Moncade se le disoit à lui-même ; mais il redoutoit encore le retour de la coquetterie. —

L'événement justifia sa défiance. De retour à la ville, Bélise, en retrouvant ses amans, reprit son caractère. Moncade comprit qu'il lutteroit mal contre dix agréables que douze heure d'absence avoient rendus nouveaux. Il fut trois jours sans la voir ; il les employa à se faire un extérieur qui le fît paroître totalement indifférent. Au bout du second jour, elle s'aperçut que Moncade lui manquoit ; ses talens & son esprit, auxquels elle étoit accoutumée, réduisoient à leur juste valeur les phrases monotones de ses insipides perroquets. Ils ne pouvoient l'amuser qu'ensemble ; chacun d'eux l'ennuyoit séparément. Il n'y avoit que Moncade qui sût dire ces riens consacrés, qui tiennent lieu d'amour ; lui seul savoit plaire : il paroissoit sans prétention, &

en étoit plus aimable. Elle lui écrivit , & son billet , qu'elle n'avoit voulu rendre que galant , renfermoit des reproches. Il y répondit avec politesse & avec indifférence. Bélife avoit compté qu'il viendrait à l'instant même chez elle; elle l'en prioit dans sa lettre : il n'y vint point; il ne laissa pas même espérer qu'il y viendrait. Elle en fut piquée ; le coup porta dans le cœur. Il marquoit dans la réponse qu'il étoit engagé chez Araminthe , & que la partie étoit formée pour tout le jour. En relisant , elle éprouva un trouble , une agitation qui ne peuvent se concevoir : la mauvaise humeur s'empara de son esprit , & la jalousie de son cœur. Dans ce premier accès , elle défendit sa porte. Ses réflexions contribuèrent encore à l'agiter. Elle ne pouvoit plus s'empêcher d'aimer , & l'ingrat qui l'y contraignoit , étoit peut-être déjà amoureux d'une autre : mais cet ingrat étoit innocent ; il avoit eu du penchant pour elle , il l'auroit aimée de bonne foi , & elle l'avoit forcé , par sa conduite , à chercher à plaire ailleurs. Elle se tourmentoit , se condamnoit , s'imputoit toute sa douleur.

Dans le fort de son tourment , on vint lui présenter , de la part de Brillancour ,

un présent magnifique & très-rare. Elle daigna à peine jeter les yeux sur ce présent, & oublia même de faire récompenser le laquais qui venoit de l'apporter. Un moment après, on lui apporta, de la part de Moncade, un petit angora blanc, orné de rubans couleur de rose. Elle fit un cri de joie en le voyant, le prit sur ses genoux avec transport, lui fit des caresses à l'étouffer, & ordonna qu'on donnât un louis au porteur. Le petit chat lui tint lieu de Moncade jusqu'au moment de son sommeil ; elle le mit dans son lit, & ne souffrit pas qu'on parlât d'autre chose que de ses charmes.

Moncade vint le lendemain. Il jugea, par les caresses qu'on faisoit au petit animal, de toutes celles que l'amour lui réservait. Il jugea aussi facilement de tous les sentimens qu'on avoit pour lui, en voyant l'air abattu qui les décéloit. Il y avoit du monde chez Bélise ; elle fut obligée de se contraindre ; mais elle espéra bien s'en dédommager dans le premier moment qu'elle pourroit saisir. Elle craignoit d'autant plus de se trahir, qu'elle ne s'étoit jamais refusé une étourderie. L'amour, en s'emparant d'une coquette, commence par la rendre décente. Cet es-

poir dont je parle lui fut bientôt ravi ; il fut du moins très-balancé par l'air dégagé de Moncade. Cet air , que tous les hommes prennent lorsqu'ils ont des desseins , trompent toujours les femmes lorsqu'elles ont des sentimens. Bélise y fut trompée. Elle étoit jalouse d'Araminthe ; elle crut son triomphe certain. Moncade , aussi tranquille devant elle que s'il n'avoit été question de rien entre eux , ne pouvoit l'être , après trois jours d'absence , que par l'effet d'un sentiment nouveau. Il est vrai qu'il n'avoit jamais dit qu'il aimât ; mais il savoit bien que , sans le dire , il l'avoit fait entendre : un air d'indifférence étoit donc une preuve de changement. Pour surcroît de douleur , elle avoit imaginé , voulant retenir Moncade toute la soirée , de former une petite académie galante , qui commenceroit après le souper , & dont l'objet étoit que chacun racontât son histoire. Moncade refusa de rester ; il prétextâ des engagemens. Bélise , qui étoit avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre lorsqu'elle le lui proposa , eut beau l'en presser & le tourmenter , il refusa toujours. = Vous craignez apparemment que votre histoire ne donne trop mauvaise opinion de votre cœur , lui dit-elle

avec dépit ; c'est pour cela que vous refusez de la raconter. = Non , Madame , répondit-il ; car je vous promets de vous l'écrire. = Ce sera quelque chose de beau , reprit-elle ; je crois que l'amour y jouera un plaisant rôle. = Vous en jugerez , Madame , poursuivit-il sérieusement : je n'ai promis que d'écrire , vous me permettez de me taire. Ce qu'il y a de sûr , continua-t-il , c'est que vous n'y trouverez rien qui soit aussi injuste que l'opinion que vous avez de moi =. A ces mots , il lui fit une révérence très-profonde , & la laissa aussi étourdie de son départ , qu'impatient de lire son histoire.

Je passe sur les idées qui l'occupèrent jusqu'au lendemain. Moncade fut exact à tenir sa parole. Il passa la nuit à écrire ce qui suit.

Bélise me croit un cœur insensible ou perdue ; c'est ce qu'elle a voulu me dire. Il faut la détromper ; il faut lui faire connaître ce cœur qu'elle n'a pas connu. Ses soupçons m'affligent ; Bélise devrait être sûre que je ne les mérite pas : si je les méritois , j'en serois moins affligé. Mon histoire se borne à une seule aventure : le reste de ma vie s'est passé à prendre des goûts & à inspirer des fantaisies ; c'est la

vié de tous les hommes qui ont eu quelque réputation d'agrémens : ainsi je n'en dirai rien , pour ne pas répéter ce qu'on a lu cent fois ailleurs. Dans mes caprices , j'ai été aussi constant qu'on puisse l'être , & dans mes ruptures aussi honnête homme qu'on l'ait jamais été. Les femmes que j'ai eues n'ont jamais pu se plaindre de moi , & j'aurois quelque chose à attendre de leur reconnoissance , si les cœurs , qui ne se donnent point , pouvoient être reconnoissans. Passons à l'unique aventure qui mérite d'être écrite & que je veuille me rappeler. Après avoir beaucoup couru , beaucoup changé & un peu réfléchi , je voulus aimer & devenir homme. J'aimois déjà lorsque j'en pris la résolution. J'avois été frappé d'un premier regard qui m'avoit métamorphosé : ainsi je dus ma raison à l'amour. Mais ce premier moment , qui m'avoit annoncé le bonheur , disparut promptement & sans retour. Delphise (je la nommerai ainsi) étoit née pour aimer , & c'étoient ces restes de sensibilité que ses yeux exprimoient dans leurs premiers regards. Subjuguée par l'exemple , croyant qu'il étoit honteux de donner son cœur , elle étoit devenue coquette , & le jeu lui avoit si bien plu , que ce qui n'a-

voit d'abord été que mode , étoit devenu passion. Je vis tout d'un coup ma destinée : mais je voulus espérer. Je mis tout en usage pour rendre à Delphise le même service qu'elle m'avoit rendu. J'eus tout le succès que je pouvois attendre , c'est-à-dire , que je lui plus , & qu'elle m'aima un moment. Elle se surprit dans sa foiblesse , qu'elle voulut envisager comme un malheur ; elle en eut du dépit , du chagrin , & ne fit plus que des réflexions tristes : elle rougit d'aimer , elle calcula les pertes qu'elle alloit faire en m'aimant ; & l'amant le plus tendre & à ses yeux le plus aimable , fut sacrifié à dix automates qui n'étoient pas même assez ridicules pour mériter de l'amuser. Nos sentimens n'avoient fourni que des scènes muettes : nous nous les étions fait connoître sans nous les apprendre. Lorsque je fus convaincu de sa résolution invincible , je me fis la violence de rompre une chaîne que je ne pouvois plus supporter ; & comme je ne lui avois jamais dit que je l'aimois , je ne lui dis pas que je ne l'aimois plus. Elle s'appérçut aisément de mon absence. Je l'avois toujours amusée , & les personnages auxquels je l'abandonnois en triomphant , n'étoient pas faits pour me

remplacer. Elle me regretta, & voulut me rappeler ; mais je me souvenois trop de ce que j'avois souffert ; je savois trop ce que j'aurois encore à souffrir, pour me rendre même à une nouvelle foiblesse. Je résistai constamment, & ne m'en suis jamais repenti, quoique j'aye toujours regretté Delphise.

Voilà, Madame, mon histoire dont vous étiez hier si curieuse. Si cette envie dure encore, vous la lirez avec quelque attention, & c'est tout ce que je souhaite. Je vous l'aurois présentée moi-même, si je n'avois des engagements qui ne me laissent pas disposer d'un moment. Je vais partir dans une heure pour la campagne, où je resterai huit jours sans revenir.

Bélise ne put lire sans beaucoup d'émotion & d'amour ces détails & ces sentimens. Mais ce fut bien pis, lorsque, parvenue à la fin du récit, elle lut qu'il partoit pour huit jours. Sans faire d'autres réflexions, elle envoya successivement deux laquais chez lui, avec un billet qui étoit un ordre en forme de venir à l'instant même la trouver.

Il y vint ; il comprit qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Elle rougit en le voyant arriver : quelle preuve plus cer-

taine de sa défaite ? Une coquette qui rougit, n'a plus besoin de s'expliquer ; son trouble annonce autant de constance que de tendresse. = Je quitte tout pour vous, lui dit-il du ton le plus tendre : quel en sera le prix ? = Ah ! Moncade, ne m'interrogez pas, répondit-elle en rougissant encore ; ménagez un cœur qui ne vouloit pas se donner, & qui ne peut plus se défendre. = Ah ! reprit-il en tombant à ses genoux, puis-je vous ménager, puis-je me refuser à tout mon bonheur ? Bélife ! Bélife ! prononcez cet aveu délicieux ; il est déjà sur vos lèvres, faites-le passer dans mon cœur = Elle soupira, elle s'attendrit ; elle ne rougit plus ; & ce mot, qu'elle craignoit de prononcer, fut répété mille fois avec autant de plaisir que d'amour.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'ils s'aimèrent constamment ; ces sortes d'engagemens ne peuvent être que solides. Moncade employa à le faire durer, les mêmes moyens dont il s'étoit servi pour le faire naître. Il venoit d'éprouver que les riens séduisent une femme ; il voulut éprouver combien ils peuvent l'attacher. Il fut convaincu que, de tous les talens, de tous les moyens, de tous les mérites,

ils font le plus agréable pour l'usage & le plus sûr pour l'effet.

T A B L E

DU PREMIER VOLUME D'AVRIL.

MÉMOIRES du Chevalier de Kilpar, p. 3
Anecdotes Vénitiennes & Turques, ou Nouveaux Mémoires du Comte de Bonneval, 71
Les Riens, Conte, 172

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Vol. de la *Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Avril. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 10 Avril 1785.

RAULIN.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

AVRIL 1785, 2^e Vol.

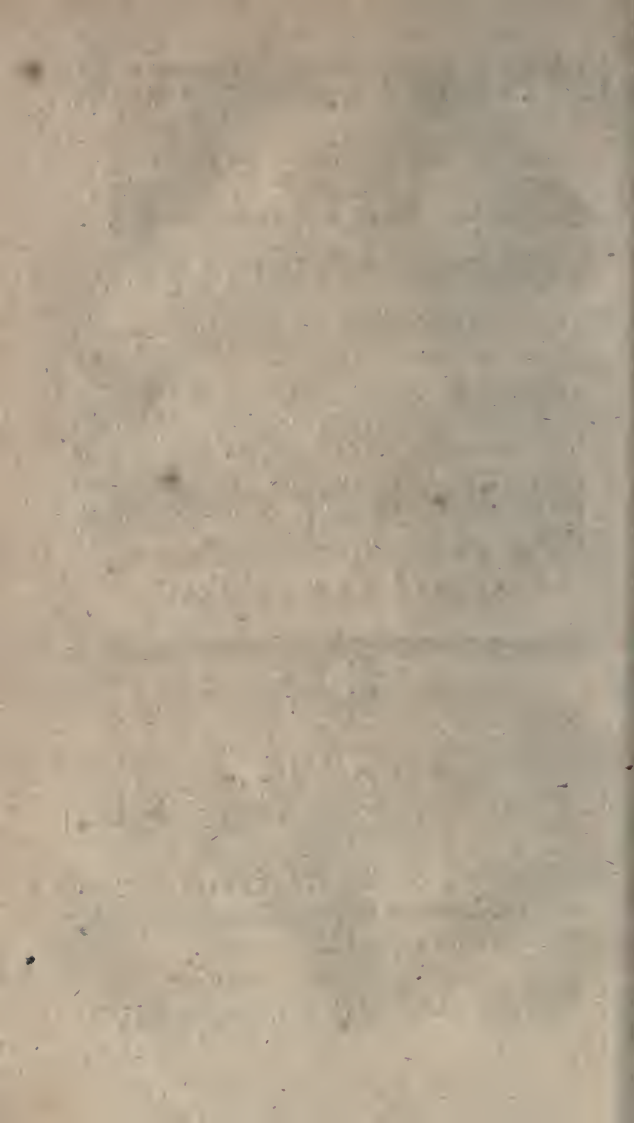


A PARIS, —

*AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.*

*AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Im-
primeur-Libraire de l'Académie François;
rue Christine, pour la Province.*

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AVRIL 1785, 2^e Vol.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

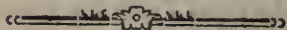
LES MŒURS DU JOUR,

O U

HISTOIRE

DE SIR WILLIAM HARRINGTON;

Traduite de l'Anglois. 4 Parties. 1772.



L'ÉDITEUR Anglois nous apprend dans sa
Préface, que l'Auteur de ces Lettres étoit, ainsi

A ij

que lui , ami intime du célèbre Richardson ; que celui-ci , peu avant sa mort , corrigea son Ouvrage , & y fit des changemens considérables.

On dit ce que l'on veut dans une Préface , & l'on se permet conséquemment d'y altérer la vérité. Il est donc possible que Richardson n'ait jamais lu l'Ouvrage qu'on prétend qu'il a corrigé : mais ce qui n'est pas possible , c'est de ne pas sentir que si cette correction eut lieu , elle ne fut pas assez sévère. Ce Roman , de 900 pages , renferme les détails les plus minutieux , & le Lecteur en est quelquefois impatienté. A cela près , on y trouve le grand mérite de la variété des caractères & de la vérité des situations : la Nature même semble avoir dicté les Lettres qui n'ont rapport qu'à la situation principale. William Harrington est un fourbe qui feint d'aimer , ou plutôt un monstre agréable , qui aime & qui veut corrompre : il a autant d'esprit & d'art qu'il en faut à ces scélérats. L'objet qu'il veut immoler à ses desirs a tant de charmes , tant d'honnêteté , tant de douceur , que tout en se disant qu'il n'y a que l'imagination qui puisse créer de ces êtres-là , on croit la voir , on croit l'entendre , on la chérit. On pourroit dire que le cœur défend son existence contre les objections de l'esprit.

Nous avons borné notre Extrait à ce qui concerne les principaux personnages.

L E T T R E L I I I ^e.

S I R W I L L I A M H A R R I N G T O N
A M I S S R A N D A L L.

C. Parc , 24 Février.

Quand on est loin de ce qu'on aime, la situation la plus délicieuse ne sauroit plaire : du moins l'éprouvé-je ainsi ; car sans toi , ma très-chère amie , tous les momens de ma vie me semblent ennuyeux. Mon être me pèse loin de toi ; ton absence me jette dans un vuide , dans des ténèbres horribles.

Rien n'approche de la beauté de la maison du Comte de W. : heureuse situation , magnificence , tous'y trouve , & il n'oublie rien lui-même de ce qui peut contribuer à notre amusement. Le reste de la compagnie s'amuse ; ils sont heureux ; ils peuvent goûter les plaisirs que le Comte rassemble pour eux ; & moi , je suis le plus malheureux des

hommes : rien ne me plaît , rien ne m'arrache à ma langueur ; toutes mes pensées sont pour ma *Letitia* , dont je contemple à chaque instant la douce image dans le petit portrait que j'ai pendu à mon cou. Cette ravissante image de l'amante la plus aimée est sans cesse placée sur ce cœur fidèle , où elle , & elle seule , règne en souveraine.

Tenez-vous votre promesse , mon bel Ange ? Vous retirez-vous à l'écart , deux fois par jour , aux heures convenues entre nous , pour jeter en liberté un coup-d'œil sur mon portrait ; & songez-vous alors qu'au même moment je suis à contempler le vôtre ? Fille charmante ! toutes les fois que je regarde ce cher portrait , je me représente mon adorable amie , assise , la tête penchée & les yeux fixés sur le mien. Peut-être qu'à l'idée de la grande distance qui nous sépare , une larme précieuse roule dans ses yeux , & ô Ciel ! peut-être daigne-t-elle donner un tendre baiser au portrait d'un homme qui donneroit le monde entier pour recevoir cette faveur. Quel est mon sort , chère *Letitia* ! peut-il en être de plus déplorable ? Que je porte envie à

ces deux heureux couples que j'ai journellement devant les yeux ! Lord C. est au comble de ses vœux : ma sœur est si douce , si tendre , si affectionnée !... telle enfin que seroit ma charmante amie , si elle étoit totalement à moi.

J'ai encore sous les yeux Lord S. & Julie : ils peuvent être heureux dès qu'ils le voudront , & ne trouvent d'autre obstacle à leur union que la bizarrerie de leur humeur. Je crois cependant faire tort à l'un des deux : ce n'est point la bizarrerie de l'humeur de Lord S. , mais celle de ma sœur , qui les empêche de finir. Elle est blâmable : quels airs elle se donne ! Je ne pourrois les souffrir. O fille très-chère ! combien elle est différente de vous ! car , ma bonne amie , je crois que votre amour pour moi est sincère , que vous êtes aussi tendre , aussi douce , aussi complaisante que je le peux souhaiter. Vous m'avez donné toutes les preuves d'amour que l'honneur permet de donner , & , vous le savez , j'ai juré de ne jamais vous en demander davantage , jusqu'à ce que d'autres circonstances me mettent dans le cas de pouvoir le faire. Je veux observer inviolablement

mon serment. O malheureuse passion du jeu ! Mais il est juste qu'on soit puni de ses folies. Hélas ! je le suis bien sévèrement.

Une fois hors d'ici , je mettrai certainement fin à toutes ces absences , si douloureuses pour moi , à moins que Cordelie , qui , à ce que j'apprends , a déjà fait choix d'un époux , n'ait besoin de ma présence pour terminer ses affaires.

Parbleu , j'aimerois autant avoir trois filles que ces trois sœurs , qui me font perdre tout mon temps & troublent mes plaisirs. Mais soyez sûre , Letitia , que je ne ferai plus aucun voyage , que je ne me séparerai plus de vous , s'il m'est possible de m'en dispenser. Oui , je l'ai fermement résolu , quand nous serons une fois réunis (ce qui sera dans peu) , adieu pour toujours à l'absence , nous ne nous quitterons plus. Le temps de votre séjour à Londres est presque expiré ; alors vous retournerez dans la maison de votre père. Je me rendrai dans Harrington - Hall avec mon ami Reutholds Vous n'avez plus aucune espèce de doute sur ses honnêtes intentions à l'égard de votre sœur Il veut

être mon compagnon d'amour & de solitude.

L'heureuse scène ! O Letitia ! Si l'avenir ne m'offroit pas cette agréable perspective, comment pourrois je soutenir les maux dont le présent m'accable ? Vivre un mois loin de vous ! Maudits soient les mariages & toutes leurs tristes suites, puisque je leur dois le malheur d'être privé de ce qui me plaît le plus au monde, de l'unique objet de mon ambition, de la société de ma charmante Letitia.

Dimanche nous irons tous à l'église. Nous verrons fondre chez nous une grêle de visites Je hais à la mort toutes ces bêtises - là , toutes ces impertinences ; car croyez , ma chère , croyez que je vous parle bien sincèrement. Je ne puis goûter aucune espèce de plaisirs, si vous ne les partagez ; & quand je suis loin de vous , j'aime mieux être seul, relire vos lettres, contempler & baiser votre portrait, que de me trouver dans la plus brillante assemblée.

Jugez donc combien il est ennuyeux, pour un homme de mon état, de devoir se prêter à un tas de complimens,

A V

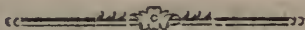
indispensables quand on reçoit compagnie. Que diable ai je affaire de tout cela ? Ces femmes ne pourroient-elles pas se contenter d'être vêtues & coiffées comme de vraies poupées , & d'entrer dans un cercle pour s'y faire admirer , sans nous condamner encore à faire une partie de leur luxe ? S'il est possible d'éluider cette maudite corvée , je le ferai certainement ; mais j'ai grand'peur de ne le pouvoir pas. Ce Comte , à la vieille mode (que la peste l'étouffe !), est entêté de tout ce que de misérables formalistes appellent bienséance , il exige qu'on les observe exactement : mais s'il m'y force , comme je le maudirai pendant tout le temps que durera cette rude tâche !

Pardonnez , chere Letitia , si je me suis exprimé trop librement. Ne censurez pas , mon bel Ange , des vivacités auxquelles vous donnez seule lieu : c'est l'amour extrême que j'ai pour vous , qui me rend aussi impatient , & m'irrite ainsi contre tout ce qui m'arrache à vous , au délicieux plaisir de m'occuper de vous sans interruption.

Que le temps paroît se mouvoir len-

tement ! il a des ailes de plomb. Certainement les heures , les jours , les semaines sont plus longs que de coutume : cet ennuyeux mois ne finira donc jamais ? Ma toute amie , faites tout ce que vous pourrez pour adoucir les rigueurs d'une si longue absence ; écrivez , écrivez au plutôt , écrivez souvent à celui qui vous est entièrement dévoué , qui est tout à vous , avec l'affection la plus vive , la plus inaltérable Vous remplissez tout le cœur de votre fidèle

W. HARRINGTON.



LETTRE LIV.

LE MÊME A M. J. REUTHOLDS ;

C. Parc , 24 Février.

Ne manque pas , mon cher , de remettre au plutôt l'incluse à Madame Chambers , pour qu'elle la fasse tenir à ma chère Letitia , afin que j'en aye une prompte réponse. Par le Ciel , jamais

A vj

pauvre diable ne fut si amoureux que moi : ma passion me consumera certainement, si elle n'est bientôt satisfaite. Oh ! que je sois une fois à Londres, je ne tarderai pas long-temps à être heureux. Je crois avoir allumé une si vive flamme dans le sein de ma bien aimée enfant, que si je la surprends (comme j'ai résolu de le faire) dans un instant convenable, je n'aurai pas lieu de craindre qu'elle oppose la colère aux libertés que je pourrai prendre. Je n'aime point le fruit qui tombe de l'arbre sans qu'on le secoue ; la résistance redouble le désir, & rend la conquête plus glorieuse. On l'a dit, vous le savez, Jack, « plus la » difficulté est grande, plus il y a d'honneur à la surmonter » :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

La petite forcière, comme elle me maîtrise ! comme elle me tourmente ! Elle me le payera, & dans peu.

Un soir, avant que je quittasse Londres, je reçus la plus charmante preuve de son amour. Nous étions tous deux seuls chez la cousine Chambers.... Les deux époux sont de bonnes gens ; ils

étoient allés se coucher Il étoit minuit Jusqu'à ce moment , Letitia s'étoit toujours tenue sur ses gardes : mais alors l'honneur & l'orgueil , ces gardiens de la vertu , paroissoient s'être endormis ; l'amour seul veilloit , & alors , ô Jack ! je crois volontiers que si ,

De mes désirs suivant la vive ardeur ,
J'eusse saisi cet instant favorable :
Mon triomphe étoit immanquable ,
La Belle eût comblé mon bonheur.

Mais dans ce moment critique quelque charme secret me retint , & je me bornai aux tendres préludes du bonheur , & (quel diable m'enchaînoit , Jack ?) je n'allai pas plus loin ; en un mot , je laissai cette charmante fille. Elle me vit partir avec autant de regret que j'en avois de la quitter.

J'allai la voir encore le lendemain au matin : elle avoit eu le temps de s'abandonner à la réflexiou , de songer à ce qui s'étoit passé , & de condamner sans doute en elle-même les libertés qu'elle m'avoit permises.

Elle me fit un accueil si froid , qu'il me glaça toute l'ame. = Comment ,

Letitia, lui dis-je en tressaillant (le mouvement que je fis étoit moitié naturel, moitié affecté), est-ce ainsi que vous recevez un homme que vous avez traité bien différemment hier au soir ? Quelques heures auroient-elles pu changer ainsi les dispositions de votre cœur ? S'il en est ainsi (en frappant rudement du pied), il ne faut plus compter sur aucune femme, elles sont toutes fausses =.

J'étois effrayé, Jack, de son grave maintien. Je craignois d'avoir poussé les choses un peu trop loin, la nuit précédente. Si j'eusse profité de tout l'avantage que j'avois alors . . . le cas étoit différent . . . il n'y auroit eu rien à craindre ; mais le fou, le benêt que j'étois ! il en étoit autrement ; je redoutois sa colère : ainsi, sachant que céder à une femme, c'étoit perdre tous les droits sur elle, je résolus de paroître la personne offensée, de faire retomber le blâme sur elle, en lui disant que si elle m'eût réellement aimé, elle n'auroit certainement pas voulu m'affliger ; qu'elle eût caché ses peines pour ne pas augmenter les miennes.

Les larmes coulèrent à torrens de ses beaux yeux. = O Sir William ! me dit-

elle, je suis une femme perdue !

= Juste Dieu ! m'écriai-je aussi-tôt ; quel malheur, mon doux Ange, vous est donc arrivé ? Ma chère amie, en la prenant dans mes bras, n'ayez point de secret pour l'homme qui vous aime ; il vous protège ; il vous défendra de tout malheur =.

Elle me pressa contre son sein Fille charmante ! Cette douce émotion, sans doute involontaire, me pénétra jusqu'au fond de l'ame.

= Puis-je . . . puis-je, dit-elle en sanglotant, être assurée que vous voudrez me protéger, & non payer de ma perte totale mon extrême passion pour vous ?

= Comment, Mademoiselle, interrompis-je en m'éloignant d'elle avec vivacité & prenant un ton élevé, après ce qui s'est passé entre nous, pouvez-vous encore douter de mon honneur ? =

= Mademoiselle ! répéta-t-elle en pleurant de nouveau, ce n'est point là le nom que vous me donniez. Oh ! Sir William ! je ne puis souffrir ce ton ; c'est plus que je n'en puis supporter =.

Je baisai ces pleurs qui tomboient

comme autant de perles sur ses joues vermeilles. = Très-chère amie, épanchez votre ame dans la mienne. Ma toute aimée Letitia ! parlez , parlez. Doutez-vous de mon honneur , ou de mon amour ?

= Je ne doute point de votre amour ; Sir William , je vous en assure ; je n'en ai pas le moindre doute.

= Doubteriez-vous de mon honneur ; Miss Randall ? en rougissant. En vérité , j'étois outré de semblables soupçons.

= Je voudrois bien , Sir William , que vous ne m'en eussiez donné aucune raison.

= Comment , morbleu ! dis - je en frappant encore du pied , douter de mon honneur = ! Et je me promenai à grands pas dans la chambre avec tous les signes de la plus ardente fureur.

C'étoit une rude attaque , Jack. Mais je ne m'en serois point tiré , si je n'eusse recouru à ces moyens. Que m'eut - il servi de discourir ? je me serois indubitablement embourbé , toutes mes soumissions eussent accru son ressentiment : mais tous mes grands airs l'effrayèrent ; c'étoit ce que je voulois.

Elle pleura , se laissa tomber sur sa chaise : = Vous avez résolu de me faire mourir , je le vois bien , Sir William. Eh bien (en levant d'un air tout sanctifié ses yeux chargés de pleurs vers le Ciel) , que je meure donc maintenant , puisque je puis mourir innocente ! Dieu sait si je pourrois vivre long-temps en cessant de l'être ; car (ô comble de folie ! en tordant ses mains & se levant de sa chaise avec précipitation) dans quel abîme de malheurs je me plongerois moi-même = ! La violente agitation de son ame l'avoit tellement affoiblie , qu'elle ne put en dire davantage ; elle tomba sur le tapis.

O que je fus touché de ce spectacle ! ... Je tombai à ses côtés ; je m'efforçai de la relever : elle appuyoit sa tête contre mon sein. = Mon Ange ! ma Letitia ! qui peut vous réduire à cet état ? qu'est-ce qui vous trouble ainsi , lui dis-je ?

= Ce n'est que la violence de votre caractère , foyez-en sûr , répondit-elle : non , non =. Elle ne put pas en dire davantage ; ses sanglots redoublés étouffèrent sa voix.

J'approchai mes joues des siennes.

= Fille charmante ; je vous demande pardon : mais voyez , n'avois-je pas raison d'être irrité ? n'étoit ce pas mon honneur dont il s'agissoit ? n'étoit ce pas vous qui en doutiez ? vous , aux yeux de qui je voudrois que mon ame parût aussi pure que le rayon du jour ? car , ma chère Letitia , je suis convaincu que ce ne sera jamais qu'en ayant la meilleure opinion possible de mon honneur & de mon intégrité , que vous pourrez vous déterminer à vous unir à moi pour la vie. Votre ame est la vraie source de l'honneur : vous ne pouvez donc aimer que ce qui vous paroîtra aussi pur qu'elle. Vous pensez , & pensez avec justice , qu'il n'est point de bonheur en amour , si les deux amans n'ont une seule ame , un même cœur =.

Ces mots la calmèrent ; elle se trouva peu après dans un état plus paisible , & me demanda si je pensois réellement que ce qui s'étoit passé entre elle & moi , la nuit dernière , n'eût blessé en rien l'honnêteté & la vertu , & si les choses n'en étoient pas venues à tel point , qu'elle avoit eu tout lieu d'en concevoir les plus grandes frayeurs ?

= Non, mon Ange, non, répondis-je (en l'embrassant bien tendrement), non, point du tout.

= Ah ! Sir William, reprit-elle, vous vîtes ma folie ; oui, vous la vîtes : étoit-il généreux à vous de vous en prévaloir, d'abuser de ma foiblesse = ?

Je levai la tête de dessus mon sein, & l'éloignant un peu de moi, je la regardai en face, en lui disant : = Abuser ? & quel avantage en ai-je retiré ? Chère Letitia, étiez-vous donc réellement en mon pouvoir = ?

Elle rougit, & s'appuyant sur mon épaule, elle me dit : = Vous ne vous en êtes donc pas aperçu ? En vérité, je craignois que c'eût été trop visible.

= Si c'étoit si clair, lui répondis-je, ma Letitia, si vous étiez réellement en mon pouvoir, quelle doit vous paroître mon honnêteté, combien vous devez être sûre de mon honneur, puisque je n'ai pas abusé des droits que sembloit me donner ce que vous appelez votre foiblesse : car, avouez-le, ma chère, avouez le sincèrement, dans tout ce qui s'est passé entre nous pendant cette heureuse soirée, me suis-je permis rien qui

pût le moins du monde effrayer votre vertu ?

== Non , répondit-elle , je ne saurois le dire ; mais qui m'assurera que vous ne le voudrez jamais ? Et Oh ! Sir William ! si vous étiez jamais assez vil vous , que j'aime tant ! si vous le deveniez jamais , je suis certaine que j'en mourrois. Je ne saurois jamais survivre à un pareil malheur ==.

Je me levai alors de dessus le tapis où nous étions assis ; & l'aidant à en faire autant : == Ma très - chère amie , lui dis-je , chassez toutes ces terreurs mal fondées : mais si vous ne le pouvez , si vous doutez toujours de mon honneur , après toutes mes protestations & la forte preuve que je viens de vous en donner , je ne fais plus que faire. Regardez-moi en ce cas (& je suis sûr que vous le devrez) comme un malheureux indigne de votre attachement & de vos regrets ; méprisez-moi dites-moi de fuir loin de vous , de fuir pour jamais votre présence ==. Je m'avançai alors vers la porte Ce fut pour elle comme un coup de foudre : elle se lève , court après moi , saisit une de mes mains : == Com-

ment me quitter ! fuir pour jamais ma vue ! Que vous ai-je donc fait, Sir William ? Non , non , vous ne me quitterez point =.

Je me retournai vers elle : = Je ne le ferai jamais, mon Ange, à moins que vous ne m'y condamnerez : mais c'est me donner mon congé, que de douter de mon honneur.

= Ah ! je n'en doute point, s'écria-t-elle aussi-tôt ; & . . . cependant . . . hier au soir . . . le seul souvenir m'en fait frémir. Allons, Sir William, cher Sir William (& la bonne ame ! elle colloïtoit ses lèvres brûlantes sur mes mains), rassurez-moi tout à fait, promettez-moi d'être plus sur vos gardes à l'avenir.

= Ma chère Letitia, lui dis-je, j'ai toujours regardé une promesse comme un lien sacré, & je n'en veux faire aucune, que je ne sois certain de pouvoir la remplir ponctuellement. Je suis sûr de ne pouvoir pas remplir celle que vous me demandez ; car, dans certains momens . . . je me connois moi-même, & suis intimement convaincu qu'il ne me seroit pas possible de résister à une douce tentation. Mais qu'ai-je osé qui puisse

vous alarmer ainsi ? Je ne vous ai demandé, je n'ai sollicité que ce que toutes les femmes accordent sans peine (on doit s'étendre beaucoup sur un point, Jack, quand l'autre ne tourne pas à notre avantage) aux hommes qu'elles aiment, & qui leur ont solennellement promis de se lier à elles pour la vie. Ainsi, chère Letitia, fille charmante, n'outrerez point le scrupule, ne me refusez point ces douces & innocentes caresses qui me causent un plaisir inexprimable & ne sauroient vous faire le moindre tort. =

= Quelque innocentes qu'elles puissent être en elles-mêmes, répondit-elle, leurs suites peuvent être fatales ; en vérité, elles peuvent l'être ; car (en couvrant de son mouchoir son joli visage qui rougissoit) je suis sûre que j'eus hier au soir tout lieu de craindre ces suites. Cela ramollit le cœur, berce, endort même la réflexion ; & quand la prudence le cède à l'amour, quelles peuvent en être les terribles conséquences ! =

= Ces conséquences ne sauroient être si terribles, ma charmante, lui dis-je ; car en mettant les choses au pis, en supposant que ma passion l'eût

emporté sur la résolution où je suis de ne point abuser du moment, en supposant même que, vaincue par mes pressantes sollicitations, vous eussiez cédé....

= Comment ! comment ! Sir William (s'écria-t-elle en s'arrachant de mes bras & rougissant de colère), quelle indigne supposition faites-vous là ?

= Ce n'est aussi qu'une supposition ; mon aimable, répondis-je ; ce n'est point le fait réel ; c'est une pure imagination. Ne vous alarmez point sans sujet ; veuillez écouter avec patience ce que je vais vous dire, & voir où je veux tendre.

Si, dans un moment où vous ne seriez pas sur vos gardes, vous cédiez à mes instances, pensez-vous, pouvez-vous penser que mon amour en fût affaibli ? Non, ma chère ; mon amour pour vous porte, comme je vous l'ai déjà dit, sur une toute autre base : ce ne sont pas seulement les charmes de votre personne que j'aime ; c'est votre ame que j'adore, cette ame dont rien ne sauroit altérer les beautés. Eussiez-vous donc cédé, eussiez-vous abandonné vos charmes aux transports de mon amour,

vous ne m'en trouveriez que plus fidèle : oui , ma toute aimable , avec une femme comme vous , la passion redouble par ce qui l'éteint d'ordinaire.

Ne fronchez plus les sourcils , plus de colère : ne craignez point que je profère aucun mot qui puisse blesser votre délicatesse. Je vous demanderai seulement si vous ne pensez pas qu'il soit possible que deux personnes qui s'aiment avec autant d'ardeur & de tendresse que nous nous aimons , vivent ensemble dans la plus étroite intimité , sans être mariées (leurs circonstances actuelles ne le leur permettant pas) , avec une fidélité aussi inviolable que si elles eussent été unies par le ministère d'un Prêtre. =

= Non , répondit-elle , je ne le pense point ; car sans l'honneur (& certainement l'honneur est violé alors) , quels liens durables pourroient les unir ?

= L'amour ! l'amour ! répliquai-je , mon adorable amie ; l'amour est le plus solide , le plus fort des liens , quand il est réciproque.

= Fi , dit-elle =.

J'espérois la vaincre par ce raisonnement spécieux : ainsi j'insistai.

= Quand

= Quand on n'est lié que par l'amour , qu'on n'a pas joint à ces nœuds ceux que peut y ajouter la loi , la constance , si l'on y persévère , est bien plus noble , puisqu'on peut rompre quand on le veut.

= Tout ce que vous avancez là , Sir William , répondit-elle , n'est pas soutenable. Cesserez-vous enfin de défendre une pareille cause ? Je me flatte que vous ne pensez pas que j'y applaudisse : jamais , jamais je ne le ferai ; car si (comme vous venez de le supposer) j'avois été assez foible pour céder à d'infâmes sollicitations , si vous aviez été assez vil pour abuser de ma foiblesse , une semblable démarche m'auroit ravi pour jamais la paix de l'ame ; je me haïrois moi-même ; je vous haïrois comme l'auteur de mon infamie.

= Infamie ! Letitia , répétais-je.

= Oui , Sir William , infamie. Je fais bien que vous , gens de qualité , ne croyez point faire injure ; vous croyez même au contraire honorer beaucoup une femme de basse extraction en en faisant votre maîtresse. Mais cédât-elle à un Monarque , une femme n'en est

pas moins avilie, dégradée du plus haut rang, de la véritable grandeur, celle qui naît de la vertu & d'une conscience innocente. Abra-Mulé répond avec justice à Mirza :

Des grandeurs à ce prix ! non , c'est me rabaisser
Fort au-dessous de cette classe obscure.

Où le sort voulut me placer :

Cette offre seule est une injure.

Ne vous flattez donc point que mon cœur soit deçu

Par un éclat qui n'est qu'imaginaire ;

Ce n'est qu'une belle chimère :

Non , point de grandeur sans vertu.

Si votre amour me l'eût ravie ,

Je ne verrois qu'une horrible infamie ,

Où le monde abusé verroit de la grandeur.

Si le bandeau des Rois mē coûtoit mon honneur ,

Je croirois en être avilie.

= O mon doux Ange ! lui dis-je en l'embrassant , quand elle eut cessé de réciter ces vers , quel charme vous répandez sur tout ! chaque mot qui sort de votre bouche va droit à l'ame ; c'est l'expression de la nature. Quelle aisance ! & cependant quelle justesse ! Tandis que vous exprimiez les sentimens d'Abra ,

on eût dit que c'étoient les vôtres ; ils sembloient partir de votre cœur.

= Ne vous y méprenez pas, Sir William ; je vous proteste , répondit-elle , que ces vers expriment exactement mes sentimens : mais dans quelle discussion nous sommes entrés ! nous pouvions mieux employer notre temps , & ne pas le perdre en suppositions de cette espèce.

= J'en conviens avec vous , ma chère , lui dis-je ; & profitant de certain petit désordre , je tâchai d'écarter un peu son mouchoir pour baiser à la dérobée son sein de lis. Elle écarta promptement ma main. = Arrêtez , arrêtez , Sir William , je ne vous le permettrai point. Homme cruel ! est-ce ainsi que vous tenez votre promesse ?

= C'est ce que je vous avois promis , ma charmante , répondis-je ; & , comme je vous l'ai déjà dit , je suis extrêmement jaloux de ma parole. C'est vous qui êtes cruelle ; en vérité , vous l'êtes. Vous devez considérer ma situation actuelle ; l'état de mes affaires met obstacle à mon bonheur. Ayez-y égard , & daignez ne plus me refuser tout ce qui peut inno-

cemment m'être accordé ; c'est un adoucissement indispensable aux maux que je souffre : il faut que je m'y restreigne , jusqu'à de meilleures circonstances. Je vais à présent vous faire une promesse , pour calmer vos scrupules & bannir toutes vos craintes , & les doutes que vous formez peut-être encore sur mon honneur. Je vous jure ici , le plus solennellement , de ne jamais vous demander de consommer mon bonheur , jusqu'à ce que je sois en situation convenable pour vous le demander =.

La chère innocente se prit à l'hameçon. = Eh bien , dit-elle , je suis maintenant tout à fait rassurée ; car je ne pense point qu'après une promesse aussi grave vous puissiez jamais me tromper =.

Aussi ne la tromperai-je point , Jack ; car je pense que le premier moment qui se montrera favorable à mes vœux , me mettra certainement dans cette situation convenable où je pourrai lui demander de consommer mon bonheur ; & dès que je serai en ville , mon unique affaire sera de faire naître ce moment. J'espère triompher alors , en dépit de toutes les belles maximes de cette fière Abra-Mulé , & je

ne crois point qu'elle en meure. Une Clarisse ne se trouve nulle part que dans le cerveau d'un Auteur. Non , non, quand elle saura ce que c'est, elle n'en fera pas fâchée ; je n'en fais aucun doute, & elle demeurera chez son père aussi long-temps qu'elle le pourra, jusqu'à ce que l'arrivée d'un petit marmot trahisse le secret, & l'oblige à quelque temps de retraite. Je pense qu'alors elle ne fera aucune difficulté de prendre possession de cette maison que vous m'avez indiquée. J'irai la voir à mon arrivée à Londres, & si je trouve qu'elle nous convienne, je l'arrêterai aussi-tôt, de peur que quelque autre ne la prenne. Qu'importe ce qu'elle coûtera de loyer ? Vous savez qu'il faut être prêt à tout, & pourvu, en cas d'événement. Je n'aime point à être embarrassé, quand je peux l'éviter.

«=====»

L'enlèvement projeté s'exécute dès que l'occasion s'offre au séducteur : mais la vertu donne du génie & des ailes à la beauté la plus sensible & la plus timide. William raconte à son complice sa triste aventure.



L E T T R E L X V I I I .

SIR WILLIAM HARRINGTON
A M. J. REUTHOLDS.

Grosvenor-Square , ce 30 Mars.

Que diable fais-tu à Epsom, Jack, quand j'ai besoin de toi en ville ? Par pitié, reviens ici aussi-tôt que tu auras reçu la présente, car jè suis perdu.

Je n'ai plus Letitia, elle s'est échappée, & je ne fais où elle est : juge de mon désespoir ! La maudite Chambers a dit à Julie tout ce qu'elle fait : je suis trahi ; je ne dois m'attendre qu'à du malheur. De grace, Jack, ne tardez pas ; venez au plutôt en ville. Hier au matin, oh ! que je me croyois un heureux mortel ! & maintenant je suis un malheureux, je me maudis, je hais le monde entier J'aurois fait une si glorieuse scélératesse, un coup si digne de moi, qui m'eût couvert de tant d'honneur ! . . . Mais j'extravague, & ne te raconte pas mon histoire.

Hier au matin, selon le plan que nous avons formé, j'amenai Letitia hors de la ville, pour passer la plus délicieuse journée avec elle, & j'avois réussi à trouver un prétexte pour lui faire passer la nuit dehors. Je fis bien une glorieuse entreprise; mais, pauvre sot que je suis! ce ne fut qu'une entreprise... Elle m'intimida, elle déconcerta mes projets; car je ne vis jamais une vertu plus obstinée dans une femme: quelques artifices, quelques instances que j'employasse, je n'ai pu la faire céder; & quant aux voies de violence, je ne pus me résoudre à en user. En vain recourus-je à la menace; le petit lutin échappa à tous mes artifices, & s'en tira par une maudite finesse de sa façon.

Elle feignit de vouloir faire une espèce de traité avec moi, & me dit que si je voulois l'épargner pour cette nuit, elle signeroit volontiers le lendemain la capitulation, & me rendroit heureux. Que je me maudis d'avoir été ainsi trompé par une petite morveuse! Je fais que tu condamneras ma folie; je fais que tu me diras que je me suis mal conduit dans le commencement, & que

je n'aurois dû entrer en condition avec elle , qu'après-m'en être assuré.

Mais , Jack , ne me condamne pas sans m'entendre ; je te proteste que j'ai fait tout ce qu'un homme peut faire en pareille occasion avec une semblable femme ; j'ai épuisé toutes les ressources de l'art : vin , cajoleries , j'appelai tout à mon secours Enfin j'attaquai sa vertu avec toute l'artillerie de l'amour : elle résista à tout ; & quand j'en vins à parler plus clairement , la seule proposition la fit fondre en larmes ce dont je fus très-surpris en vérité ; car je la croyois mienne , & sûrement mienne.

J'en vins enfin à lui montrer notre accord ; je lui dis qu'elle étoit en mon pouvoir , & que j'espérois que cette considération la porteroit à le signer ; mais j'étois dans un mauvais quart d'heure : mon maudit génie me trahit en tout ; elle rejeta long-temps mes offres avec dédain ; & enfin pensant , je suppose , que toute sa résistance seroit vaine , & me voyant ferme dans ma résolution , elle recourut , pour m'échapper , à l'artifice dont je vous ai déjà parlé.

Je souffris qu'elle se retirât dans son

appartement , & m'engageai , comme elle le voulut , par un serment , à n'y point entrer de la nuit. Je me mis ensuite dans mon lit , très - chagrin , je l'avoue , de m'être désisté de mon projet , de peur qu'il n'arrivât quelque accident qui m'empêchât de l'effectuer. J'eus la plus grande peine à résister à l'ardent désir que j'avois de faire une visite inattendue à cette chère fille. Dans la situation où je l'eusse trouvée , elle n'eût pu me résister , comme elle l'avoit fait dans la salle.

O Jack ! je voudrois bien avoir suivi cette idée , & ne lui avoir rien découvert de mes desseins , jusqu'à ce qu'elle se fût retirée dans la chambre. J'eusse pu alors surprendre sa vertu comme endormie , & être heureux : mais elle étoit si charmante dans la salle , ma passion étoit si forte & l'occasion si tentante , que je ne pus m'empêcher de hâter mes desseins , ce dont je me veux bien mal actuellement.

J'ai toujours regardé ma promesse comme sacrée : ainsi je ne sortis point de mon appartement. Si je l'eusse fait....

B v.

oh ! que je voudrois cette fois avoir manqué à ma parole ! combien de peines je me ferois épargné ! J'aurois pu être heureux avec ma charmante , au lieu que je suis actuellement le plus misérable des hommes.

Ce matin , quand je me suis levé , j'ai dit à la servante du logis d'éveiller la jeune Dame ; elle est revenue en grande hâte , en disant : = Mon Dieu , Monsieur , je ne sais ce qu'est devenue cette Dame : je ne puis ouvrir la porte , & elle ne me répond pas ; elle doit être sortie. = Sortie , morbleu ! où seroit-elle allée ? ai-je dit. = En vérité , Monsieur , a répondu cette servante effrayée , je n'en fais rien : mais je l'ai appelée , & elle n'a pas répondu =.

J'ai couru vers son appartement , & en frappant à la porte , j'ai crié : Al-lons , ma chère cousine , levez-vous , je vous prie.... Voulez-vous passer toute la journée au lit ? ... Point de réponse.... J'enfoncerai la porte , si vous ne parlez.... Point de réponse.... Vous m'inquiétez , cousine ; je crains que vous ne soyez ma-lade : parlez-moi , je vous prie.... Tou-jours le même silence , pas le moindre

bruit. Alors je dis à la servante qui m'avoit suivi : Je n'imagine pas ce que c'est ; ma pauvre cousine est peut-être morte ; je veux enfoncer la porte.... Viens , Jacob , aide-moi.

Jacob a obéi aussi-tôt ; nous avons enfoncé la porte avec nos genoux. J'entre , je cours au lit.... Miss Randall n'y étoit pas ; il ne paroissoit même pas qu'elle y eût été. Juste Dieu ! quel coup de foudre ! Je ne trouve pas Letitia ; une fenêtre est ouverte ; & j'apperçois un papier sur la table ; c'étoit à moi qu'il étoit adressé.

Le dessus de la lettre étoit écrit avec un crayon : voici ce qu'elle contenoit.

« Quand je vous ai promis d'adhérer
» à vos affreuses conventions , je n'avois
» aucune intention de tenir ma pro-
» messe ; ce n'étoit absolument qu'un
» prétexte pour me soustraire à votre
» pouvoir ; car sachez que je vous déteste ,
» vous & vos offres ; que je me mépri-
» ferois & m'abhorrerois moi-même , si
» j'avois eu la moindre idée de les accep-
» ter ; comptez que je ne le voudrai
» jamais : ainsi ne me tourmentez plus ,
» soit dans la maison de M. Chambers ,

» soit ailleurs ; ne cherchez plus , dès ce
» moment , à troubler le repos de LETI-
» TIA RANDALL.

» P. S. Quand vous lirez ceci , j'es-
» père que je serai hors de votre pou-
» voir pour toujours ; car je suis certaine
» que ma cousine ne vous permettra pas
» de me voir , si vous avez l'audace de
» vous présenter chez elle ».

Il n'est point de fou dans Bedlam qui
le soit plus que je ne l'ai été quand j'ai
lu cette maudite lettre qui me privoit
de tout espoir de la retrouver. Je l'ai
cependant fait chercher par tous les gens
de la maison. Je les ai interrogés ; ils
m'ont tous déclaré qu'ils ne savoi-
ent point ce qu'elle étoit devenue , & m'ont
parlé d'un air de franchise qui m'a porté
à les croire.

Je leur avois raconté que cette Dame
étoit ma cousine germaine , qui avoit
voulu s'évader avec un jeune Officier ;
qu'heureusement j'étois arrivé assez à
temps pour l'en empêcher , & que ,
pour la distraire , on lui avoit per-
mis de faire cette petite promenade
avec moi. « Madame , ai-je dit à la maî-
tresse de la maison , « ignorez-vous réel-

» lement où elle s'est échappée ? Ne vous
» auroit - elle pas portée , par quelque
» fausse histoire , à favoriser sa fuite » ?
Cette femme a protesté de son innocence , a ajouté foi à mon histoire , & a dit « qu'elle étoit bien fâchée que
» Miss eût fait une pareille folie ».

Elle doit être sortie par la fenêtre ; Jack ; car la porte étoit fermée en dedans : ainsi elle ne pouvoit s'échapper par ailleurs. J'ai balancé à le croire ; car la fenêtre étoit fort haute. J'ai soupçonné que cette chienne de servante m'avoit menti ; & sans écouter ce qu'elle a pu me dire pour sa justification , je l'ai grondée , je l'ai maudite de si grand cœur , en un mot , j'ai commis tant d'extravagances , que la bonne maîtresse de la maison m'a dit qu'elle craignoit que je n'en devinssé fou. = Eh ! Monsieur, a-t-elle ajouté , le désespoir où vous êtes me fait croire que cette jeune Dame vous est bien plus chère que ne l'est ordinairement une cousine. J'imagine que vous êtes rival de l'Officier : en ce cas , il n'est point étonnant que vous soyez aussi affligé de la voir fuir avec lui.

= Vous devinez juste , Madame , lui

ai-je dit , je l'aime : cependant la petite diableffe m'abandonner ainfi !....J'en aurai raifon..... Mais c'est en vain ; elle me déchire le cœur , & je l'aime encore.

= Je vous plains bien , m'a dit cette femme. Quel chemin croyez-vous qu'elle puiſſe avoir pris ?

= Celui de Londres , j'imagine , Madame.

....= Jacob , qu'on attèle ; eh ! vite , mon coupé. Je veux partir au moment même pour Londres =.

J'y ſuis venu en poſte , & ſuis arrivé à midi. Malgré la déſenſe contenue dans la lettre , je ſuis allé droit chez la Chambers ; & ſans avoir le moindre égard aux maudites lamentations du mari , que j'ai trouvé dans la boutique , à ſon importun babil , & aux efforts qu'il faisoit pour me retenir , je l'ai repouſſé , m'en ſuis débarrassé. J'ai monté l'eſcalier , & ſans la moindre cérémonie , j'ai jeté en dedans la porte de la ſalle à manger : il n'y avoit perſonne , ainſi j'en ſuis ſorti bien vite ; & ouvrant bruſqueme la porte de la chambre oppoſée , que je ſavois être l'appartement de Miſs Randall ; j'y ſuis entré , en diſant en moi-même : C'eſt

ici , petit lutin , que je vous trouverai. Mes recherches n'ont pas été plus heureuses , quoique j'aye eu le soin de visiter les deux cabinets Point de Miss Randall.

Chambers , qui m'avoit suivi , m'a dit d'un air qui vouloit être méchant : = Monsieur , je ne souffre point de pareilles choses dans ma maison ; on n'entre point ici dans les chambres à coucher des femmes : descendez , s'il vous plaît , & répondez à quelques questions que je vais vous faire.

= Non , mon bon ami , je ne descendrai pas ; je monterai : je n'ai point du tout le temps de répondre à vos questions , & même ne faites point l'impertinent ; je ne veux point qu'on me gêne =. J'allois toujours mon train , malgré lui. J'ai monté un autre étage , & j'ai ouvert , de la même façon , la porte de la première chambre que j'ai rencontrée. Madame Chambers s'y coiffoit : dès qu'elle m'a apperçu , elle s'est levée avec tant de précipitation , tant de fureur , qu'elle a renversé la table qui étoit devant elle , & dans un instant , miroir , vases , bassins ,

toute la toilette enfin a été sur le plancher.

Elle est venue à moi, m'a pris fortement par la manche, en criant : = Malheureux ! où est ma cousine Letitia ? Homme vil, où avez-vous laissé cette pauvre fille ? vous l'avez ruinée. . . . = Elle n'est pas ruinée, Madame, ai-je répondu Miss est sujette à prendre l'alarme pour rien. J'ai besoin de lui parler là-dessus montrez - moi où elle est, ou je veux la chercher. Dites-moi, je vous prie ; dès que vous m'avez entendu, ne l'avez-vous pas renfermée dans l'un de vos cabinets ? Je veux y regarder, oui, je le veux =. J'y ai regardé en effet, Jack ; c'a été en vain ; car, comme dit Lovelace, plus de Miss Randall, par Jupiter ! J'ai passé ensuite dans la chambre voisine ; je n'ai pas été plus heureux. J'ai aperçu un grand coffre ; je me suis efforcé de l'ouvrir, & ne l'ai pu. = Votre clé, Madame Chambers, ai-je dit ; je veux regarder dans ce coffre. = Vous ne l'ouvrirez point, Monsieur, m'a-t-elle répondu . . . Est-il possible que vous en agissiez

ainsi, que vous vous jouiez ainsi de nos peines ?

— Je n'ai point le temps de répondre, Madame Chambers. Si vous ne me donnez cette clef, je la prendrai dans votre poche, ou bien (en mettant son tablier de côté) Oui, oui, vous êtes une excellente ménagère; vous portez toutes vos clefs pendues à votre ceinture! Permettez Oh ! ne faites point de résistance, je veux l'avoir : montrez-moi quelle est la clef allons, épargnez-moi cette peine je vous prie de me le dire —. Elle n'en a rien fait : ainsi j'en ai essayé plusieurs. Enfin j'ai ouvert le coffre ; il étoit fort grand. Lorsque j'en ai levé le dessus, que mon cœur a été agité ! J'ai cru avoir trouvé ma chère fille ; mais ce n'étoit qu'une de ses robes Je reconnoissois cette robe pour être une des siennes. Je m'en suis saisi, croyant tenir Letitia elle-même. Que j'étois fou d'imaginer qu'elle pût être renfermée dans un coffre ! Ce chien d'amour nous rend en vérité de vrais imbécilles. J'ai passé de cette chambre dans une autre. Madame Chambers me suivoit toujours,

en me prodiguant des invectives , auxquelles j'avois aussi peu d'égard qu'à celles de son mari , & que je ne relevois pas. Ayant regardé dans le cabinet & visité en vain tout l'appartement , j'allois monter à un autre étage , quand cette femme , qui ne pouvoit plus y tenir , m'a pris par le bras , en me disant : = Eh ! que voulez-vous donc faire , Sir William ? pourquoi toutes ces recherches ? est ce pour nous abuser , & nous faire croire que vous ne savez pas où est ma cousine , que vous en agissez d'une manière aussi extravagante ? Au nom de Dieu , n'insultez point à notre douleur ; dites-nous où elle est. Si je vous ai bien entendu , vous venez de dire qu'elle n'étoit pas ruinée. O Monsieur ! rendez - la à nos pleurs Vous ne savez point combien nous avons souffert depuis qu'elle est absente.

= Mais , Madame , ai-je répliqué , son retour a dû vous consoler , je pense ; car croyez qu'on ne m'en impose point. Je suis certain que , lorsque Miss Randall m'a échappé , elle est revenue en droite ligne chez vous : ainsi vous perdez

le temps en ruses inutiles. Je veux absolument parcourir toute la maison jusqu'à ce que je l'aye trouvée.

= Comment, Monsieur, elle vous a échappé? s'est écrié Madame Chambers. Dieu veuille que cela soit vrai! car elle ne sauroit tomber dans de plus mauvaises mains que les vôtres.

= C'est très-honnête, sur mon ame; Madame Chambers, lui ai-je répondu; je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi: mais soyez sûre que tout cela ne sauroit me détourner de ma première intention. Dites-moi donc, dites-moi sincèrement & au moment même, où je pourrai trouver Miss Randall. Dans quelle partie de la maison, dans le grenier ou dans la cave?.... car je crois avoir parcouru tout le reste.

= Eh! mon Dieu, a-t-elle répondu; il m'est impossible de vous en rien apprendre....

= Comment, Madame, morbleu! ne vous moquez pas de moi, je ne saurois le souffrir.... Je suis assuré qu'elle est quelque part sous votre protection.

= Je voudrois de tout mon cœur que cela fût vrai, a-t-elle dit.

— Cela n'est pas, Madame Chambers.... Comme je vous l'ai déjà dit, je n'aime point qu'on me joue ; ainsi, apprenez-moi, je vous prie, où elle est cachée, ou, sur mon honneur, je pourrois vous faire repentir de votre obstination.

— Le Ciel m'est témoin, a-t-elle répondu, que je ne puis vous l'apprendre. Sur mon salut, je n'ai pas vu ma cousine depuis qu'elle est partie avec vous.

— Fort bien, Madame Chambers, fort bien ; mais n'en avez-vous rien appris ? ne vous a-t-elle point écrit quelque lettre pour vous informer du lieu où elle se cache ?

— Non, Monsieur, pas un seul mot.... Vous pouvez me croire : je veux mourir, si je fais où elle est —.

Cela est bien étrange, ai-je pensé.... Ces gens n'oseroient pas m'en imposer ; & cependant, si elle ne s'est pas mise sous leur protection, où peut-elle être ?

— Est-il bien vrai, Sir William, m'a demandé cette femme, que vous ignorez où est ma cousine ? Vous est-elle réellement échappée ? Ah ! Monsieur ! il faut

que vous en ayez usé bien mal avec elle , pour la contraindre à vous fuir ainsi ! J'ai bien de la peine à croire ce que vous me dites. N'auriez-vous pas.... ? Oh ! Monsieur , ne m'abusez pas , je vous prie répondez-moi. Ignorez-vous réellement où est ma cousine ?

= Il n'est point question de cela, Madame : vous dites que vous ne le savez pas , vous. Oseriez-vous en jurer ? l'oseriez-vous , Monsieur Chambers ?

= Il n'est que trop sûr que nous le pouvons, ont-ils répondu tous deux ensemble ; & , a poursuivi la femme , il est cruel , très-cruel à vous, Monsieur , d'insulter à notre malheur Pourquoi ruiner , pourquoi enlever cette pauvre fille ? Votre famille en est aussi attristée que nous ; car avant que vous ne vinsiez , Miss Harrington étoit ici , & dès que je lui ai dit que sa chère Letitia avoit passé une nuit dehors avec vous , la pauvre jeune Dame m'a quittée comme désespérée. Oui , Monsieur , votre sœur ne craindra point de vous dire sincèrement ce qu'elle pense sur un aussi affreux procédé =.

Mais, Jack, elle n'en fera rien; car j'aurai grand soin de me tenir éloigné d'elle. Je suis déterminé à rester hors de la portée de cette méchante langue, n'étant point d'humeur à présent de l'entendre épuiser sa rhétorique sur mes fautes; sujet sur lequel elle ne tarit jamais.

Je suppose qu'elle écrira à la très-sage Lady C., & que je recevrai alors de ma très-prudente sœur une très-longue lettre pleine d'invectives. Je suis dans une bien maudite situation ! Si je possédois ma chère enfant, peu m'importeroit que mes sœurs grondassent, raillassent, écrivissent; mais dans l'état où sont les choses, que ferai-je, Jack? que devenir? Que je tienne une fois Letitia; si je me sépare d'elle avant de me l'être totalement appropriée, je veux bien mais je me perds en menaces impuissantes.

Je me suis éloigné de mon narré : j'y reviens. J'ai quitté les Chambers, ne pouvant en apprendre ce que je souhaitois, & ne voulant point répondre à leurs questions, afin que, s'ils igno-

roient réellement où étoit leur cousine, ils doutassent encore si elle étoit ou non sous ma garde.

Du Strand je suis allé au café, dans l'espoir de t'y trouver ; mais Bob Loid & Tom Craven, que j'y'ai rencontrés, m'ont dit que tu étois allé passer une semaine à Epsom. Je te prie, Jack, de renoncer au projet d'y rester si long-temps, & de revenir avec l'homme qui doit te remettre cette lettre demain matin ; car ja vais te l'envoyer au plutôt. Je t'attends sans faute, & alors nous délibérerons ensemble sur les meilleurs moyens de rattraper ma chère fugitive ; car si je ne la retrouve pas, sur mon honneur je deviendrai fou. Je n'ai jamais cru que cette petite sorcière eût tant de pouvoir sur mon cœur, que depuis que je l'ai perdue. Je suis déterminé à tout pour la trouver.

Je n'ai dit ni à Tom ni à Bob le vrai de l'affaire : mais comme ils m'ont demandé la cause du chagrin qu'ils ont apperçu en moi, je leur ai répondu que j'avois été sur le point, la nuit dernière, d'être heureux avec une belle femme, & que j'ai été trompé, lorsque je m'y attendois le moins.

= Bien , bien , a dit Tom ; mais n'avez-vous aucun espoir de faire naître une occasion plus favorable ?

= Oui , ai-je dit , je suis fort loin d'en désespérer.

= Dînez donc avec nous aux Armes du Roi , a dit Bob ; vous y endormirez vos chagrins au milieu de mille propos joyeux , & vous les noyerez dans d'excellent vin =.

Nous sommes fortis. Je me suis efforcé d'être aussi gai que la perte que j'ai faite a pu le permettre. Mes deux amis , qui , d'après le peu qu'ils savent de mon attachement pour Letitia , avoient quelques soupçons que c'étoit elle , me l'ont soutenu , quoique je ne voulusse pas le leur avouer. C'a été cependant du meilleur cœur , & , j'ose le dire , très-sincèrement qu'ils ont bu au succès de mes projets , & qu'ils m'ont offert leur secours.

Nous nous sommes séparés à sept heures , & je suis revenu alors dans Grosvenor-Square ; très-fâché de me retirer d'aussi bonne heure. J'y ai trouvé Charles (1).

(7) Mylord S. , aiant de sa sœur , & son ami.

Il a commencé à me faire quelques impertinentes questions que lui avoit certainement dictées Julie : mais je lui ai dit de se taire ; que je ne voulois point lui parler ; que j'avois une lettre à vous écrire , & que j'avois un rendez - vous pour ce soir à dix heures (je dois à cette heure aller joindre Tom & Bob) : ainsi je l'ai laissé penser ce qu'il a voulu ; qu'il fasse tel rapport qu'il lui plaira à ceux qui l'ont commis pour m'épier. Je suppose qu'il est allé les trouver ; car Jacob m'a dit qu'un homme qui avoit quelques affaires avec lui l'a quitté à neuf heures , & qu'il est sorti pour la soirée.

Je crois que j'en vais faire autant. J'ai beaucoup écrit pendant deux heures , & toute cette écriture étoit parfaitement inutile , devant , comme je l'espère , te voir demain vers midi : mais je ne savois que faire de ma personne ; je ne puis ouvrir mon cœur à Tom & à Bob : ainsi leur compagnie commence à me devenir à charge ; & j'aurois , je pense , passé bien tristement ces deux heures dans ma chambre , si je n'eusse pu rendre ma plume interprète de tous les sentimens

de mon cœur désolé. J'ai, ce me semble, allégé mes peines en te les écrivant. Je t'envoie donc ce compte détaillé de l'état déplorable où se trouve ton malheureux & sincère ami,

W. HARRINGTON.

«=====»

Miss Randall ayant fui de la maison où son ravisseur l'avoit conduite & comptoit la retenir, & s'étant sauvée, a écrit aux sœurs du coupable pour justifier sa conduite & les intéresser à son sort.

«=====»

MISS RANDALL

*A LADY C., MISS JULIE ET MISS
CORDELIE HARRINGTON.*

Pour me justifier, autant qu'il est possible, de l'imputation qu'on pourroit me faire d'avoir consenti à de honteuses vues, je prends la liberté, mes très-cheres Dames, de vous adresser les détails suivans; bien persuadée, d'après

toutes les preuves de bonté que j'ai déjà reçues de vous, que vous voudrez m'excuser en tout ce qui demandera de l'indulgence, & me rendre justice, quoique l'homme dont j'ai lieu de me plaindre soit votre frère.

Je dois commencer par vous prier de plaindre & de pardonner en moi cette folle présomption qui, je le confesse, m'a aveuglée au point de m'attacher à Sir William, & m'a fait recevoir avec transport les assurances d'attachement & d'estime qu'il a prodiguées à votre malheureuse amie : ma foiblesse n'a été que trop visible ; elle a sans doute encouragé ce Gentilhomme mal intentionné à poursuivre plus sûrement son misérable plan. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que j'ai été bien plutôt ma propre dupe que la sienne, pendant tout le cours de ses assiduités ; que, loin de les faire cesser, comme je l'aurois dû, tandis que ma passion naissante pouvoit encore être surmontée, j'ai au contraire cherché à les faciliter, jusqu'à ce qu'enfin mon fatal amour a totalement affoibli ma raison & mon jugement. Cependant, comme je l'ai déjà dit, dans le cours de ses assi-

duités, je me le rappelle à présent, quoiqu'il m'ait très-souvent assuré que je pouvois compter sur son honneur, il ne m'a jamais dit précisément qu'il vouloit m'épouser; au contraire, il s'est souvent plaint que le dérangement que le jeu avoit causé dans ses affaires, le mettoit hors d'état d'épouser une femme sans fortune, jusqu'à ce qu'il se fût tiré de cet embarras. Aveuglée par l'espoir, j'interprétois follement ses discours, & croyois qu'il n'attendoit que ce temps pour m'unir à lui en tout honneur; car, Mesdames, dans mes plus grandes foiblesses, je n'ai jamais conçu la moindre idée de transgresser les lois de cette vertu, la gloire de notre sexe.

Je vous avouerai néanmoins, & avouerai en rougissant, que, dans nos têtes à têtes (je n'en ai que trop accordé), je manquois de courage pour le repousser, comme je le devois, quand il étoit trop entreprenant. Je craignois d'offenser un homme que je regardois (me pardonnerez-vous, Mesdames) comme devant être un jour mon époux. N'oubliant pas combien j'étois inférieure en naissance à la famille dont j'ambitionnois

l'alliance, je me tenois pour obligée à l'amour, de ce qu'il l'avoit amené à un projet que je croyois qu'il rempliroit un jour, & j'ai eu souvent trop d'indulgence pour des libertés dont je devois être offensée.

Cette fatale indulgence, ou plutôt la foiblesse avec laquelle je le repoussois, m'a avilie sans doute dans l'opinion de ce même homme, dont j'aurois payé l'estime de tout mon sang, & m'a oté tout droit à cette passion respectueuse que je souhaitois tant de lui inspirer. Oh ! que n'ai-je suivi, ou que mon foible sexe ne fuit-il la grande leçon que nous donne l'excellent maître de morale, l'inimitable Richardson, que toute femme qui ne s'offense point des premières libertés, est déjà perdue, je n'aurois point ajouté le remords à mon infortune, & l'on n'eût pu consommer la ruine d'une infinité de malheureuses, qui ne l'ont été que par excès de confiance !

Mais poursuivons ma triste histolre.... Il m'avoit souvent témoigné le plus grand désir de me faire voir Windsor; & à son retour de Nottingham-Shire, il me pria

plus fortement que jamais d'y aller avec lui. Nous n'y devions , disoit-il , passer qu'une journée ; car , Mesdames , jamais je n'eusse voulu passer une nuit dehors avec lui , quoique je n'eusse alors aucun doute sur ses honnêtes intentions ; je ne l'eusse voulu sous aucun prétexte ; vous pouvez m'en croire. J'ignorois quelle distance il y a de Londres à Windsor ; je pouvois donc sans scrupule accepter cette partie , pensant (oui , je pensois) que Sir William Harrington étoit incapable de me tromper.

Nous partîmes ensemble entre dix & onze heures du matin , & arrivâmes à Windsor à une heure. Il fixa tellement mon attention pendant toute la route , que je n'observai point combien de temps s'étoit écoulé , ni combien de milles un carrosse à six chevaux pouvoit faire dans trois heures.

A notre arrivée , après avoir ordonné que le dîner fût prêt pour quatre heures , nous sortîmes , & employâmes tout le temps qui nous restoit , à voir tout ce qu'il y avoit de curieux dans Windsor.

Après le dîner , nous sortîmes encore ,

& ne rentrâmes dans l'auberge que vers les six heures. Je demandai alors à retourner à Londres.

= Nous boirons bien une tasse de café avant, ma chère, me dit Sir William. = Ah ! répliquai-je, je vous prie de ne plus retarder notre départ ; mes parens feroient très-alarmés. Vous savez que vous leur avez dit que nous n'allions qu'à Kinsington ; pourquoi, Sir William, n'avez-vous pas dit sincèrement où nous allions ?

= Parce que je hais, répondit-il, que tant de gens sachent où je vais ; & peut-être, s'ils eussent su où nous allions, s'y feroient-ils opposés, à cause de la distance.

= La distance, dis-je ! A combien de milles sommes-nous donc de Londres ?

= Oh ! répondit-il, très-peu. Ne vous inquiétez pas, mon amour ; je vais donner les ordres pour le café =.

Il sortit en disant cela, & me laissa très-chagrine, je vous assure, craignant d'être beaucoup plus loin de la ville que je n'avois pensé, & de devoir revenir trop tard à Londres, comme je croyois qu'il arriveroit ; car, avant que

nous pussions partir, il devoit être au moins plus de sept heures.

En effet, il étoit plus de sept heures avant que nous eussions pris le café, quoique je me dépêchasse le plus qu'il m'étoit possible. Le cocher eut ordre de faire avancer la voiture vers la porte. Jacob entra alors, & dit, de l'air le plus affligé.....: = Bon Dieu ! Monsieur, vous ne-pourrez vous rendre en ville ce soir =. Sir William témoigna la plus grande surprise. = Comment, Jacob, ne pas me rendre en ville ! qui pourra m'en empêcher = ? Et il paroissoit aussi étonné que moi, quoique je sois maintenant convaincue que c'étoit une ruse concertée entre eux.

= Un de vos chevaux, Monsieur, s'est blessé le pied, répondit le valet, quand je le menois boire ; il a fallu le déferer : le Maréchal est un ignorant, il l'a encloué ; de manière qu'il est actuellement boiteux. Je doute fort qu'il puisse se rétablir.

= Mais, dis-je, ne pourrions-nous pas nous rendre en ville avec quatre ou deux chevaux, ou de quelque autre manière, pourvu que nous arrivions ; car,

en vérité, en vérité (& je pleurois), je ne puis me faire à l'idée de passer la nuit dehors.

= Ma chère amie, répondit Sir William, tranquillisez vous; nous ferons tout notre possible pour nous y rendre. Jacob, quatre chevaux nous suffissent: ainsi qu'on en attèle quatre, & qu'on laisse le blessé & celui qui étoit à son côté.

= Eh! bon Dieu! Monsieur, répliqua le domestique, le cheval auquel est arrivé cet accident est un de ceux qui sont le plus près de la roue. Votre attelage est tout jeune; il n'y a absolument que le cheval blessé & son pareil qui puissent être placés là; les autres voleroient plutôt que de tirer le carrosse; nous ne pourrions les essayer, sans courir de grands risques pour votre vie, Monsieur.

= Que le diable t'emporte, dit le dissimulé Sir William, avec tous les mouvemens de la plus grande colère: voilà qui est bien, malheureux! Rien n'égale la négligence de ces coquins; personne n'est plus mal servi que moi. Viens ça, bélitre, écoute. Va louer deux che-

vaux qui puissent remplacer ces deux là : car je veux me rendre à Londres ce soir , je le veux absolument =.

Jacob sortit. Je ne doute point qu'on ne lui eût bien fait sa leçon ; car , après quelque temps , il revint , en disant qu'il avoit parcouru tout le lieu , & qu'il n'avoit point trouvé de chevaux.

= Chère Letitia , dit Sir William en me prenant la main , que faire ?

= Partons à pied , répliquai-je.

= Mon cher Ange , reprit-il , quoi ! vingt milles !

= Comment , m'écriai-je , en reculant de surprise , vingt milles ! nous sommes à vingt milles de Londres ? Grand Dieu , secourez moi !

= Que vous êtes simple , dit - il ! de quoi , ma bonne amie , êtes - vous effrayée ? Ne suis-je pas ici pour vous protéger ? Ecoute , Jacob ; si quelqu'un vient demander cette nuit Miss Randall , je vous ordonne de m'appeler : je veillerai sur sa sûreté.

= Cette nuit ! répétai-je Devons-nous donc passer la nuit ici , Sir William ?

= Pouvons-nous donc faire autrement, répondit-il ? Oui, oui, ma chère, nous sommes encore trop heureux d'être ici; nous serions plus mal ailleurs. Jacob, veillez à ce qu'on prépare deux lits, un pour Miss Randall & l'autre pour moi, & faites venir l'hôtesse, que je lui donne mes ordres pour le souper =.

Jacob sortit, & alors, en pleurant amèrement : = Ah ! Sir William, dis-je, c'est un complot formé contre moi, je le crains bien !

= Jamais de ma vie je ne me trouvais avec une petite fille si craintive. De quoi avez-vous donc peur ? Ma chère Letitia n'auroit-elle plus de confiance en son fidèle Harrington = ?

L'hôtesse entra alors ; il ordonna le souper pour neuf heures. Jusqu'à ce temps, Sir William fit tout ce qu'il put pour me rassurer & me consoler, ne se permettant cependant, pour m'égayer, que ce que la plus sévère vertu peut supporter.

Une pareille conduite, dans un temps où j'étois absolument livrée à son pouvoir, me donna la plus grande confiance en son honneur, & je me rassurai peu

à peu. Avant qu'on servît le souper, il dit qu'il avoit grand soif, & il sortit pour ordonner de préparer du négus : il en but, & souhaita que j'en busse avec lui. Je l'acceptai, étant altérée aussi; j'en bus volontiers, sans m'appercevoir de la force de cette liqueur. Je me sentis enfin une ardeur extrême dans l'estomac.... Oh Dieu ! que m'avez-vous donné, Sir William ?

= C'est la meilleure espèce de négus qu'il y ait au monde, me répondit-il; c'est du Champagne chaud, avec de l'écorce de citron & de la muscade.

= O Ciel ! répliquai-je, pourquoi m'en avez-vous laissé boire autant ? Je crains bien que cela ne me porte à la tête.

= Non, non, répliqua-t-il, cela ranimera seulement vos esprits, ce dont vous avez bien besoin, ma chère =.

Jacob nous servit seul à souper; = car, dit Sir William; je n'aime point les domestiques d'auberge; ce sont d'ordinaire de maudits espions =.

Tous les plats étoient bien assaisonnés; ce qui m'obligea de demander souvent de l'eau & du vin, étant accoutumée à des mets plus simples. J'avois beau

me plaindre que Jacob mettoit trop de vin dans mon verre, il verſoit toujours & ne m'écoutoit pas. C'étoit encore, je ſuppoſe, une leçon de ſon maître; car en effet je conçois maintenant qu'il pouvoit recourir au vin pour hâter le ſuccès de ſon affreux projet: mais comme je ſuis naturellement ſobre, il ne put obtenir de moi de me faire boire plus d'un verre de vin de Champagne après le ſouper; & cela même, joint au vin & à l'eau, fit tant d'effet, que je commençai à croire que mes premières craintes étoient mal fondées, & mes eſprits, qu'elles avoient abattus, ſe ranimèrent comme auparavant.

Sir William ne fut pas alors auffi réſervé qu'il l'avoit été avant le ſouper. Je le repouſſai à la vérité dans quelques libertés qu'il prit; mais j'étois loin de le faire avec cet air courroucé, cette indignation qu'a toujours la délicateſſe offenſée; au contraire, dès qu'il ceſſoit de me donner lieu de me plaindre de lui, je me livrois de nouveau à toute mon affection, & j'écoutois, avec un délicieux plaifir, les douceurs qu'il me diſoit.

Je vous ai promis, Mesdames, de vous rendre un compte vrai de cette affaire, & je le ferai, sans déguiser, sans pallier ma folie : elle est telle, que je crains qu'elle ne me nuise dans votre esprit, à moins que mon ingénuité ne plaide en ma faveur.

Il y avoit une pendule tout près de la chambre où nous étions ; & quand elle sonna minuit : = Il est temps de se coucher, dis-je =. Et j'allois sortir. Sir William me prit dans ses bras, m'assit sur ses genoux ; & pressant mon sein d'une de ses mains : = Devons-nous nous séparer, Letitia, dit-il ?

= Nous séparer, Sir William ! Qu'entendez-vous par là ?

= Oh ! que ne puis je reposer toute la nuit sur ce sein de neige, répondit-il. & il m'embrassa encore avec transport. Oh ! Letitia, m'aimez-vous = ?

: J'étois on ne peut plus attendrie, & répliquai : = Oui, oui, je vous aime.

= O comble du bonheur, transports inexprimables, s'écria-t-il ! est il plaisir terrestre sen blable à celui-là ? Oui, oui, ma charmante, nous pouvons être plus

heureux encore ! Ne nous quittons pas cette nuit.

= En vérité, mon cher Sir William, répondit la folle & simple Letitia, je ne saurois passer toute la nuit sans me coucher ; & qu'en diroient les gens de la maison ?

= Ma bonne amie, en me baïsant avec ardeur, je ne demande point que vous passiez la nuit sans vous coucher. Je voudrois, je vous prie.... & il me regardoit de l'air le plus suppliant.

= Que demandez-vous, répliquai-je en portant mes lèvres sur son front.... ? Vous voyez, Mesdames, avec quelle franchise je vous peins ma folie.

= Ce que je demande, ma chère Letitia ? Que quand vous vous retirerez dans votre chambre, vous me permettiez de vous y accompagner. Il voulut cacher dans mon sein son visage qui rougissoit ; mais je me levai aussi-tôt de dessus ses genoux.... = Je suis sûre, lui dis je, Sir William, que ce n'est pas sérieusement que vous me faites une pareille demande ; car si vous m'aimez d'un amour aussi sincère que vous me

l'avez toujours fait croire, vous ne sauriez vouloir ma perte.

= Votre perte ! répondit-il en se levant & me prenant encore dans ses bras ; préjugé d'enfance qu'on doit à l'éducation. En effet, ma chère, ce n'est pas autre chose ; car, ma tendre amie... parlez d'après ce cœur si sincère, & que je crois si épris de moi, si nous étions mariés, me refuseriez-vous donc ? Répondez, mon Ange, répondez franchement à cette question =.

Je rougis extrêmement, & répliquai :
= En vérité, Sir William, ce n'est point là une question à me faire. Je vous prie de me laisser aller dans ma chambre.

= Non, vous ne sortirez point de celle-ci que vous n'ayez répondu ; non, sur mon ame. Ainsi, optez, ma chère ; car si vous aimez mieux passer la nuit dans celle-ci, cela m'est parfaitement égal Il me serroit encore dans ses bras.

= Vous en agissez mal avec moi, répondis-je. Ne me ferrez pas ainsi, je vous prie, Montieur. O Ciel ! que ferai-je ?

= Répondez à ma question ; je vous

la répète encore , ma très-chère amie : si nous étions mariés , refuseriez-vous de me rendre heureux = ?

Je me couvris le visage de mes mains , & dis d'une voix foible & tremblante non =.

Avec quel transport il m'embrassa , il me baïsa ! = Chère , chère Letitia , si vous ne me refusez pas alors , pourquoi , ah ! pourquoi me refusez - vous maintenant ?

= Bon Dieu ! m'écriai-je , n'y a-t-il donc aucune différence ?

= Aucune , selon moi , aucune , dit-il. En effet , quelle différence pourroit-il y avoir ? Ne pouvons-nous pas ici , en ce moment même , jurer le plus solennellement de ne nous séparer jamais , de nous unir l'un à l'autre pour la vie ? Si nous faisons sincèrement ce vœu , avec la ferme résolution de le remplir tous deux le plus religieusement , ne peut-il pas nous tenir lieu de mariage , & remplir exactement son but à notre égard ? Il est vrai que nos enfans

= Malheureux ! interrompis-je , tais-toi ; je ne veux point t'entendre parler d'une manière aussi vile. Laissez - moi

aller ; je ne veux point être retenue. Sont-ce là tous vos sermens , toutes vos protestations ? Laissez-moi sortir , vous dis-je.

= Non , cher objet de tout mon amour , je ne le souffrirai pas ; je vous supplie de m'entendre.

J'avoue , comme je l'ai déjà dit , poursuivit il , que si notre bonheur avoit de telles suites , les précieux gages de notre amour seroient à plaindre , si nous n'y avions pourvu , comme vous l'allez voir =.

Il sortit alors un papier de sa poche , qu'il me pria de lire ; mais je refusai de le faire. Il me le lut ; & comme il me retenoit , je fus , malgré moi , forcée d'entendre les horribles propositions suivantes.

Que si je voulois vivre avec lui , il m'assureroit pour la vie , sur le plus clair de ses biens , un revenu annuel de cinq cents livres sterling , & que chaque enfant auroit un capital de deux mille livres. Cet écrit sembloit dressé dans les formes ; & je ne doute point que si je l'eusse signé , il n'eût réellement assuré cet argent à moi & à mes malheureux enfans.

Mais je détestai son offre, & mes yeux s'ouvrant enfin, je le vis tel qu'il auroit dû me paroître toujours. Je m'arrachai de ses bras, & mes yeux étoient, j'en suis sûre, enflammés d'indignation. = Homme vil, lui dis-je, tu te démasques donc enfin ? Ces infames propositions étoient donc le but où tendoient tous tes faux prétextes ? Au lieu d'un amour vertueux, tu n'as nourri dans ton sein que l'affreux désir de me perdre. Que j'étois abusée ! je ne me serois jamais attendue à rien d'aussi affreux ! Moi qui comptois entièrement sur votre honneur, & m'y livrois avec sécurité, que je me suis cruellement méprise ! que tu te montres un vil séducteur ! C'est plus que mon cœur n'en peut supporter = Et tombant sur un lit de repos, je fondis en larmes.

Il s'approcha, s'assit près de moi, m'embrassa : = Chère, chère Letitia, ne vous troublez point ainsi : je suis bien loin de vouloir vous faire le moindre tort.

= Comment, Sir William, lui dis-je avec fermeté (faisant tous mes efforts pour me tirer d'entre ses bras), ne me

faire aucun tort ! Considérez les propositions que vous m'avez faites ; ne tendent-elles pas à me faire tout le tort possible ?

= Non , ma Letitia , non , dit-il ; vous vous méprenez tout à fait ; en vérité , vous êtes dans l'erreur : mon amour ne vous fera jamais le moindre tort ; vous goûterez tous les plaisirs que ce monde peut vous donner. Les offres que contient ce papier , ne sont absolument que ce que les femmes appellent leurs *épingles*. Je me charge de vous entretenir de tout : je vous donnerai une maison en ville ou à la campagne , comme vous l'aimerez mieux , & je la meublerai suivant votre goût & d'après vos ordres. Vous aurez un équipage , & serez servie comme si vous étiez ma femme. Je serai constamment avec vous ; je vous consacrerai tout mon temps. Letitia , ma chère , ma charmante amie , pesez bien ce que je vous dis ; ne refusez pas ces offres.

= Pouvez-vous , Sir William , répondis-je , pouvez-vous penser que je sois assez vile pour échanger ma vertu contre ces pompeuses bagatelles ? Si tout ce luxe me coûtoit mon innocence , m'em-

pêcheroit il d'être la plus misérable créature? Non, je le ferois, même à mes yeux. Y-a-t-il quelque chose au monde qui puisse faire taire les remords d'une conscience coupable? N'y ferois-je pas tous les jours, à toutes les heures exposée, si j'avois perdu la paix de l'innocence & le noble orgueil de la vertu? Mais, Sir William, soyez assuré que, quelque grand que vous pensiez qu'est votre pouvoir sur moi, d'après les trop fortes preuves que je vous ai données de ma folle passion, je ne consentirai jamais à me priver de ces deux grands appuis. Je préfère la pauvreté avec l'innocence & la vertu pour compagnes, à la plus haute fortune qui seroit le prix de mon infamie.

= Quel charme vous prêtez à tout ce que vous dites ! mais, en vérité, Letitia, vous êtes dans l'erreur ; car, en satisfaisant à ma demande, vous ne renoncez point à votre vertu : une femme ne la perd que quand elle se livre à plusieurs amans ; mais quand on s'attache constamment à un même homme, ma douce amie, la vertu (par vertu je suppose que vous entendez la chasteté) ne

fauroit être détruite ; du moins ne l'est-elle point du tout dans mon opinion , & si vous vous étiez liée à moi pour la vie , mon opinion à ce sujet seroit la seule chose qui vous importât.

En prenant la chose sous ce point de vue , si , comme je n'en doute point , nous n'étions unis par d'autres liens que par l'amour , seroit-il rien de plus noble que notre constance ? Ce seroit véritablement de la constance , puisque ce seroit l'effet d'une inclination naturelle , & que nous ne serions pas enchaînés l'un à l'autre. Que de noblesse dans l'ame d'Héloïse ! Elle préféreroit cette sorte d'union à toutes les autres ; c'est ainsi qu'elle s'exprimoit :

Tu le fais , quand ton ame à la mienne enchaînée ,
Me pressoit de ferrer les nœuds de l'hyménée ,

Je t'ai dit , cher amant , hélas ! qu'exiges-tu ?

L'amour n'est point un crime , il est une vertu.

Pourquoi donc l'affervir à des lois tyranniques ?

Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?

L'amour n'est point esclave , & ce pur sentiment
Dans le cœur des humains naît libre , indépendant.

Et ailleurs ;

Que le plus grand des Rois , descendu de son trône ,

Vienne mettre à mes pieds son sceptre & sa couronne ,

Et que m'offrant sa main pour prix de mes attraits ;
Son amour fastueux me place sous le dais ;
Alors on me verra préférer ce que j'aime ,
A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.

Alors me serrant avec transport contre son sein (quelques efforts que je fisse pour l'en empêcher) : Vous m'avez avoué votre amour, Letitia, dit-il ; soyez, soyez mon Héloïse ; que je sois votre Abailard ; que je sois heureux cette nuit ; oui , que cette nuit je meure de plaisir = !

Je m'éloignai de lui noyée dans mes larmes. = Vil imposteur ! lui dis-je , je te déteste , je t'abhorre ; ne blesse plus mon ame par d'aussi indignes demandes : tais-toi , je te l'ordonne ; je te jure par le Ciel de ne jamais adhérer aux offres que tu me fais.

= Etes-vous bien ferme dans cette résolution , répliqua-t-il ? Rien ne peut-il vous en faire changer ?

= Rien, répondis-je. Ainsi ne parle plus sur un aussi horrible sujet , puisque je te proteste , encore une fois , que

toutes tes sollicitations n'auront aucun effet.

= Eh bien donc , dit-il avec un air déterminé qui me fit trembler , quand un homme a résolu fermement d'obtenir ce qu'il demande , & voit qu'on résiste à la persuasion , il doit recourir à d'autres voies : ainsi , ma Letitia , prenez-vous-en à vous-même , si je suis réduit à des moyens que j'aurois voulu vous épargner ; car je veux être heureux cette nuit. Ne résistez pas ; ce sera en vain , je vous assure , rien ne peut me faire changer de résolution =.

Je tombai à ses genoux = Au nom de Dieu , Monsieur , m'écriai-je , s'il reste encore dans votre sein quelque trace de cet amour que vous m'avez si souvent juré , veuillez ne point conlommer ma misère ! Je sais que je suis entièrement en votre pouvoir J'ai quitté mes parens . . . : je me suis livrée follement à vous , & n'ai personne pour me secourir. Ne poussez pas la bassesse jusque là ; ne vous avilissez pas , Sir William : montrez - vous généreux en ma faveur ; votre générosité est maintenant mon unique ressource. Ah ! faites
que

que je n'y ai pas compté en vain.

= Ne m'amusez plus , Letitia , répondit-il , chansons , folie que tout cela. Je veux être heureux ; par le Ciel , je le ferai. De quoi pensez-vous que puisse vous servir votre foible résistance ?

= Elle ne peut me servir de rien , répliquai-je : je crois bien que mes efforts seront inutiles ; cependant écoutez , oh ! écoutez mes supplications. O Dieu ! Dieu protecteur , laissez - vous toucher par mes larmes , ou il ne me reste plus d'espoir. Epargnez-moi , Sir William , épargnez une fille qui chérit sa vertu plus que sa vie , & qui , je vous assure , je vous le proteste bien sincèrement , ne cédera jamais à vos misérables offres , tandis qu'il lui restera quelque vie , ou quelque pouvoir de vous résister.

= Très-chère Letitia , ne vous obstinez pas , je vous en supplie encore ; réfléchissez bien à ce que vous faites & au lieu où vous êtes Allons , signez ces articles ; adhérez aux offres que je vous fais.

= Non , répliquai-je , je n'y adhérerai jamais ; jamais mon consentement

Avril-1785 , 2^e Vol.

D

n'autorisera votre bassesse & ma perte : ne m'en parlez plus.

— Je vous obéirai , répondit-il. Puisque vous ne voulez point accepter les propositions d'un amant aussi tendre, vous ferez à moi sans conditions. Je n'ai déjà que trop tardé à jouir d'un bonheur que j'ai en mon pouvoir. Maudit fou que je suis , d'avoir perdu tant de temps à écouter toutes vos fornettes == !

Au secours ! au secours ! criai-je Mais personne ne venoit. Je me tirai cependant d'entre ses bras , & courus vers la porte : la rage augmentoit extraordinairement mes forces. Oh ! quel fut mon désespoir ! la porte étoit fermée , & je ne pus l'ouvrir : Ciel ! Ciel ! secourez-moi , ou je suis perdue ! Il me suivit ; je l'empêchai de m'aborder. Je le repoussai avec mes bras , le plus fortement qu'il me fut possible. = Nous sommes près de la porte , Sir William : si vous poussez plus loin votre brutalité , j'appellerai , & certainement quelqu'un de la maison entendra , & on viendra à mon secours.

= Vain espoir , dit-il , on a prévu

cela : il n'y a , je vous jure , auprès de nous que mon domestique , qui est chargé de veiller à ce qu'on ne trouble pas notre tête à tête : ainsi , ma chère , cessez de faire une folle résistance , & laissez-moi , ou vous conduire , ou vous traîner dans votre chambre.

= Oh ! je ne veux point y entrer avec vous , lui dis - je ; laissez - moi , laissez - moi Je ne veux point être traînée , Monsieur (il m'avoit déjà pris dans ses bras).

= Comment donc , petite imbécille , répondit-il , vous croyez-vous plus en sûreté dans cette chambre que dans la vôtre ? Allons , Letitia , trêve de grimaces , je vous jure que je ne veux plus être joué ; je suis déterminé à être heureux au moment même , à tout événement.

= Ah ! Mesdames , quelle langue pourroit exprimer le cruel état où j'étois alors ! Dieu tout-puissant , m'écriai-je , n'est-il donc aucun moyen d'en échapper ? L'épée de Sir William étoit sur la table , je m'en emparai , & la tirai : cette action le surprit tellement , qu'il ne me serra plus dans ses bras ,

& fit tout son possible pour me l'arracher.

= O ciel ! dit-il , que faites-vous Letitia ?

= Que faites-vous vous-même , Sir William , répondis-je , pourquoi me réduisez-vous à ce désespoir ? Je mourrai plutôt que de céder.

= Vous n'en mourrez pas , dit-il , une épée n'est point le jouet qu'il faut à une femme. Je vous prie , Mademoiselle Je l'aurai , vous dis-je. Vous m'obligerez à vous faire mal aux doigts. Ouvrez votre main. = Il me l'arracha , la suspendit à un clou , & revint à moi. = Encore une fois , Letitia , quoique tous ces délais soient une folie en moi , je vous offre ces articles à signer : que j'obtienne cela de vous , ne me réduisez point à user de violences que je détestai toujours.

Hélas ! répondis-je , fut-il jamais danger égal au mien ! Secourez-moi , grand Dieu ! . . . Il entendit sûrement ma prière , car il m'inspira aussi-tôt la pensée suivante Sir William me répétant encore de réfléchir sur ses offres , après une petite pause , je lui répliquai :

= Je le veux bien , mais à une condition.

= Ah ! chère amie , & quelle est donc cette condition ? répondit-il avec vivacité.

= Que vous me laissiez passer le reste de cette nuit dans un appartement toute seule , dis - je. Si vous voulez vous y engager , & tenir la promesse que vous me ferez de m'y laisser en repos , de n'y rien entreprendre contre moi ; je vous promets que quand nous nous reverrons demain au matin , je signerai votre papier & adhérerai à vos propositions.

= Fille charmante ! dit-il . . . Mais, Letitia, pourquoi voulez-vous différer mon bonheur ? pourquoi ne pas me rendre heureux cette nuit ?

= Désistez-vous de pareille demande, Sir William , répondis - je ; car je vous assure que je suis résolue à ne pas en accorder plus que je ne viens de vous offrir ; & je pense que le traité que je propose est assez raisonnable pour devoir être accepté.

Il ne put le nier Mais si j'eusse voulu céder à ses instances ,

ç'eût été, disoit-il , une marque de bonté qu'il n'eût oubliée de sa vie.

Me trouvant fortement déterminée, il gagna enfin sur lui de me laisser retirer dans l'appartement qu'on m'avoit préparé. Dès que j'y fus entrée, j'en fermai la porte à double tour; j'en pouffai les verroux, & m'assis ensuite pour réfléchir sur mon horrible situation.

Il m'avoit solennellement promis, comme je vous l'ai déjà dit, au moment de notre séparation, de ne point entrer dans ma chambre de toute la nuit; & je m'étois aussi solennellement engagée, pour prix de cette promesse, à signer ses articles & entrer dans toutes ses vues, quand nous nous reverrions le lendemain.

Dieu m'est témoin que quand je fis cette promesse, je n'avois aucune intention de la tenir, étant résolue à m'échapper, s'il étoit possible, pendant la nuit. Quand je fus seule, je m'occupai à en chercher les moyens.

Je me ressouvins que lorsque nous étions sur la terrasse, pendant la journée, j'avois apperçu, à environ deux milles de distance, un village que Sir

William m'avoit dit être Salthill, & qu'il étoit sur le grand chemin de Bath, que c'étoit même communément un lieu de relai pour ceux qui venoient de Londres.

Si je pouvois seulement me rendre à Salthill, pensai-je en moi-même, j'y prendrois une chaise de poste : mais où irai-je ensuite ? où chercherai de la protection ?

Le Ciel sans doute m'inspira encore ; car, ma chère Miss Cordélie, vous fûtes, dans cette triste occurrence, la première personne qui s'offrit à ma pensée. Oh ! me dis-je, si je pouvois me rendre auprès de Miss Cordélie Harrington, & si elle obtenoit de Madame Crawford de vouloir bien être ma protectrice, que je serois heureuse ! C'étoit un projet digne d'être suivi.

J'ouvris alors le volet de ma fenêtre, & levant le châssis, je regardai dehors... La nuit n'étoit pas fort obscure, ainsi je pus voir que le pavé étoit à une grande distance de moi. Cela ébranla d'abord ma résolution : cependant je me remis bien vite, & l'idée de ma malheureuse situation se retraçant plus

fortement à mon esprit « Folle
» que tu es, me dis-je, le danger au-
» quel tu crains de t'exposer est-il
» comparable à celui auquel tu ne
» peux échapper que par ce moyen ?
» Le plus grand mal qui puisse t'en
» arriver, c'est de mourir ; il vaut bien
» mieux mourir que de perdre sa
» vertu. Pourquoi donc hésites-tu un
» seul instant de faire ce qui peut
» seul te conserver ton innocence » ?

Je me résolus donc, à tout événement,
à faire ce terrible saut ; mais je sortis
avant cela un dessus de lettre de ma
poche ; & écrivis avec mon crayon
quelques lignes à Sir William. Je lui
dis que je ne lui avois promis d'adhé-
rer à ses propositions qu'afin de me
soustraire à son pouvoir ; que je n'a-
vois pas eu la moindre intention de
faire ce que je lui avois promis ; &
pour lui faire prendre une route op-
posée à celle que j'avois intention de
suivre, je lui interdisois de me chercher
chez ma cousine Chambers, parce que,
lui disois-je, j'étois certaine qu'elle ne
voudroit point lui permettre de me
voir.

Cet écrit étoit à son adresse , je le laissai sur la table , & sortis par la fenêtre. Je ne saurois vous dire comment , ma frayeur étoit trop grande : je ne me fis cependant aucun mal , ce dont je ne fus pas peu surprise ; car la fenêtre étoit fort haute. Etant tombée sur mes pieds , je réfléchis le mieux que je pus sur la route que j'avois à prendre pour me rendre à ce village que j'avois remarqué. La Providence guida si bien mes pas , qu'au point du jour je me trouvai rendue. J'y arrivai vers les six heures , & me fis préparer aussi-tôt une chaise de poste. L'homme auquel je parlois , sembla me considérer avec une attention qui ne me plaisoit pas ; je conçus l'idée de le distraire par mille propos.

« Vous me paroissez surpris , mon
» bon ami , lui dis - je , de voir une
» femme dans l'équipage où je suis ,
» marcher à pied de si grand matin. J'ai
» couru toute la nuit ; la chaise dans
» laquelle j'étois s'est brisée à quelque
» distance d'ici : j'étois trop pressée pour
» attendre qu'on l'eût réparée , étant
» obligée de me rendre à Bath ce soir ,

» une de mes proches parentes y étant
» à l'agonie. Hâtez-vous, je vous prie;
» je n'ai point de temps à perdre ».

Ma chaise fut bientôt prête; & pour ne point vous fatiguer, Mesdames, du récit de mon voyage, dans lequel il ne m'arriva rien de remarquable, je vous dirai seulement que j'arrivai heureusement à Bath à huit heures précises: j'avois payé mon postillon de manière à le faire aller plus vite que de coutume.

Quoique j'eusse pris la précaution de laisser ce billet, pour faire prendre à Sir William un chemin opposé au mien: j'avouerai que, pendant mon voyage, je ne fus pas sans de grandes frayeurs; & chaque voiture que j'entendois à côté de la mienne, je pensois que c'étoit lui qui me poursuivoit. Mais ce malheur ne m'arriva pas.... Je me mis heureusement sous la protection de Madame Crawford: & Sir William, comme je l'ai appris depuis, suivit à la lettre l'éveil que lui donnoit mon billet, & se rendit directement à Londres.

Maintenant, Mesdames, permettez-

moi de vous avouer, quoique cet aveu de ma foiblesse doive me nuire dans votre opinion, que j'aime toujours votre frère. Je l'aime de l'affection la plus sincère & (je crains bien) la plus inaltérable, malgré l'infame & cruel traitement dont il a usé à mon égard.

Je me l'impute à moi-même : je crois m'être éloignée des vrais principes de la vertu ; car la vertu repousse, déteste toutes les libertés que j'ai permises. Peut-elle aimer ceux qui cherchent à la détruire, sans manquer à ce qu'elle se doit à elle-même ? Je tremble, Mesdames, de ne vous paroître pas excusable ; mais j'aime celui qui m'a enlevé mon repos, & qui a voulu m'enlever mon honneur Malgré tous les efforts que je fais pour le haïr, je l'aime toujours ; je ne puis concevoir la moindre haine contre lui, quoiqu'il en ait agi à mon égard d'une manière qui m'eût donné la plus grande haine pour moi-même, s'il avoit réussi dans ses projets.

Fasse le Ciel qu'il puisse voir toute l'infamie de l'action qu'il alloit commettre, & que se repentant sincèrement

du crime qu'il projetoit, il ne cherche plus à séduire d'autres femmes! Puisset-il recueillir les doux fruits d'un utile repentir, & être heureux dans cette vie & dans l'autre! C'est tout le mal que je lui souhaite.

«=====»

La lettre qui suit est le résultat des réflexions que firent les deux sœurs après avoir lu la lettre de l'intéressante Miss Randall, & du désir si naturel de contribuer à son repos par la conduite de leur frère.

«=====»

LETTRE LXXVII.

MISS HARRINGTON A LADY C.

New-Boud-Street, 22 Avril.

D'après votre avis, ma chère sœur, j'ai chargé Lord S. . . d'inviter Sir William à venir dans la maison de ma tante : Madame Montaguë n'a permis de le faire ; mais elle n'a voulu entrer pour rien dans l'invitation.

Il nous honora hier de sa compagnie , & l'air de grandeur avec lequel il se présenta , annonçoit assez qu'il croyoit nous faire beaucoup d'honneur. Oh ! ces hommes ! étranges créatures ! ils se croient en vérité les maîtres de tout ce qui respire.

Il vint à l'heure du thé ; Lord S . . . étoit avec lui. Ma tante le reçut avec froideur : pour moi je m'efforçois de prendre la contenance la plus aisée qu'il me fût possible , tandis que la servante étoit là , pour qu'elle ne s'aperçût point d'un mécontentement domestique , & je crois qu'on ne vit jamais une aussi grande réserve entre nous. Après le thé , il commença ainsi :

= J'ai une demande à vous faire , Miss Harrington Faites-moi l'amitié de m'apprendre où se cache une certaine demoiselle de votre connoissance ? Je vous assure que Lord S fait très-bien garder un secret : malgré toute l'inquiétude qu'il a dû voir que j'avois sur ce sujet , il a cruellement refusé jusqu'à ce moment de me donner la moindre satisfaction =.

Les mots de *certaine demoiselle* ré-

veillèrent toute l'indignation de Madame Montaguë; elle ne put plus la retenir, & les yeux enflammés & le visage pourpre de colère:

= Homme vil! s'écria-t-elle, vous vous êtes on ne peut mieux conduit, en vérité, à l'égard de cette *certaine demoiselle*. Oh! quel chagrin pour moi de voir que mon neveu soit un infame séducteur, un franc scélerat!

= Vous prenez la chose avec bien du feu, Madame.

= Du feu, Sir William! quand il s'agit de la vertu offensée, toute femme vertueuse doit ressentir la même ardeur.

= Mais, Madame, répondit-il, vous n'ignorez pas, je pense, que je n'ai point offensé la vertu de Miss Randall?

= O malheureux! répliqua ma tante, est-ce à votre vertu qu'elle doit le salut de la sienne? ne pensez point vous en tirer ainsi; nous connoissons tout votre coupable projet; la pauvre fille a écrit les détails de tout ce fait; elle a envoyé la relation à ma nièce Julie.

= J'espère donc, Miss Julie (en se tournant vers moi), que vous voudrez bien me laisser voir cette relation, me

dit mon frère. Je suis impatient de lire les détails de cette terrible scène (c'est ainsi sans doute, Mesdames, que vous l'appellez) écrits par cette *petite fille*, à qui la *moindre chose* cause des *terreurs paniques*.

= Fi ! Sir William, si ! répondis-je ; ne recourez point à de mauvais sarcasmes, je vous en prie : ce n'est point le temps de railler, quand la vie de celle que vous avez si cruellement offensée est dans le plus grand danger.

= Comment ! s'écria-t-il, seroit-elle donc malade ?

= En seriez-vous surpris, répliquai-je ? Considérez, s'il vous plaît, l'état où vous l'avez mise.

= Chère Julie, où est-elle ? dans quel état est-elle donc ? Au nom de Dieu, dites-le moi, trêve de plaisanterie.

= Je ne plaisante point, mon frère : Miss Randall est à Bath, chez ma tante Crawford ; elle s'y est retirée quand elle vous est échappée à Windsor, & elle a été, depuis ce temps, sous la protection de cette bonne Dame.

= Bon Dieu ! s'écria-t-il avec les

signes du plus grand étonnement , c'a donc été là son afile ! mais , ma sœur , les détails de son évasion ? Satisfaites , je vous prie , ma curiosité : je brûle de les apprendre.

= Je crois , dit Lord S. , que vous ferez mieux , Miss Harrington , de communiquer à Sir William ce qu'en a écrit Miss Randall. Donnez-nous ce papier , que j'aye le plaisir de le lire encore =.

J'allai dans mon cabinet , & cherchai la relation de Letitia. Etant hors d'état de la lire , je la donnai à Lord S. , en le priant de la lire pour moi.

Il la lut d'un bout à l'autre. J'observai attentivement les yeux de mon frère. Oh ! comme il avoit l'air humilié en écoutant la pathétique histoire de son infamie ! le remords alors troubloit , je crois , son ame ; & malgré son air d'assurance , il ne put empêcher que je n'en remarquasse quelque chose.

Madame Montaguë , la bonne femme ! de peur que le texte n'en fût pas assez clair , faisoit ses commentaires , tandis que Lord S. lisoit ; ce qui ne plut point du tout à mon frère.

Quand nous en vîmes à l'endroit où

elle fait des vœux pour son bonheur , où elle lui pardonne son affreuse conduite , sa conscience se réveilla , je pense , comme d'un long sommeil , & quelques pleurs roulant dans ses yeux , il ne put s'empêcher de se dire à lui-même : = O fille généreuse ! tu méritois un autre traitement. Je me suis conduit avec toi d'une manière bien vile !

= Oui , s'écria la tante Montaguë ; vous en avez agi en scélérat ; & quant à moi , je ne vois point ce que vous pourrez faire qui puisse être pour elle une juste réparation.

= Qu'il se repente de son attentat ; dis-je , qu'il lui jure solennellement de ne plus l'offenser c'est tout ce qu'il peut faire.

= Non , répondit Madame Montaguë , ce n'est pas tout ; il peut lui offrir de l'épouser =.

Il lui fit alors une grande révérence.
= Je vous suis fort obligé de votre excellent avis , Madame ; & quand je songerai à le mettre à exécution , je ferai l'offre dont vous parlez. Quant à présent , je vous proteste que je n'en ai pas la moindre envie.

= Vous la croyez sans doute fort au-dessous de vous , répliqua ma tante , parce que vous avez de grands biens & un titre ; mais sachez que vous êtes inférieur à Miss Randall en vertus ; qu'ainsi elle est fort au-dessus de vous : elle mérite un meilleur sort que celui d'être unie à un libertin de votre espèce.

= Que la fortune de Miss Randall réponde à son mérite , Madame , répliqua-t-il , c'est tout le mal que je lui souhaite. Lord S. il y a quelque impolitesse à vous interrompre ainsi ; allons , Charles , continuez votre joli sermon =.

Quand Lord S. eut achevé , Sir William me pria de lui en laisser prendre une copie.

= Pour aller en faire lecture , lui dis-je , & en railler parmi vos compagnons de libertinage , dès que vous vous trouverez dans leur coterie ? pour vous endurcir mutuellement le cœur , & rire ensemble des malheurs de cette pauvre fille ? Non , mon frère , je n'y saurois consentir.

= Je vous jure , répondit-il , qu'aucun de mes compagnons (sans user de la jolie épithète que vous leur faites

l'honneur de leur donner), ni même Jack Reutholds, ne verra cette copie, si vous voulez me la laisser prendre. Faites-moi cette amitié, ma sœur, je vous en prie.

= Accordez-la lui, Miss Harrington, dit Lord S.; permettez que je vous sollicite en faveur de Sir William. Je ne crois point, dit Madame Montaguë, qu'il y ait aucun mal à lui laisser prendre cet écrit, s'il promet de ne le laisser voir à personne.

Il en naîtra même quelque bien; car lorsqu'il lira les malheurs dont il a été cause, il pourra en être touché: il admirera la noble résistance de cette fille; il révérera sa vertu; & s'il révère une fois la vertu, il y aura quelque lieu d'espérer qu'il sera porté à la suivre; ce qui seroit un heureux changement pour lui & la famille =.

Nous dîmes sur ce sujet beaucoup d'autres choses qui tendoient toutes au même but; & après que mon frère m'eut encore promis de ne montrer cette relation à personne, & de ne rien dire de ce qu'elle contenoit, je consentis que Lord S. en fît une copie pour lui. C'est

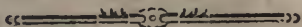
à quoi il s'occupe aujourd'hui , & je la donnerai à Sir William quand il viendra la demander ce soir.

Que je vous dise maintenant , ma sœur , sur quoi j'avois conçu quelques espérances , & ce qui les a détruites. Quand je crus appercevoir quelque trouble & quelque repentir en mon frère pendant cette lecture , je me flattai réellement qu'il iroit jusqu'à une entière réparation à Miss Randall, en l'épousant (si c'étoit lui en faire une que de l'épouser , après l'avoir traitée comme il a fait) : mais il n'y faut plus songer ; sa réponse à ma tante détruit tout espoir de cette nature , puisqu'il a déclaré n'en avoir même pas la pensée.



Une des deux sœurs , à qui Miss Randall avoit écrit , possédoit ce don de raisonner , qui , dans les familles , donne le droit des représentations à celle qui le possède. La lettre qui suit est l'effet de ce beau privilège .





L E T T R E L X X I X.

L A D Y C. A S I R W I L L I A M
H A R R I N G T O N :*C. Park, 26 Avril;*

Quoique j'aye lieu de craindre , mon frère , que tout ce que je pourrai vous dire ne produise aucun effet sur vous , puisque vous avez été assez sourd au cri de votre conscience , pour traiter de la manière la plus vile une femme vertueuse ; cependant , comme je pense qu'il est de mon devoir de vous donner de mes avis , je veux le faire , & c'est pourquoi je vous écris aujourd'hui.

Ma conduite à votre égard , pendant toute ma vie , doit vous avoir suffisamment convaincu que j'ai pour vous l'attachement le plus vif & le plus vrai qu'une sœur puisse avoir pour un frère. Jugez donc , jugez vous-même combien il m'a dû être douloureux d'apprendre les horreurs dont vous vous êtes rendu

coupable , par l'affreux plan que vous avez voulu exécuter. Que de pleurs j'ai versés sur vous en cette occasion ! J'en eusse conçu le plus grand chagrin , quand même la femme que vous vouliez perdre m'eût été tout à fait indifférente ; car il est naturel que toute femme vertueuse soit affligée des injures qu'on ose faire à la vertu.

Mais , dans le cas présent , j'avois un double motif de douleur : celle que vous avez voulu perdre , est ma plus chère & ma plus intime amie , & ce n'est même qu'à moi que vous devez la liaison intime que vous avez formée avec elle.

Or , mon frère , je vous prie de réfléchir mûrement , de peser attentivement toutes les circonstances de cette affaire , & voyez alors oh ! voyez dans quel abominable point de vue vous y paraissez !

C'est dans la maison de votre père que vous avez lié connoissance avec Miss Randall ; elle est la meilleure amie de toutes vos sœurs , & aucune de ces considérations n'a pu arrêter votre passion effrénée !

C'est cette femme que vous prenez

pour l'objet de vos désirs illégitimes ; & vous foulez aux pieds toutes les lois de l'hospitalité , tous les liens de l'amitié ; vous violez tout pour en faire votre victime !

Vous mettez en œuvre toutes les ressources de l'artifice pour vous attirer son affection ; vous voilez adroitement vos infames desseins sous la séduisante apparence d'un amour honnête ; vous n'acquerez la *confiance* , que pour attaquer & détruire plus sûrement son *honneur* , quand vous trouverez un moment propre à lever le masque & surprendre votre proie.

Dans le calme de la réflexion , pensez-vous qu'une telle conduite puisse être excusable ? Ah ! mon frère , vous , hommes de plaisir , vous suivez , je le fais , de bien étranges maximes ; mais songez , songez qu'un temps viendra où tous ces beaux dehors s'évanouiront , où les choses seront pesées dans la balance de la *justice* , & croyez qu'elle aura de votre conduite une toute autre opinion que vous n'en avez : elle vous dira que vous avez manqué aux lois de l'honneur , quoi que vous n'ayez point fait une promesse

formelle de mariage à une fille, si vous lui avez donné raison de croire que telle étoit votre intention ; car, à ses yeux, l'honneur, l'intégrité, la candeur sont exactement la même chose ; & vous, Sir William, excepté cette promesse formelle, vous avez tout fait pour porter Miss Randall à croire que vous aviez intention de l'épouser.

C'est de là qu'est née cette confiance aveugle qu'elle avoit en vous. Votre unique but étoit de la faire naître, puisque, sans cette confiance en votre honneur, elle n'eût jamais risqué le sien, en se mettant ainsi en votre pouvoir ; mais le Ciel n'a pas permis que vous réussissiez ; il l'a préservée, & je peux dire qu'il s'est montré en cela aussi bon à votre égard qu'au sien.

Il n'est pas loin, mon frère, ce temps, où, surpris par la vieillesse ou la maladie, & peut-être par l'une & l'autre, vous appercevrez à nu l'affreuse réalité que voilent à vos yeux les dehors imposteurs du vice. Votre conduite s'offrira alors à vos yeux sous ses véritables, sous les plus horribles couleurs.

Si vous aviez ajouté la ruine de Miss
Randall

Randall au nombreux catalogue de crimes que je crains bien que vous n'ayez commis (car il n'est pas rare qu'un homme , jeune par le nombre des années , ait vieilli dans le crime) : quels feroient dans ce moment terrible les déchiremens de votre cœur ! combien les malheureuses suites d'une pareille action eussent rempli votre ame de remords ! car sa perte ne feroit pas le seul malheur que vous auriez à vous reprocher : son père n'eût certainement pu soutenir un coup aussi terrible ; sa vie ou sa raison eût été une des victimes que vous eussiez , sans le prévoir , immolée à votre libertinage.

A l'instant de votre mort (& c'est un instant auquel tous les hommes doivent penser ; de quel droit le libertin seul éviteroit-il ce terme ?) , à l'instant de votre mort , quel supplice porteroient dans votre ame les longs gémissemens d'un père désolé ! Tous les plaisirs de la vie peuvent-ils compenser les douleurs aiguës que vous ressentiriez en en sortant ? Quand le remords dévorant des crimes commis & la terreur d'un châtiment mérité troublent l'ame jusqu'à lui ôter tout pouvoir

de repentir , il n'est plus de repos pour elle. O mon frère ! la seule idée de votre vie libertine m'arrache des pleurs. Quels ont été & quels sont encore mes regrets de voir que toutes les bonnes qualités que le Ciel plaça en vous , au lieu de vous rendre heureux , deviennent autant de malédictions , puisque c'est par elles que vous vous trouvez malheureusement capable de causer tant de mal , & d'obtenir d'affreux succès , auxquels vous n'aspireriez point sans leur aide !

Mais quelle est d'ordinaire la fin de cette vie dissolue , de cette vie dont vous tous , hommes de qualité , êtes fous ? Si vous lisiez seulement la malheureuse fin d'un libertin , telle qu'elle est décrite par le Docteur Young dans son excellent Ouvrage intitulé *le Centaure* , quelque endurci , quelque opiniâtre que soit votre cœur dans le mal , il en seroit certainement touché. Vous ne pourriez vous empêcher de concevoir , pour quelques momens , la plus forte horreur pour une vie qui doit finir ainsi.

Permettez-moi de transcrire ici quelques lignes de ce sublime morceau.

Vous voyez l'homme de plaisir étendu sur un lit de mort. Ce n'est point l'âge qui l'y attache , c'est la mort qui l'a surpris. . . . *elle l'a surpris comme un voleur au milieu même de ses plaisirs.*

A son côté , un ami que son mauvais exemple a perdu , & un Ministre de Dieu. Ils font tous leurs efforts pour verser dans cette ame ulcérée le baume de la consolation ; mais il repousse , il rejette leurs offres

« Non , non , dit-il , laissez-moi parler ; je n'ai pas long-temps à parler. Pauvre ami , à qui j'ai tant fait de mal ! mon ame & mon corps tombent en ruine ; je ne suis plus que lambeaux ; je ne conçois plus que des idées imparfaites & rompues : le remords du passé les repousse dans l'avenir , & la terreur de cet avenir les refoule dans le passé. Je me tourne & me retourne ; pas le moindre rayon d'espoir ! Si tu sentois la moitié de ce poids énorme qui m'écrase , tu envierois pour moi le sort heureux du martyr qui expire au milieu des flammes qui le dévorent. Ces flammes-là ne sont point éternelles » . .

Ensuite , après une pause , après avoir

parcouru la liste de ses crimes (car, mon frère, dans ce moment terrible, tous les crimes qui sembloient perdus dans la nuit de l'oubli, se représentent à l'ame dans toute leur horreur) :

« Et il est encore un autre enfer ! s'écrie-t-il. O toi ! Dieu de bonté, toi que j'ai outragé par mes blasphêmes, l'enfer est un refuge pour moi, s'il peut me dérober à ton regard courroucé ».

Telle est la fin d'Altamont. L'excellent Auteur que je transcris fait sur ce triste sujet les réflexions suivantes.

« O monde ! si c'est-là ton homme *de plaisir*, quel est donc ton homme *de douleur* ? Qu'elle est rapide & fatale la disparition de ces vains *météores* dont les fous envient l'éclat passager ! dans quelle terrible obscurité ils s'éteignent pour toujours ! Qu'il est court, hélas ! l'instant de leur joie ! Ils brillent, ils éblouissent. Où sont-ils ? l'oubli couvre leur mémoire. Ah ! plût à Dieu ! mais non, l'infamie les arrache à la nuit de l'oubli ; elle inscrit leurs triomphes dans ses annales éternelles. Malheureux Altamont ! tes douleurs te survivent dans le cœur de ton ami ».

Oui, mon frère, après la mort d'un tel homme, après une telle agonie, quelles douleurs doivent lui survivre dans le sein de ses amis & de ses parens ! combien ceux-ci doivent se reprocher de lui avoir donné une belle éducation, qui, par l'abus qu'il en a fait, est devenue l'instrument de sa perte ! car, pour user des paroles de notre Docteur,

« Les talens d'un Ange peuvent faire un scélérat. Si l'homme se trompe dans le point essentiel, vainement jugera-t-il bien dans tout le reste. Sa première erreur change toutes ses actions en folie, & ses grands talens ne servent qu'à les augmenter ».

Vous jouissez, Sir William, d'une jeunesse vigoureuse & de la santé : quittez donc, tandis que vous le pouvez & avant qu'il soit trop tard, quittez ce que vous appelez *plaisir*. Voyez la fin qu'il réserve à ses adorateurs ; car rien n'est plus vrai que les observations suivantes du *Centaure*.

« Qui ne craint pas le Ciel, ressentira ses coups.

» Qui vit dans les *plaisirs* , mourra dans les *douleurs*.

» On ne jouit jamais bien de l'heure présente, quand on ne pense jamais à la dernière heure ».

Maintenant, mon frère, vous ayant montré, à l'aide de cet excellent Auteur, quelle est la fin que promettent les faux plaisirs, je n'ajouterai que quelques mots de ses propres observations sur la vie de l'*homme de plaisir* : c'est ainsi qu'il le décrit.

« C'est un homme qui, désirant d'être *plus* heureux qu'aucun homme ne *peut* l'être, est beaucoup *plus* malheureux que le reste des hommes ne *sont*.

» Qui cherche le bonheur par-tout, excepté où il peut le trouver.

» Qui se donne mille peines, non-seulement sans profit, mais même dans la certitude de les payer fort cher ».

En effet, mon frère, qui est-ce qui se donne plus de peine que vous autres gens de plaisir? Quelles fatigues ne vous donnez-vous pas pour hâter le succès de vos intrigues? Ah! si vous donniez autant de temps, autant d'ardeur à

l'exercice de la vertu, que vous en montrez à la poursuite du vice, quel avantage ce seroit pour vous, & quel bonheur pour le monde!

J'espère que vous appercevrez le vuide de toutes ces choses, que vous vous en désisterez, & que vous ferez, comme tout homme doit l'être, un bon exemple pour votre famille.

N'avez-vous jamais lu le livre dont je viens de vous parler, le Centaure? Je crains bien que non; les hommes de votre trempe se soucient rarement de lire les ouvrages où leurs vices favoris sont si fortement & si justement combattus: loin de chercher, ils évitent au contraire, avec le plus grand soin, tout ce qui peut censurer leur extravagance; & d'après cette conduite, il n'est pas surprenant qu'étant une fois corrompus, vous le demeuriez toujours, que vous le deveniez même davantage, par l'exercice réitéré de vos mauvaises habitudes: car, comment seroit-il possible qu'un homme pût se corriger de ses défauts, s'il ne souffre pas qu'on les lui montre?

Au lieu de lire des livres utiles, vous

remplissez vos têtes de Poèmes libres, ou de spécieux raisonnemens de quelque impie libertin, qui enflamment vos passions & bercent votre conscience.

Vous les citez à tous propos : ce sont, selon vous, *d'excellens morceaux d'éloquence*, vous en entremêlez vos discours, pour leur donner plus de *sel*. Mais, mon frère, faites-moi un plaisir, donnez quelques heures que vous croirez peut-être perdues ou fort mal employées (mais ce *mal* peut produire quelque *bien*, j'ose l'assurer), donnez, dis je quelques heures à la lecture du *Centaure* ; si vous le faites avec l'attention que la chose demande, je n'ai pas besoin d'en dire davantage sur ce sujet, & je finirai par ces paroles du même Auteur :

« Mes conseils opéreront ou votre conversion ou votre condamnation ; adieu ».

Julie m'apprend que vous avez pris copie de la relation de Miss Randall ; si vous la lisez dans un moment de repos, & quand la passion n'aveuglera point votre raison, ne vous touchera-t-elle pas ? Je pense qu'elle le doit.

Je ne vous presserai point de lui faire

quelque réparation, l'écrit que vous avez en main le fera mieux que tout ce que je pourrois dire. Puisse-t-il produire l'effet que j'en attends ! puisse-t-il au moins vous porter à ne plus troubler la paix de cette pauvre fille ! puisse-t-il réveiller votre conscience, jusqu'à produire dans votre ame une vraie réformation ! Un pareil changement causeroit le plus grand plaisir possible à votre sincère amie & tendre sœur,

CONSTANCE C.

«=====»

Le coupable William, & Julie sa sœur sont près de se rendre à Bath : William brûle d'impatience ; mais sa sœur réfléchit. La lettre qui suit contient les réflexions qu'elle communique à son frère , les réponses qu'il lui fait , ce qu'il propose dans l'embarras où ils se trouvent , & ce qui arrive ensuite.

«=====»

LA MÊME A LA MÊME.

Après que Sir James nous eut priés
E v

de le suivre à Bath, je demeurai seule avec mon frère. = Voilà, dis-je, un cas bien épineux; que devons-nous faire? =

= Y aller, comme nous l'avons promis.

= Ah! mon frère, répondis-je, ne songez vous pas que Miss Randall est à Bath? y avez-vous bien réfléchi?

= Je suis fort aise, reprit-il, que vous ayez entamé ce sujet; j'avois envie d'en délibérer avec vous, & ne savois comment m'y prendre. J'ai *maintenant*, je vous assure, une sincère honte de tout ce que j'ai fait; cette honte m'ôte tout courage. Chère sœur, me dit-il tendrement, je vous prie de vouloir bien vous intéresser en ma faveur auprès de Miss Randall.

= Mais, à quel propos, mon cher frère lui répondis-je? ne vous a-t-elle pas pardonné?

= Oui, mais comment m'a-t-elle pardonné, reprit-il, ce n'est point comme je le souhaite; je crains qu'elle ne m'ait pardonné qu'en *Chrétienne*, c'est-à-dire, qu'elle a renoncé à toute vengeance, à toute aigreur; mais cela ne me satisfait

pas. Oh ! Julie, si je lui faisois une offre de mariage, pensez-vous qu'elle l'acceptât = ?

Jamais, non, jamais de ma vie je ne fus plus surprise : son orgueil en venir-là ! Charmante chute ! pensai-je, heureux changement ! = Cher frère, répondis je, avez-vous réellement intention de faire cette proposition à Miss Randall ?

= Oui, sur mon honneur, telle est mon intention, répondit-il, & c'est de son consentement ou de son refus que dépend le bonheur de ma vie. Mais, dites moi, Lady S., dites-moi sincèrement, ne me flattez pas, pensez-vous qu'après le mauvais traitement dont je me suis rendu coupable, elle puisse jamais consentir à s'unir à moi par des liens sacrés.

= Je ne lis pas dans son cœur, lui dis-je, tout ce que je puis vous dire, c'est que si quelque homme m'avoit traitée de la manière dont vous avez traité Miss Randall, je ne lui aurois jamais pardonné : jamais, après une pareille injure faite à mon honneur, je n'aurois

eu en lui assez de confiance pour lui donner la main.

= O mon Dieu ! s'écria-t-il en se levant & se promenant dans la chambre , j'ai été un grand malheureux ! N'est-il donc plus d'espoir , ma sœur ? ne m'en donnerez-vous aucun ?

= Très-peu , en vérité , répondis-je , la seule chose sur laquelle vous puissiez fonder quelque espoir , c'est l'extrême douceur de son caractère ; c'est tout ce qui peut agir en votre faveur. Elle vous a déjà pardonné ; ainsi elle peut (c'est tout au plus possible) oublier un jour votre offense , quand vous lui aurez fait les réparations que vous lui devez en effet ; car votre repentir doit égaler la grandeur de votre crime ; il est de nature à demander de grandes expiations.

Vous prouvez en ce cas-ci la vérité de cette maxime , *que l'orgueil est lui-même son plus grand ennemi , & l'instrument propre de sa confusion*. Si vous eussiez d'abord adressé vos vœux à Miss Randall avec d'honnêtes intentions , votre orgueil n'eût point essayé les mor-

tifications présentes. Ses éminentes qualités eussent assez excusé, aux yeux du monde, votre attachement pour elle, & sa conduite eût pleinement compensé tous ces faux plaisirs dont vous eût peut-être sevré son peu de fortune. Si vous l'eussiez épousée alors, elle vous eût eu quelque obligation : mais les choses ont bien changé ; maintenant sa vertu & votre conduite ne sauroient être pesées ensemble, sans lui donner le plus grand avantage sur vous ; ainsi, de la manière dont vous en avez agi, il vous faut briguer, comme une faveur, ce que, si vous vous étiez bien conduit, elle se seroit tenue honorée de vous accorder =.

Il m'écouta avec une patience étonnante ; *il est plus doux qu'un mouton* maintenant. Oh ! Lady C., quand ces caractères violens & superbes sont une fois humiliés, il sont bien bas.

= Tout ce que vous me dites, répondit-il, n'est que trop vrai ; mais comment remédier au passé ? c'est de ma conduite future, j'espère, que dépendra mon bonheur futur. Je veux faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour

expier les peines que j'ai causées à Miss Randall. Encore une fois, Julie, je vous supplie de vous intéresser pour moi.

== Je le ferai volontiers, répondis-je; mais, mon frère, quel succès en attendez-vous, & que vous proposez-vous de faire?

== C'est sur quoi je vous prierai de me donner votre avis, répondit-il. Que pensez-vous de mon voyage à Bath? puis-je, en pareilles conjonctures, tenir ma promesse à Sir James?

== Je ne le pense pas, répondis-je; mais cependant que dira-t-on si Lord S. & moi y allons sans vous, si nous vous laissons ici sans aucun prétexte plausible?

== J'irai à Bath, à tout événement, je veux y aller, dit-il: mais, Julie, si j'écrivois à Letitia pour l'informer de mon intention & du changement total de mes sentimens à son égard, si je la suppliois de pardonner mes offenses passées, lui jurois de ne plus lui manquer, & lui déclarois que ma plus grande ambition est d'obtenir sa main, n'en espéreriez-vous pas quelque succès ==?

Je lui dis que j'approuvois beaucoup

ce parti. Il me laissa pour aller écrire la lettre, & je l'ai lue avant qu'elle partît.

Je n'eus point le tems d'en prendre une copie pour vous ; mais je vais vous en donner le précis, autant du moins que ma mémoire pourra me le fournir d'après une seule lecture.

Il dit d'abord que la vertu avoit fait naître dans son ame un véritable repentir de l'attentat qu'il avoit voulu commettre contre elle ; il s'étend sur ce sujet avec le plus grand art ; il y mêle des choses si agréables, qu'une femme ne peut absolument s'en fâcher, qu'il n'est pas même possible qu'elle ne les lise avec plaisir.

Il lui fait ensuite son offre de mariage avec la plus grande soumission Il est fort loin de se flatter qu'elle veuille l'accepter ; mais il lui proteste que tout son bonheur dépendra de la générosité qu'elle aura pour lui : il dit sur cela les choses les plus touchantes. Oh ! ces hommes ils sont pétris d'artifices ! En lisant ce passage, je ne pus m'empêcher de dire en moi-même : = Prenez garde

à vous, Letitia, prenez garde à vous, mon enfant, ou il désarmera votre colère: il se présente à vous sous un autre aspect qu'à Windsor; il vous fait de toutes autres demandes; il n'exige maintenant que ce que vous pouvez accorder avec honneur, & je suis bien sûre que votre cœur s'entend en secret avec lui.

Il lui dit encore qu'il étoit sur le point d'aller à Bath, mais qu'elle ne doit point en être alarmée; il lui promet de ne la voir que lorsqu'elle aura la générosité de lui permettre un tel bonheur: bonheur qui faisoit l'objet de ses vœux les plus ardens; & beaucoup de rhétorique sur ce sujet.

En un mot, Lady C., je ne doute pas que cette lettre ne fasse la plus grande impression sur le cœur de notre amie, quoiqu'elle puisse refuser d'en faire l'aveu; &, en effet, elle ne doit pas se hâter de le faire. Je suis fort d'avis qu'elle prolonge son triomphe, tandis qu'elle en a le droit, & qu'elle fasse un peu souffrir à son tour celui qui lui a causé tant de chagrins.

Il ne demande point de réponse à sa

lettre; cela me surprit un peu, je le lui dis; il répondit :

— C'est déjà une assez grande faveur pour moi, dans l'état où sont les choses, qu'elles daignent la recevoir; je n'ose point en demander d'avantage.

— Vous autres hommes, repris-je; hésitez rarement de demander les faveurs que vous souhaitez d'obtenir, quelque téméraire que soit la demande, & quelque vraisemblance qu'il y ait qu'elle ne puisse pas vous être accordée : &, Sir William, permettez-moi de vous dire que celle de répondre à votre lettre n'étoit sûrement pas aussi audacieuse que tant d'autres que vous avez osé faire à Letitia. Vous voilez quelque artifice sous ce faux dehors de modestie; je le crois, quoique je ne puisse pas deviner ce que c'est.

— Quoi! réellement vous ne pouvez deviner ma ruse? répondit-il; vraiment, Julie, vous n'avez jamais eu si peu de pénétration.

— Je n'en ai plus du tout, répliquai-je; ce mystère, je l'avoue, est au-dessus de mes lumières; ainsi je vous prie de me l'expliquer.

— Dans les conjonctures présentes, dit-il, Miss Randall ne peut, en suivant toujours les règles de l'austère vertu qu'elle a opposée jusqu'à présent à mes mauvais procédés, me faire une réponse conforme à mes désirs ; elle doit d'abord me refuser, mes constantes sollicitations dussent-elles, par la suite, la porter à accepter mon offre. Or, Julie, ne voyez-vous pas que, tandis qu'elle gardera le silence, je puis espérer : il est donc bon pour moi qu'elle ne m'écrive pas. Si elle le faisoit, elle pourroit me défendre mon voyage à Bath ; ce qui seroit un coup terrible pour moi : si j'y allois, après une telle défense, je ne pourrois m'offrir à ses yeux que de la manière la plus désavantageuse, puisque j'aurois transgressé, de plein gré, son ordre. J'espère pourtant beaucoup de ce voyage de Bath ; car, quand je serai sur le lieu, votre médiation & celle de Cordélie opéreront certainement quelque chose en ma faveur ; & si vous pouvez seulement obtenir d'elle de me voir....

— Vous comptez sans doute sur

son amour , & sur le grand talent que vous avez de persuader; (quelle vanité!) vous vous flattez de pouvoir vaincre ses scrupules , n'est-ce pas?

= Je vous avouerai que tel est mon espoir , reprit-il. J'aime, Julie, & vous savez que

Le tendre amour espère encore ,
Où la raison n'espère plus.

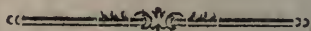
= Vous vous en tirez parfaitement bien , mon frère , répondis-je =.

Ici l'arrivée de Lord S. interrompit notre conversation. Je suis très-sûre, Lady C., que ce changement en Sir William vous réjouira autant que moi; puisse-t-il être de durée! & alors j'espère que Miss Randall voudra bien récompenser son retour à la vertu.

Ecrivez-moi dès que vous le pourrez, ma chère. Ma première lettre sera, je pense, datée de Bath; car il tarde beaucoup à mon frère de partir, pour avancer (ce que je crois qu'il appelle *maintenant* sincèrement) *son bonheur*, par l'acquisition d'une femme. Combien peu de raisons avons nous d'espérer, il y

a quelques semaines, de voir notre frère dans d'aussi louables dispositions!

JULIE S.



LETTRE LXXXVIII.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Bath, 30 Juin.

Lord S., Sir William & moi, arrivâmes hier ici, & ce matin je suis allée chez Madame Crawford embrasser Miss Randall, qui n'étoit pas venue hier au soir nous voir, avec ma tante, Sir James Stanhope & Cordélie: cette sortie eût pu lui nuire; ainsi Madame Stanhope passa la soirée avec elle, tandis que ceux que je viens de nommer nous firent l'amitié de nous tenir compagnie dans le beau logement que Sir James avoit arrêté pour nous.

J'avois toujours entendu dire que Bath étoit un séjour tres-désagréable pendant l'été, les chaleurs y étant beaucoup

plus fortes qu'ailleurs; pour moi, je n'ai point trouvé cela, & quant au défaut de compagnie, qui, dans cette saison, est ce que beaucoup de gens y trouvent de désagréable, ce n'est point un démerite à mes yeux; car je vous jure que je goûte beaucoup plus de plaisir à me promener sur les belles collines qui nous environnent, que je n'en trouverois dans une chambre, au milieu de la société la plus joyeuse.

Ayant passé mon hiver à Londres, la vue de la campagne me plaît infiniment mieux que les plus belles assemblées. J'y savoure le plaisir de la variété; & la variété est, dit-on, ce qu'il y a de plus délicieux; elle ajoute de nouveaux charmes aux choses, & nous plaît par-là d'autant plus, que notre nature est peu susceptible de fixer longtemps les mêmes objets.

Mais je me suis étrangement écartée de ce dont je voulois vous entretenir, la visite que j'ai faite ce matin à Letitia.

Oh! Lady C., malgré tout ce que Cordélie m'avoit appris sur l'altération de sa santé, j'étois loin encore de m'attendre au prodigieux changement qu'elle a

éprouvé; elle m'a causé la plus triste surprise. Si elle permet jamais à mon frère de la voir, comme il sera frappé à la vue de ce squelette, qui cependant conserve encore de la beauté!

Elle est toujours aimable; & quoique le feu qui brilloit autrefois dans ses yeux soit presque éteint & ne jette plus que des rayons mourans, il leur reste cependant une douce langueur qui la rend charmante. Elle ressemble, ma chère, à la Madeleine désolée, telle que nous l'avons représentée dans la galerie de notre maison de campagne, quand elle fond en larmes : & lorsqu'elle s'efforce de vaincre sa douleur, & qu'elle veut être gaie, elle me rappelle ces mots de Shakespear : *C'est la patience qui, sur le bord du tombeau, semble sourire à la douleur.*

Dès que je fus-entrée dans la chambre où elle étoit, elle vint à moi; mais, la chère enfant! la joie qu'elle avoit de me voir étoit si grande, que ses genoux tremblans se dérobaient sous elle, elle est retombée sur sa chaise.

Je suis allée vers elle & l'ai baisée avec toute la sincérité de cœur qui ca-

raclérisa la plus forte amitié ; elle a jeté ses bras autour de mon cou , m'a pressée contre son sein palpitant : sa tête s'appuyoit sur la mienne ; elle m'inondoit de ses pleurs.

Il lui a été impossible de parler de quelque temps ; mais dès qu'elle l'a pu . . .

— Chère Lady S., a-t-elle dit, quel excès de bonté ! quoi, vous me rendez visite ! Ah ! vous êtes toujours la même. Comment reconnoîtrai-je tant de témoignages d'amitié ?

— Vous le pouvez aisément , lui ai-je répondu ; mais je ne veux point vous fatiguer à présent, ma chère enfant , je remets à un autre moment à vous en proposer les moyens. J'ai à vous demander une faveur, qui, si vous me l'accordez, payera amplement tout ce que j'ai fait, ou tout ce que je puis faire pour vous.

— Lady S. peut me demander tout pour *elle-même* ; il n'est rien que je ne fasse pour elle avec le plus grand plaisir : mais . . .

— Arrêtez, ma chère amie, arrêtez, me suis-je écriée en l'interrompant ; je ne veux entendre aucun de vos *mais*,

Lady S. n'a rien à vous demander pour *elle-même* ; c'est pour un autre qu'elle vient vous solliciter. =

= La cause de cet autre est telle.... a-t-elle dit, = que vous l'écouteriez favorablement, j'espère, lorsqu'il en sera temps, ai-je répondu. Oui, oui, ma charmante amie (en la serrant dans mes bras), vous ferez, oui vous ferez ma sœur.

= Ah ! Madame (en me rendant mes embrassemens), comme vous me désolez ! Ce que vous me demandez est impossible ; en vérité, il ne m'est pas possible de vous l'accorder ; & permettez-moi de vous dire que vous me surprenez.

= Vous ne sauriez être plus surprise que je ne l'ai été, ma chère, du changement qui s'est opéré dans le cœur de Sir William. J'ai vu le temps où ses mœurs dépravées ne me laissoient aucun espoir de le voir se réformer ; mais votre vertu a fait ce miracle, c'est l'ouvrage surprenant, mais naturel, de votre mérite : il est maintenant ce que nous avons toujours souhaité qu'il fût ; il mérite d'être récompensé, il mérite d'être

d'être heureux , & c'est à vous seule , mon amie , à le rendre tel ; vous êtes en cela l'unique arbitre de son sort.

= Cruelle , cruelle Lady S . . . a-t-elle répliqué , pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? Il m'est dur , il m'est affreux de refuser une personne que j'aime autant que vous : mais pour Sir William

= Vous l'avez aimé , ai-je interrompu ; vous le haïssez maintenant , vous le détestez ; vous ne pouvez pas même en supporter l'idée , n'est ce pas ?

= Je hais les vices , Madame , a-t-elle répondu = Ma chère amie , puis-je donc croire que vous ne haïssez pas mon frère , que les vices seuls vous sont odieux ? Puisqu'il a détruit ses vices en lui , qu'il s'efforce de devenir aussi parfait , de vous ressembler , qu'il n'est plus le libertin , mais le réformé Sir William Harrington , ne pourrois-je donc pas vous fléchir en sa faveur ? Laissez-vous attendrir , Letitia ; il le mérite , ayez-en pitié.

= Ce n'est point à moi à n'avoir point de pitié , a-t-elle répondu ; l'infortune , m'apprit assez à plaindre tous

ceux qui sont dans l'affliction. Oui, Lady S je n'hésite pas un moment à vous accorder votre demande. Je plains sincèrement votre frère, s'il est en proie à quelques douleurs.

= Ah ! ne bornez pas là votre bonté pour lui, & que votre pitié devienne de l'amour, ai-je répondu . . . N'aimez-vous pas les gens vertueux, Letitia ? Vertueuse comme vous l'êtes, vous devez les aimer.

= Certainement, a-t-elle répondu, la vertu mérite notre estime.

= Et l'estime, lui ai-je dit, conduit aisément à l'amour : ainsi donc, ma chère, vous estimez les gens vertueux ; mon frère l'est maintenant, vous l'estimerez donc ; j'ose même porter mon espoir au delà de l'estime, & compter qu'un jour vous pourrez aller jusqu'à l'aimer. Me permettrez-vous de vous dire que c'est comme un devoir pour vous ? . . . Vous êtes le prix qu'il se propose dans les efforts qu'il fait pour la réformation. Si ce prix lui étoit refusé, n'aurions-nous pas lieu de craindre que tout cet édifice sur lequel doivent porter son bonheur & le nôtre ;

ne s'écroulât faute de base , & qu'il ne retombât dans un état pire que jamais ? Réfléchissez - y , Letitia , & vous trouverez qu'il est de votre devoir de récompenser les efforts d'une vertu naissante , pour achever & perfectionner l'œuvre de la vôtre. Vous ne souffrirez point qu'un homme trouve sa perte dans votre implacable dureté ; & je suis convaincue que tel seroit le cas de Sir William : gardons-nous de porter un tel caractère au désespoir.

= Ah ! Lady S . . . s'est-elle écriée ; rappelez - vous seulement la manière indigne dont il m'a traitée. Après ce qu'il a osé contre mon honneur , pourrois - je

= C'est-là un point qu'il ne m'est pas possible de résoudre , ai-je répondu ; je ne me sens pas assez d'éloquence : il vaudroit mieux en conférer vous-même avec mon frère Y étant intéressé de plus près , il plaidera sa cause beaucoup mieux que moi.

= Vous m'effrayez ; Lady S . . . a-t-elle répondu Le voir ! certainement vous ne voudrez pas l'amener ici ! = Et cette pauvre fille trembloit

dans tout son corps en proférant ces mots Je craignois d'en avoir trop dit.

= Dites - moi , Madame , a - t - elle continué en me serrant les mains , auriez-vous formé un pareil dessein contre moi ? Au nom de Dieu , si cela est , daignez y renoncer , je vous supplie ; car , en vérité , en vérité , je ne puis le voir. Mon extrême foiblesse je ne saurois jamais soutenir cette entrevue. Mais il ne se présentera pas ; car il m'a donné sa parole d'honneur de ne point le faire , si je ne le lui permets Vous savez , je pense , qu'il m'a écrit depuis peu ? Quelle lettre ! ah ! chère Lady S ! quel trouble elle a jeté dans mes esprits quand je l'ai lue ! J'étois loin de m'y attendre , & m'attendois encore moins à ce qu'elle contenoit. Quelle offre ! quel changement en lui ! J'étois tout hors de moi ; & , Madame , si une lettre , si la seule vue de son écriture a pu me troubler ainsi , que seroit-ce donc si je le voyois lui-même ? Non , je ne le puis , ma chère amie. S'il lui reste quelque attachement pour moi , priez-le de ne point me

surprendre par une visite qui certainement me coûteroit la vie ==.

Je lui ai dit tout ce que j'ai pu sur ce sujet ; mais tout a été inutile ; elle n'a cessé de me dire qu'elle ne pouvoit voir mon frère. Ainsi Dieu seul fait comment cela finira. Je plains infiniment Sir William ; car quand je lui ai rapporté l'entretien que j'ai eu avec Letitia ce matin , la ferme résolution où elle est de ne point le voir , il a donné des marques du plus violent désespoir , & paroïssoit honteux que je fusse témoin de ce qu'il croyoit sans doute une foiblesse indigne d'un homme ; il étoit affecté jusqu'à en avoir des convulsions. Je feignois cependant de ne pas m'en appercevoir ; il s'en est remis , je crois , plutôt , quoiqu'il ait été fort abattu toute la journée. Mais ce soir à sept heures , Lord S. est venu le demander pour s'aller promener ; je me suis excusée d'aller avec eux , pour pouvoir vous écrire cette lettre.

O Ciel ! j'entends un grand bruit en bas Qu'est-ce donc ? on m'appelle ! Lord S. m'appelle , me crie de descendre vite. Adieu , ma sœur.



LA MÊME A LA MÊME.

Premier Juillet.

Ah ! Lady C., quel événement ! Lord S. & Sir William se promenoient hier dans un jardin près de la maison de la tante Crawford. Mon frère m'a avoué qu'il ne s'étoit rendu là que dans l'espoir de voir, s'il le pouvoit, Letitia, au cas qu'elle se mît à la fenêtre. Mais ce fut en vain qu'il fixa long-temps la maison. Enfin, tournant dans un coin du jardin, ils apperçurent vers la porte deux Dames qui ne marchaient point vers eux, mais qui se promenoient d'un pas très-lent sur la même ligne où ils étoient. Une de ces Dames est très-belle, dit Lord S. « Viens, viens, Harrington, avançons-nous pour voir son visage ». Ils hâtèrent leurs pas, & atteignirent bientôt ces Dames. Ils passèrent à côté d'elles, & en retournant la tête, qui virent-ils ? Miss Randall ; l'autre personne dont la beauté

avoit fixé les yeux de Lord S. étoit sans doute Madame Stanhope.

Vous allez apprendre, Lady C., les détails de cette entrevue, dans ce qu'en a écrit Lord S. lui-même; car je l'ai prié de le faire pour vous. Je ne fais donc que renfermer ici ce qu'il a écrit.

Quand Sir Villiam eut jeté les yeux sur cette Dame, il recula d'étonnement, & s'écria : « Bon Dieu, c'est elle » ! Il ne put en dire davantage, & s'appuya sur mon bras, en fixant ses regards sur Miss Randall. Elle tomba dans les bras de la personne qui l'accompagnoit, en poussant un cri. « Cachez-moi ! cachez-moi » ! & elle perdit l'usage de ses sens.

On ne sauroit exprimer la surprise dont fut frappée la Dame qui la soutenoit. = Monsieur, cria-t-elle à Sir William, je crains, je tremble que vous ne soyez celui qui a si basèment traité Miss Randall ! O Dieu ! que ferai-je d'elle ? elle est sans mouvement ! je n'ai pas la force de la soulever = Sir William offrit de l'aider. = Non, non, continua-t-elle, n'approchez pas ; que ce soit votre ami, & non pas vous. Il

ne peut lui causer autant de déplaisir que vous : aidez-moi à la porter , Monsieur (en parlant à moi) ==.

Je la soulevai , & demandai à son amie si elle vouloit que j'aidasse à la porter dans la maison ? == Précédez-nous , je vous suivrai.

== Oui , Monsieur , il vaut mieux la transporter au logis ; car quel secours pourrions-nous lui donner ici ? La maison est ici près , dans le même carré ==.

Nous nous mîmes en chemin ; mais voyant que Sir Villiam nous suivoit : == Je vous prie , Monsieur , dit-elle , de ne pas venir avec nous ; car si Miss Randall revenoit à elle , & qu'elle vous apperçût , elle retomberoit dans un état pis encore : n'avancez pas , je vous en supplie. Ah ! pourquoi êtes-vous venu à Bath ? Vous êtes certainement celui que je soupçonne , car aucun autre n'eût pu affecter ainsi cette chère enfant. Pourquoi vous obstiner à persécuter une femme que vos mauvais traitemens ont déjà presque tuée ? au nom de Dieu , Monsieur , ne nous suivez pas ==.

Nous arrivâmes bientôt à la maison de Madame Crawford , où je reconnus

avoir été le matin , & là je déposai cette jeune personne , immobile & comme morte , entre les bras d'un domestique qui accourut à la porte au bruit que fit la dame. Alors se tournant vers moi : = Pardonnez , Monsieur , la liberté que j'ai prise , je ne peux point vous prier d'entrer ; veuillez donc rejoindre votre ami.

= Oh ! Madame , répondis - je , il fera désolé , si je ne puis l'assurer que cette jeune personne est hors de danger : en vérité , je ne saurois la quitter qu'elle ne soit revenue à elle.

= Je ne le souffrirai pas , Monsieur , reprit-elle ; car si Madame Crawford & Miss Harrington revenoient de leur promenade & vous trouvoient dans la maison , je suis sûre qu'elles le trouveroient mauvais ; elles sont si indignées contre votre ami , Monsieur , à cause de ses mauvais procédés à l'égard d'une personne qu'elles estiment autant , que votre amitié pour lui vous rend suspect : allez-vous-en donc , je vous prie , je ne puis rester ici à parler avec vous ; je dois suivre Miss Randall =.

Le domestique auquel je l'avois re-

mise, & une fille qui étoit accourue au bruit, la portèrent sur l'escalier. Quand cette Dame fut sur le point de me quitter : = Madame, lui dis-je en l'arrêtant par la main, puisque vous ne me permettez pas de demeurer, ce que ne me refuseroient certainement pas Madame Crawford & Miss Harrington, si elles étoient au logis ; j'insiste au moins sur ce que vous m'envoyiez un domestique dans le jardin, où je vais l'attendre avec mon ami, pour nous informer du meilleur état de la malade. = Je vous le promets, me dit-elle =. Et arrachant sa main d'entre les miennes, elle me quitta.

Je revins au lieu où j'avois laissé Sir William ; je fus bien surpris de ne pas l'y trouver ; enfin, en parcourant le jardin, je l'aperçus dans une allée écartée, étendu tout de son long, dans le plus violent accès de désespoir. Il leva la tête dès qu'il me vit : = O Charles ! dit-il, je suis le plus malheureux des hommes, Letitia me hait =.

= Espérez mieux, lui dis-je.

= De l'espoir ! reprit-il, il n'en est plus ! non, il n'y a que la haine, la

plus forte aversion qui puisse avoir causé ce trouble extrême, quand elle nous a apperçus ! Rien n'est plus clair, Letitia me hait, je suis donc malheureux = ! Il poussa alors un douloureux gémissement, s'étendit & se roula sur le gazon.

= Au nom de Dieu, mon cher, lui dis-je, levez-vous ; ne demeurez pas ainsi : quelqu'un peut passer. Que penseroit-on de vous voir dans une si étrange attitude ?

= Eh ! que m'importe ce qu'on pensera, répondit-il ? Le monde entier n'est rien pour moi : ne suis-je pas haï de Letitia ? Celle que j'aime plus que le monde entier, n'abhorre-t-elle pas ma vue ?

= L'amour & la haine, repris-je, ont souvent les mêmes effets ; peut-être est-ce un reste d'affection pour vous, qui, long-temps étouffé, s'est rallumé avec violence à votre approche, & a produit l'effet dont nous avons été témoins.

= Ah ! Charles ! (en se levant & me serrant la main) que dis-tu là, L'amour, l'affection ! seroit-ce bien

là la cause ? Oh ! s'il étoit possible ! La chère enfant comment se trouve-t-elle ? comment l'avez-vous laissée ? elle est sans doute revenue de son évanouissement.

= Non , répondis-je.

= O Dieu ! interrompit-il en se démenant avec la plus grande violence , & tu as pu la laisser ainsi ? J'y vais , j'y vais moi-même=. Et il y feroit allé, si je ne l'eusse retenu.

= Arrêtez, Sir William, m'écriai-je ; où voulez-vous aller ? Ayez quelque patience , je vous en supplie ; nous serons bientôt informés de son état , car la Dame qui est avec elle m'a promis de nous envoyer dire ici quand elle auroit repris ses sens=.

Peu après nous vîmes arriver un domestique qui me remit le billet suivant , & partit.

MONSIEUR ,

« Miss Randall a enfin recouvré l'usage de ses sens , mais elle est dans un tel état de foiblesse , qu'il ne lui est pas possible de parler. Nous l'a-

» vous mise au lit , où j'espère que le
» repos la rétablira , si votre ami ne la
» chagrîne plus.

» Je fais maintenant qu'il est celui
» pour qui je l'avois pris ; je l'ai ap-
» pris d'elle-même ; car dès que ses
» yeux se sont ouverts , elle a regardé
» de tous côtés , & s'est écriée ensuite :
» Dieu soit béni , il n'est point ici ! l'au-
» teur de toutes mes peines n'est point
» ici !

» Si vous avez quelque influence sur
» votre ami , priez-le , Monsieur , de
» quitter au plutôt Bath , ou de ne plus
» se présenter dans ce carré. Miss Ran-
» dall n'en sort jamais , que pour se faire
» porter en chaise dans cette prairie qui
» est derrière nous : qu'il n'y vienne plus ,
» qu'il n'approche plus de la maison de
» Madame Crawford ; c'est ce que de-
» mande instamment pour Miss Randall
» sa sincère amie » ,

Quand Sir William eut lu ce billet :
= Ah ! Charles , me diras-tu encore
qu'elle ne me hait pas ? Ce sont donc
là les premiers mots qu'elle a dit en ou-
vrant la paupière ! *Dieu soit béni , il*

*n'est point ici ! l'auteur de toutes mes peines
n'est point ici == !*

Quelle consolation pouvois-je lui donner ? Je le persuadai de retourner au logis : nous y vînmes ; & c'est ici , Lady C. , que finit la tâche que m'a imposée Julie. Elle vous instruira elle-même de ce qui est arrivé depuis.

Je reprends l'histoire où Lord S. l'a laissée. Je descendis , & trouvai mon frère dans la plus grande agitation d'esprit ; il étoit hors d'état de nous rien dire. Il demanda qu'on lui permît de se retirer , pour quelque temps , dans sa chambre. Il nous quitta donc , & je demandai alors à Lord S. ce qui s'étoit passé. Quand il me l'eut appris , voyant que mon frère ne revenoit pas , & craignant de le laisser ainsi abandonné à lui-même , je montai à son appartement : la porte en étoit fermée. Je frappai ; il ouvrit , & me dit alors de l'air le plus désolé : == Ah ! ma sœur , pourquoi venez-vous me troubler ainsi == ? Comptez que ce papier sur lequel je vous écris , n'étoit pas plus blanc que son visage ; rien n'égalait la pâleur de ses

joues & celle de ses lèvres. J'en fus effrayée.

= Mon cher frère, lui dis-je, descendez, je vous prie, dans la salle à manger; il seroit dangereux pour votre santé de vous livrer ainsi à votre mélancolie.

= Je ne me soucie ni de ma santé, ni de rien au monde, répliqua-t-il. Sans doute Lord S. vous a raconté ce qui vient de se passer?

= Oui, mon frère, répondis-je, & Miss Randall n'a pas été plus frappée d'une vue aussi inattendue, que la conversation que nous avons eue ensemble ce matin me l'a fait présumer. Je ne crois cependant pas que vous deviez désespérer totalement; il pourroit y avoir, selon moi, beaucoup plus de mal encore. Le coup seroit bien plus malheureux, il y auroit bien moins d'espérance, si elle avoit pu vous voir sans émotion, & qu'avec une froideur & une indifférence réfléchie elle eût répondu aux questions que vous auriez pu lui faire.

= O ma sœur! ma sœur! dit-il, ne m'abusez pas d'un vain espoir.

= Je vous proteste, Sir William,

que je vous dis ce que je pense. Mais allons, descendons; joignons Lord S. =. Nous descendîmes alors, & nous envoyâmes chez Madame Crawford pour savoir comment se portoit *toute* la famille. On répondit que Madame Crawford & Miss Harrington se portoient fort bien; mais que Miss Randall étoit très-indisposée. « En effet, dit le domestique que nous y avons envoyé, j'ai imaginé que quelqu'un de la famille étoit malade; car, lorsque j'ai frappé à la porte, j'ai vu sortir deux Messieurs, que la servante m'a dit être le Médecin & l'Apothicaire ».

= Ah! s'écria mon frère quand le domestique fut sorti, quelles terribles suites peut avoir mon indiscretion! Pourquoi suis-je entré dans ce maudit jardin? pourquoi m'exposer à causer une pareille émotion à Letitia? Certainement, quand elle ne m'auroit vu que de sa fenêtre, elle en auroit été très-émue =.

Vous imaginez bien, Lady C., que nous passâmes une très-triste soirée. Nous nous séparâmes à onze heures; & quand Jenny est venue ce matin dans ma chambre: = Ah! Madame, a-t-elle dit, je

crains bien que Sir William ne soit malade ; car quand Jacob est entré dans sa chambre pour l'habiller, il lui a dit qu'il pouvoit retourner à ses autres occupations, qu'il n'avoit pas besoin de lui =. = Vous ne voulez donc pas vous lever, Monsieur, a dit Jacob ? = Non, pas pour le déjeuner, a répondu son maître. Ne me parle plus, laisse moi =.

Cela m'a beaucoup inquiétée. Je me suis habillée le plus vite que j'ai pu ; je suis entrée chez lui. = Chèr frère, lui ai-je dit en ouvrant ses rideaux, levez vous. Au nom de Dieu, ne vous abandonnez pas ainsi à votre tristesse ; vous n'en avez pas d'assez fortes raisons.

= Ah ! plût au Ciel, s'est-il écrié ! mais je suis trop certain du contraire =.

Je lai prié de me donner sa main. Oh Lady C. ! le feu n'est pas plus brûlant, il avoit une fièvre terrible. Bon Dieu, quelle a été ma frayeur !

= Vous avez la fièvre, mon frère, lui ai-je dit, je vais envoyer prier le Médecin de nous donner son avis. =

= Eh ! de quelle utilité me peut être l'avis d'un Médecin ? le mal est dans le cœur, & tout son art ne sauroit le guérir.

= Quoiqu'il ne puisse point guérir entièrement ces maladies internes, il peut remédier aux suites qu'elles peuvent avoir ; mais je ne vous tourmenterai point sur ce sujet, & suivrai mon idée =.

Je l'ai laissé & ai envoyé chercher le Docteur M., qui est venu aussi tôt, & m'a beaucoup tranquillisée, en m'assurant que cette fièvre n'avoit rien de dangereux.

J'ai demandé au Docteur (mais non en présence de Sir William) comment se portoit la jeune demoiselle qui est chez Madame Crawford.

= En vérité, Madame, m'a-t-il répondu, je ne fais qu'en faire ; elle sembloit vouloir se remettre ; mais, je ne fais ce qui s'est passé, on vint me chercher hier au soir précipitamment, & je la trouvai plus malade que jamais : j'y perds mon art.

= Croyez-vous qu'elle soit en danger, Docteur ? lui ai-je dit ; n'a-t-on pas à craindre la consommation ?

= Non, Madame, a-t-il répondu, je ne crois pas qu'elle en soit encore là ; mais si son mal augmentoit, il pourroit tendre à quelque chose d'aussi mau-

vais. Ah ! Madame, cet amour fait de grands ravages parmi les jeunes filles ; il fait souvent tourner la tête aux Médecins. *Contre l'amour tout Docteur n'est qu'un . . .* Vous savez la suite ; & rien n'est plus vrai, a-t-il continué en riant =. C'est un homme facétieux que ce Docteur M.

Mon frère ne sauroit se lever aujourd'hui, ainsi je ne sortirai pas, car je ne puis le quitter. Il a dormi environ une heure, à ce que m'a dit Jenny, qui est sa garde, c'est-à-dire, qu'elle me sert d'aide ; car je vais & viens, comme vous devez l'appercevoir par les différentes écritures de cette lettre. Quand il est en repos, je prends la plume ; je ne puis faire autre chose qu'écrire, tant je suis pénétrée des chagrins de mon frère & de Letitia. Pauvres créatures ! dans quel état l'amour les réduit !

La tante Crawford & Cordélie viennent de nous faire dire qu'elles veulent venir boire le thé ici ; elles seront bien affligées de la réponse que je leur dois faire sur la santé de mon frère. Je veux cependant leur dire de venir,

car j'ai grand besoin de la conversation d'aussi chères amies. O ma sœur ! quel vif intérêt je prends aux maux de notre frère ! jamais je n'aurois cru l'aimer aussi fortement.

Je ne fermerai point la présente avant ce soir : je vous apprendrai comment il se trouvera alors ; mais adieu pour le présent.

«=====»

La tante Crawford & ma sœur viennent de sortir, leur visite a été une douce distraction pour moi & pour mon frère. Elles sont sûres, disent-elles, que quand Letitia apprendra son indisposition, cela la touchera vivement en sa faveur, & la portera à faire tout son possible pour le rétablir. Cordélie s'est chargée de l'y engager, dès que sa santé pourra le permettre, & espère même pouvoir lui persuader de recevoir une de ses visites aussi-tôt qu'il sera en état de sortir. Ah ! Letitia, si vous consentez une fois à le recevoir, je ne doute point qu'il ne soit bientôt en état de vous faire une visite.

Quant aux affaires de Sir James &

notre sœur, elles vont aussi bien qu'on peut le souhaiter : elle consent à être à lui au plutôt ; mais elle veut que mon frère soit rétabli avant. Le jour est, je pense, fixé après quinzaine ; j'espère que mon frère se portera bien alors, & que même il aura quelque certitude d'être heureux ; car si Letitia fait la méchante, si elle refuse sa main, ce sera pousser le scrupule beaucoup trop loin : la perte de mon frère pourroit être une suite de ce refus, & je ne la lui pardonnerois jamais.

S'il est assez bien demain matin, je me propose d'aller chez ma tante, pour causer un peu là-dessus avec Letitia ; &, chère Lady C., je vous informerai au plutôt du succès de ma négociation.

Je finirai cette lettre en vous apprenant que Sir William repose parfaitement bien ; ce qui ne manquera pas de vous causer autant de plaisir qu'à votre

JULIE S.





L E T T R E L X X X I X.

L A D Y S. A. L A M Ê M E.

Bath , 6 Juillet.

Pour ne point m'arrêter, ma chère sœur, à des détails aussi fâcheux à lire qu'à écrire, quand j'ai de joyeuses nouvelles à vous apprendre, je commence par vous dire que notre frère est hors de danger. Je ne parlerai donc plus de sa maladie, qui a disparu dès que Letitia a promis de le voir quand il se porteroit bien.

La petite coquine ! elle a résisté longtemps, presque deux jours entiers à toutes les attaques de Madame Crawford, de Cordélie, de moi-même, & de Lord S. aussi ; car il s'est joint à nous, tant il s'intéresse au bonheur de son cher frère, c'est ainsi qu'il appelle Sir William. Nous avons enfin pris le dessus ; ainsi il n'est point étonnant qu'il ait recouvré si-tôt sa santé, ayant devant les yeux une aussi

agréable expectative : cependant, quand on lui annonça cette heureuse nouvelle, il en fut si agité, que je craignis une rechute; j'espère qu'il sera sous peu jours en état de faire cette visite, & elle mettra sans doute fin à tous les chagrins de cet étrange couple. Je les crois nés pour se chagriner l'un l'autre.

La maladie de mon frère n'ayant eu aucune mauvaise suite, je la regarde maintenant comme le plus heureux événement qui pût lui arriver dans d'aussi *critiques* conjonctures. Letitia en sera beaucoup plus touchée, que de tout ce que nous aurions pu lui dire en sa faveur.

Elle avoue à présent que, quelque crainte qu'elle ait de cette entrevue, elle la souhaite cependant; elle voudroit que ce moment fût passé. Je ne m'en étonne point du tout, puisque moi-même, qui n'y ai pas le même intérêt, je ne puis y songer sans une violente agitation. Adieu.

JULIE S.





L E T T R E X C.

L A D Y S. A L A M È M E.

Bath, 13 Juillet.

L'entrevue s'est faite, & nous sommes tous *en vie* . . . En vérité, j'ai vu le moment où je redoutois une mort ou deux, tant il y a eu d'émotions, je dirai presque de défaillances.

Hier, jour assigné par Miss Randall, Lord S., Sir William & moi nous nous rendîmes le matin chez Madame Crawford, qui à notre arrivée voulut que les Messieurs demeurassent avec elle dans la salle, tandis que je monteroie chez Letitia, qui étoit avec Cordélie dans la salle à manger : ma sœur préparoit cette pauvre fille à la scène où elle alloit entrer.

La petite friponne, quoiqu'en négligé, étoit cependant habillée d'une manière très-recherchée, tout en blanc; elle étoit, en vérité, on ne peut plus jolie.

= Ah !

— Ah ! Lady S., dit-elle quand j'entrai dans la chambre, est-il est-il — ? Elle ne put en dire davantage.

Je compris bien ce qu'elle vouloit dire, & répondis : — Oui, ma chère, Sir William est en bas ; il attend avec impatience l'ordre de monter : voulez-vous qu'on l'appelle ? Je vais. — Non, non, non, s'écria-t-elle en m'interrompant vivement, non, pas encore. En vérité, en vérité, ma chère Lady S., je ne peux le voir encore. Elle étoit toute tremblante.

— Rassurez-vous, ma chère, lui dis-je, prenez un verre d'eau : qu'on appelle la servante de Cordélie.

— Je viens d'en boire, répondit-elle ; j'en ai eu besoin à tout moment aujourd'hui. Ah ! Lady S., c'est un terrible jour ! Que ferai-je ? comment puis-je voir Sir Villiam ? Je voudrois bien que cette entrevue fût heureusement passée.

Laissez-le donc monter, dis-je : voulez-vous que ma sœur descende pour lui dire qu'il peut se présenter ? Cor-

délie , allez lui porter cette heureuse nouvelle.

= Non , chère Miss Harrington ; non, pas encore ; car Mais pour-quoi différé - je ainsi ? C'est alonger mes peines , il faut que cela soit : enfin faites comme il vous plaira =.

Ma sœur ne lui laissa pas le temps de changer d'avis ; elle descendit : Sir William & Lord S. ne tardèrent pas à paroître.

En attendant , je fis tout ce que je pus pour rendre quelque courage à la tremblante fille.

Dès que Sir William l'aperçut (que d'amour , que de respect , que de confusion dans ses regards !) , il s'écria :
= Ma chère Letitia = ! Il n'en put dire d'avantage , tant il étoit ému ; il s'appuya sur le bras de Lord S. , & n'avoit pas la force d'approcher d'elle.

= Ah ! Sir William = ! s'écria-t-elle d'une voix mourante ; & elle se jeta dans mes bras , & cacha quelque temps dans mon sein son visage qui rougissoit.

Mon frère reprenant courage , s'avança , s'appuyant toujours sur le bras

de Lord S. , jusqu'à ce qu'il fut tout près de Letitia ; & alors tombant à genoux , il prit une de ses mains , & la pressa de ses lèvres : ce fut pour elle un meilleur cordial que tous ceux qu'on lui avoit déjà donnés ; ses yeux brillèrent d'un nouveau feu , ses joues se colorèrent de la plus vive rougeur.

== Chère Letitia , dit-il , pouvez-vous oublier toutes les injures que je vous ai faites ? Suis-je pardonné == ?

Elle souleva sa tête , & le regardant avec tendresse , quoiqu'avec beaucoup de timidité : == Oui.... vous l'êtes ==.

Avec quel transport il couvrit sa main de baisers ! == Adorable fille , s'écria-t-il tout hors de lui , comment payerai-je jamais cet excès de bonté ! misérable que j'étois ! ai-je pu concevoir l'idée d'outrager tant de vertus == ?

Ces mots rappelèrent à Letitia ce qui s'étoit passé entre eux à Windsor : ses esprits , déjà si épuisés , furent sur le point de lui manquer encore.

== Ah ! n'en parlez plus , dit-elle == : Elle ne put ajouter un seul mot , elle se précipita une seconde fois dans mes

bras ; je craignis qu'elle ne perdît toute connoissance : mon frère , à cette vue , fut presque dans le même état ; il fût tombé certainement , si Lord S. ne l'eût soutenu.

— Oh ! Charles , s'écria-t-il , quelle a été mon extravagance — !

A l'aide de quelques odeurs , elle revint bientôt à elle. Mon frère , malgré le trouble où elle étoit , m'aida à la soutenir , quoique je craignisse beaucoup pour elle la surprise de se trouver dans ses bras.

Ma crainte étoit vaine : il la regarda , lui parla alors d'une manière si tendre , qu'il la rassura entièrement. Quelque temps après , se trouvant un peu remise , elle s'assit. Sir William se plaça à son côté : ses yeux la fixèrent avec le plus grand plaisir ; il tenoit sa main entre les siennes , tandis que Lord S. & moi contemplions en silence une scène qu'il est impossible de vous décrire ; elle étoit si tendre ! si touchante ! si . . . tout ce que vous pourrez imaginer , que je ne saurois vous la peindre. Il se condamnoit lui-même , il se

reprochoit ses fautes , il la combloit d'éloges d'une manière si vraie , si passionnée ; elle sourioit avec tant de douceur , écoutoit ses discours avec un plaisir si vif , son cœur sembloit enivré d'une joie si pure , que nos yeux se remplirent de pleurs pleurs délicieux ! . . . Jamais on ne vit une plus parfaite réconciliation.

Après une heure passée ainsi , les Messieurs descendirent , & firent monter ma tante & ma sœur. Nous nous joignîmes toutes pour féliciter Miss Randall : = Oui , mes chères Dames , nous dit - elle , mes maux vont disparoître ; j'ai pardonné votre frère ; il m'aime toujours , je ne peux pas manquer d'être heureuse =.

Nous ne nous quittâmes pas de tout le jour : Sir James & Madame Stanhope dînèrent avec nous , & nous étions certainement les gens les plus heureux. Oh ! combien le contentement d'esprit hâte-t-il le rétablissement du corps ! Pendant tout ce jour & la soirée , on eût vu la santé renaître en Miss Randall & mon frère : ses progrès étoient visibles.

Nous sortîmes de chez ma tante un peu après onze heures. Dès que nous avons été levés ce matin, nous avons été demander des nouvelles de toute la famille ; & mon frère a écrit un billet à Miss Randall, pour lui demander la permission d'aller passer une heure avec elle ; il a ajouté que , si elle vouloit lui accorder un tête à tête , il mettroit cette grâce au nombre de ses plus grandes obligations. Je suis très-contente d'elle ; car elle a répondu qu'elle *étoit prête à le recevoir*. En conséquence de cette réponse il est parti à midi. Son heure est un peu longue , car il en est déjà trois , & il n'est pas de retour ; peut-être ne reviendra-t-il point pour dîner ; en ce cas Lord S. & moi dînerons tête à tête ; ce qui ne nous est pas arrivé encore.

Leur entrevue d'aujourd'hui aura été bien différente de celle dont je fus témoin hier : ils n'auront eu besoin ni de Lord S. ni de moi pour les soutenir. Ce changement me cause une joie indicible. Fasse le Ciel que celui qui paroît s'être opéré dans les sentimens

de notre frère, soit aussi réel que durable !

Jenny me remet un billet de sir William. Voyons ce qu'il peut m'écrire. Je vais vous le communiquer.

« Ne trouvez pas mauvais , ma chère
 » Julie , que je ne dîne point avec
 » vous aujourd'hui. Je reste chez Ma-
 » dame Crawford : elle , Miss Randall ,
 » Miss Harrington & Sir James Stan-
 » hope se proposent , si vous le trou-
 » vez bon , d'aller boire le thé & passer
 » la soirée avec vous. Votre affectionné
 » & heureux

» W. HARRINGTON ».

Fort bien , Mademoiselle Letitia ! hier mourante , & aujourd'hui en visite.... ! Faites toutes les autres réflexions pour moi....



LA MÊME A LA MÊME.

Le 14 Juillet.

Nous sommes d'étranges espèces de créatures , nous , femmes ! Il n'est pas

G iv

croyable combien Letitia s'est rétablie depuis si peu de temps : le vermillon commence à se montrer sur ses joues. Mon esprit étant libre de tout chagrin, je ne pus m'empêcher de me livrer encore à mon ancienne fureur de plaisanter. Quand toute la compagnie fut assise, je tirai un mouchoir blanc de ma poche, m'approchai de Miss Randall, & essuyai son visage. Regardant ensuite le mouchoir : « Non, vraiment, dis-je, c'est une méprise . . . c'est du naturel, ma foi . . . Je pensois, ma bonne amie, que vous aviez mis du fard aujourd'hui; vos joues ont un éclat extraordinaire : mais c'est un fard que je ne peux point vous ôter . . . Puisse-t-il durer toujours » !

Ses joues rougirent bien davantage. = Vous n'avez rien perdu de votre vivacité, me dit-elle, Lady S.; vous vous plaisez toujours à causer quelque confusion aux gens, par vos espiègleries.

= Elle est toujours la même, Miss Randall, ajouta mon frère; mais, Lord S., pourquoi ne la corrigez-vous pas? pourquoi, étant son seigneur & son maître?

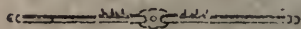
ne la guérissiez - vous pas de tous ces petits tours d'écolier ? =

= Ah ! s'écria - t - il en feignant de soupirer , ce n'est pas en mon pouvoir ; l'habitude étoit déjà trop forte quand mes droits ont commencé =.



QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA FEMME
SINGULIERE.

LA constance ne se commande point; les femmes tendres souvent la méritent sans l'obtenir, & la demandent sans l'espérer : mais comme il leur faut un prix de leurs faveurs, une consolation de leur foiblesse, nous sommes obligés de feindre de les aimer toujours. Nous en sommes capables, pour peu que nous voulions nous en donner la peine, & il n'est point d'obligation plus indispensable : mais si ce procédé est nécessaire avec toute femme qui étoit vertueuse quand nous la séduisîmes, il ne l'est pas avec elles

qui avoient renoncé à notre estime avant de nous connoître, & qui depuis, en nous aimant, ne nous ont pas appris à les estimer davantage. C'est pour elles que le mot *quitter* est fait; c'est pour elles qu'il n'a rien d'offensant, quoiqu'elles s'en offensent. Il y a un troisième cas; c'est celui où, sans avoir absolument à se plaindre de la coquetterie d'une femme, sûr même d'en être aimé & de lui coûter des larmes en la quittant, on est troublé, agité, tourmenté par elle nuit & jour. En pareil cas, on peut rompre avec une femme sans manquer à la probité: c'est précisément la circonstance où je me trouve. Cette aventure fera du bruit. Je crois devoir soumettre ma conduite au jugement du Public.

Je suis marié, & la femme que j'ai épousée, vertueuse, aimable, belle encore, & pleine d'amour pour moi, seroit la seule peut-être que je pusse aimer, si elle n'étoit pas ma femme. Elle se lia d'amitié, il y a deux ans, avec Madame de Terminville, & me l'amena chez moi, où je vivois renfermé depuis six mois, malade, mélancolique, & presque aban-

donné des Médecins. Madame de Terminville est jeune, très jolie; elle a un état, un nom : la bonne compagnie la voit, & ne lui paroît point trop sérieuse, quoiqu'elle ait un penchant décidé à la folie, & peut-être au libertinage. Sa taille est régulière sans être élégante, les yeux ont de la vivacité sans parler précisément au cœur, sa physionomie est douce sans être touchante. Malgré cela elle est très-jolie, ou du moins très-piquante. Elle a le plus beau teint & la plus belle gorge qu'on puisse voir, & l'air très-timide, quoiqu'animé. A l'égard de l'esprit, elle en a plus que d'envie d'en montrer (ce qui fait qu'elle est du ton de tout le monde); cependant lorsqu'il faut qu'elle défende une opinion, fût-ce avec une métaphysicienne, elle prend la peine de penser avec finesse, & alors elle est sûre de triompher.

Madame de Terminville, attachée à ma femme, s'attacha à ma maison; cela me parut tout simple, en y réfléchissant; cependant je lui en eus obligation, comme si elle y étoit venue pour moi. Mon esprit fut toujours sérieux, & la maladie

d'ailleurs me rendoit triste : je fis cette réflexion en faveur de Madame de Terminville : je craignis qu'elle ne s'ennuyât, & j'imaginai des plaisirs pour elle. Madame de Terminville, qui distingua très-bien qu'elle étoit l'objet de ces plaisirs, & qui aimoit le plaisir avec excès, n'y fut pourtant pas aussi sensible que je l'aurois pensé. Je restois toujours dans un fauteuil auprès de la cheminée, & très-souvent, pendant que l'on dansoit après souper, elle venoit s'asseoir auprès de moi. Pour y rester, elle prétextoit des migraines & des douleurs de jambe. Cela arriva très-souvent ; je n'y vis que de la complaisance, une attention qui parloit de bonté : il est vrai que je n'y cherchois que cela. J'étois condamné par les Médecins ; elle le savoit, & je savois aussi qu'elle avoit un amant. Avec toutes ces choses on ne songe point à aimer, & on songe encore moins qu'on puisse toucher une femme.

Un jour que je l'avois invitée à souper, & qu'elle étoit instruite que ma femme devoit aller à l'Opéra, je la vis arriver avant sept heures. J'en fus sur-

pris , d'autant plus que je lui avois vu former une partie la veille. J'étois seul dans mon cabinet : elle me parut un peu embarrassée en entrant. Je me sentis tout d'un coup obligé de la rassurer , sans concevoir cependant pourquoi j'y étois obligé. Je viens vous faire compagnie , me dit-elle en rougissant ; j'ai pensé que vous seriez seul , & ma partie a manqué par Madame de ** , qui s'est trouvée incommodée (ce qui étoit faux). Voilà une bonne pensée & une heureuse incommodité , lui dis-je ; vous seriez charmante sans tout cela , & en vérité je ne sais comment vous remercier de me le paroître autant. Mais que ferez-vous ici seule avec un infirme ? Vous vous ennuierez ; car je me fais justice. Ne croyez pas cela , me dit - elle ; j'aurai beaucoup de plaisir à causer avec vous ; j'ai souhaité souvent d'en trouver l'occasion : nous nous connoissons peu , nous nous connoîtrons mieux , & il faut un peu d'intimité quand on vit ensemble. Cela est très-vrai pour moi , lui répondis-je ; mais je n'en suis pas là avec vous : je vous connois très - bien , je fais que

vous êtes aimable, douce, égale, généreuse Oui, c'est bien moi en partie, me dit-elle; mais tout n'est pas là; il y a une connoissance plus particulière, des nuances, des détails. . . . Des secrets aussi, lui dis-je en l'interrompant? Je n'en ai point à vous dire; quand on vous connoît, tout est déjà senti & tout est avoué. Politesse pure, me dit-elle, vraie galanterie: mais, franchement, savez-vous bien que lorsque vous serez rétabli, je trouverois mauvais que vous n'eussiez rien à me dire. En attendant, j'ai envie de vous prévenir & de vous donner l'exemple: je suis naturellement un peu téméraire, & il me semble que j'aurois du plaisir à l'être avec vous Quoique nous badinassions, je devinai, par je ne sais quel pressentiment, qu'elle vouloit me parler de son amant, ou du moins de son amour. Je trouvai un intérêt pour moi dans cette idée; & reprenant le ton sérieux, je la pressai tant, je la rassurai si bien par mes discours, qu'elle parla, & je vis que j'avois deviné. Par tout ce que vous me dites, répondit-elle, je juge que vous songez

férieusement à me connoître : je vous pardonne votre obstination ; je n'y sens point de violence , quoiqu'en effet elle en renferme beaucoup. Cependant vous exigez un terrible aveu ; mais je pense que quand je l'aurai fait , il y aura un degré d'amitié de plus entre nous , & votre probité , vos sentimens , votre esprit me font désirer , depuis que je vous connois , ce plus dont je suis digne. Je ne l'interrompis point , de peur de lui donner le temps de réfléchir , & elle poursuivit en ces termes : Me connoissez-vous bien , me demanda-t-elle ? Oui & non , lui dis-je en prenant cet air ingénu qui vient de l'intérêt ; je sais que vous avez un amant ; mais vous n'ignorez point qu'en général savoir cela , n'est pas encore connoître une femme. Eh bien , me dit-elle , vous allez me connoître. Il est vrai que j'ai un amant , c'est M. de * * * ; je l'aime ; j'en suis aimée ; mais son amour ni le mien n'empêcheront jamais que je n'aye pour vous la plus tendre amitié. Voilà toute ma confiance . . . Elle renferme tout ce qui peut me toucher , lui dis-je ; il est juste.

qu'à mon tour je vous fasse un aveu. Vous me voyez bien malheureux, bien languissant, bien convaincu, par mes maux, que je n'ai pas long-temps à vivre. Eh bien, vous faites disparaître toute cette horreur qui m'environne. Il y a deux temps dans la journée où je ne souffre presque plus, celui où je vous attends, & celui où je vous vois. J'avois fermé ma maison au plaisir, & à présent je trouve qu'il n'y en a pas encore assez; vous y venez, tout a changé par vous: c'étoit tout ce que je pouvois attendre de la nature, & vous avez plus fait qu'elle.... Nous continuâmes sur le même ton; & quand ma femme revint, elle me trouva beaucoup mieux, presque bien. Cependant ce mieux n'étoit pas physique: le mal étoit trop invétéré; c'étoit un estomac entièrement délabré, & qui ne faisoit plus ses fonctions. Quelques jours après, Madame de Terminville se trouva avec son amant dans un cas très-critique: elle vint me consulter; je lui donnai le conseil d'un ami, & ce conseil devoit contribuer à serrer plus fortement leurs nœuds. Lorsqu'elle fut partie, je

ne réfléchis à son aventure que par rapport à elle, & je n'éprouvai pas même cette sorte d'étonnement où l'on se trouve, d'avoir conseillé en ami une femme qui consulte sur son amant, lorsqu'elle intéresse. Cela dura pendant plusieurs mois de la même manière. Elle ne bougeoit plus de chez moi, je n'y distinguois qu'elle, je n'y voyois qu'elle, j'étois persuadé que j'étois tout ce qui l'y attiroit, & je ne pensois ni à me demander si je l'aimois, ni à me dire qu'elle m'aimoit. Un état languissant, qui entraînoit toute incapacité de former des désirs, & la certitude qu'elle aimoit M. de ***, auroient suffi pour m'empêcher d'avoir des idées : mais autre chose y contribuoit. Ma femme nous laissoit quelquefois seuls ; je la faisois alors causer sur sa façon de sentir, sur ses parties avec son amant, sur les particularités de son commerce & de son bonheur. Elle me disoit tout, non seulement parce qu'elle aimoit à dire, mais parce qu'elle sentoit en disant ; & dans tous ces détails, je voyois une femme pour qui le plaisir n'étoit

rien moins qu'une chimere, & qui certainement l'avoit trop goûté, le peignoit trop bien, pour être capable de s'entêter d'un mourant. Tout cela m'empêchoit de m'examiner, & de soupçonner même qu'il fût possible que nous nous aimassions. Elle entra un jour dans mon cabinet d'un air très-déterminé. Vous êtes sauvé, me dit-elle, si vous voulez m'écouter; votre mal n'est rien: les Médecins ont fait tout ce qu'ils pouvoient pour vous tuer; ce sont des ignorans; ne vous fiez plus à eux, & fiez-vous à moi.. Elle étoit jolie à l'excès dans ce moment; un petit air fou lui donnoit un attrait réellement vainqueur. Je la pris par la main, & la tirant vers moi; vous avez raison, lui dis-je en badinant, mais avec une sorte d'ardeur; ce sont des coquins, ils m'ont assassiné, vos yeux m'auroient bien mieux guéri. Il n'y a rien de perdu, reprit-elle du même ton que moi; je vous assure que mes yeux y sont disposés, & qu'ils en sont capables: mais ils n'employent pas le même remède pour tous les maux; il faut savoir, avant qu'ils

agissent , le mal que vous avez. Je connois un homme qui vous le dira ; car , encore une fois , les Médecins se sont trompés. Je lui demandai ce que c'étoit que cet homme ; elle me le nomma. Ah ! fi , lui dis-je ; un Empyrique ? Empyrique tant que vous voudrez , reprit-elle d'un ton absolu , je veux que vous le voyez. Je lui ai parlé hier au soir ; je vous ai représenté comme je vous vois depuis six mois , & il m'a assuré que dans quinze jours vous digérez. . . . Je ne voulois point voir cet homme ; mais elle avoit mis dans sa tête que je le verrois ; je ne fis pas une plus longue résistance. J'ai vécu irréprochable du côté de la terreur , lui dis-je ; je mourrois avec l'honneur d'être un homme sensé ; vous voulez me faire perdre cette gloire en m'exposant aux préjugés du public ? J'y consens , ce sera avoir fait quelque chose pour vous : envoyez-moi votre homme ; vous verrez que je fais prendre mon parti. Il vint en effet dès le soir même , & (comme il l'avoit promis) , au bout de quinze jours je me trouvai très-bien. Je n'expliquerai

point ce miracle; ce n'est pas là l'objet de mon récit.... Comment verrai-je désormais Madame de Terminville? Avec quels yeux, quels sentimens la recevrai-je chez moi? Je n'eus pas besoin de me le demander, & l'on me dispense de le dire: mais en ne la voyant plus qu'avec beaucoup d'amour, en n'éprouvant plus d'elle que des choses qui m'en montraient dans son cœur; je sentis une tristesse profonde se mêler à tout ce bonheur. Madame de Terminville avoit un amant. Mes réflexions, ma tristesse m'apprirent ses devoirs; c'étoit peut-être sans y être infidèle qu'elle m'aimoit; elle suivoit la sympathie sans en expliquer les effets, sans en prévoir les suites; elle se croyoit innocente, parce que je ne m'étois pas encore déclaré, & elle l'étoit en effet. Devois-je lui faire perdre cette aimable qualité à mes yeux? En restant dans les termes où nous en étions, n'y avoit-il aucunes douceurs à tirer de cet état, tout singulier qu'il étoit? J'avois eu beaucoup de femmes; une de plus pouvoit-elle me faire un bonheur bien doux? Peut-être que pré-

féder l'amour & des sentimens particuliers, au plaisir facile & commun, pouvoit devenir un bonheur plus grand. Je me dis tout cela, je me plus à me le dire, & je m'en fiaï à mes idées. Mais un édifice plus beau que solide ne pouvoit pas être inébranlable. Je sentis bientôt que je ne me souciois plus tant qu'il le fût : je me fis des reproches, non pas de ces reproches vagues & nécessairement perdus, qui viennent d'une conscience qui voudroit se conserver incorruptible au milieu d'une passion ; mais de ceux qui viennent de notre intérêt propre, & du sentiment d'un mieux qui est dans nos vues, & que nous allons perdre par une foiblesse qui ne nous paroîtra un jour qu'un caprice. Tu as beaucoup vécu, me dis-je, beaucoup joui ; tous tes goûts ont fini par l'ennui : ce dernier finira comme les autres, & tu perdras beaucoup, pour peu de chose qui ne durera peut-être qu'un jour. Madame de Terminville est aimable, vive, caressante, a des talens, de l'esprit, mille choses qui remplissent le cœur & les momens ; elle peut te suffire sans les faveurs, & les faveurs te la ren-

droient indifférente : elle a d'ailleurs un engagement que tu connois : sera-t-elle perdue ? Tu ne l'estimerois plus ; & qu'est-ce que le plaisir sans l'estime ? Tu ne t'es si souvent dégoûté que par cette raison. Se multipliera-t-elle ? aura-t-elle deux amans à la fois ? Quelle lâcheté, quel opprobre, quand c'est de sang froid qu'on s'y livre, & qu'on peut encore reculer !... Une autre réflexion que je ne dois pas dissimuler, s'offroit à mon esprit. Madame de Terminville aime le plaisir, continuois-je ; peut-être, hélas ! lui est-il nécessaire : as-tu une santé à lui sacrifier ? Celle qu'on t'a rendue t'a coûté si cher, & sera peut-être toujours si mal rétablie ? Ne la dois-tu d'ailleurs qu'à ta maîtresse ?.... Je me dis tout cela, & tout cela ne suffit point : je sentis du moins qu'en m'y rendant, je ne ferois rien, si ma résolution n'étoit qu'un simple projet. Je me déterminai à m'ouvrir à Madame de Terminville, à lui dire tout ce que je sentoais, tout ce que je pensois de son cœur, tout ce que j'avois résolu ; & à la prier de veiller elle-même à mes sentimens & à ma conduite avec elle, si

nous pensions l'un comme l'autre. Ma confiance & ma proposition réussirent au delà de ce que j'en avois espéré. Je n'ai jamais vu une femme entendre une déclaration avec plus de plaisir, & faire un sacrifice avec plus de générosité. Nous vécûmes donc sur ce pied-là; &, tout bien examiné, après une certaine habitude d'inconstance & beaucoup de réflexions sur le peu de réalité de ce qu'on appelle faveurs, je ne crois pas qu'il y ait de volupté pareille. Le ton que nous avions ensemble étoit délicieux; nos yeux se rencontroient hardiment avec beaucoup de désirs qui ne nous rendoient point honteux, parce que, convenus de ne les point satisfaire, nous l'étions aussi de ne nous les point cacher. Nous nous faisions mille petites rigueurs qui avoient un sel unique. Nous nous parlions avec une ivresse que le plaisir même n'a pas; & tout cela aboutissoit à nous serrer la main bien tendrement quand nous nous séparions.

Cet état eût duré peut-être; mais voici un furieux obstacle à surmonter. L'amant de Madame de Terminville reçoit des
ordres

ordres pour partir promptement, & est tué à l'armée, en y arrivant. Par les regrets, qui n'étoient point feints, je vis qu'elle l'aimoit; mais par la facilité qu'elle trouva à la consoler, je vis qu'elle m'aimoit plus que lui. Que va devenir notre beau système? Il ne pourra point subsister, malgré moi; il faut parler à Madame de Terminville: comme tout ce que j'ai fait étoit raisonnable, il faut que ce que je ferai encore le soit aussi. Nous devons voir tous deux ce que nous allons devenir, & ne pas partir, après s'être si bien connus, du point d'où l'on part en commençant à s'aimer. Nous avions fait un plan, il faut en faire un autre, & nous rendre sans combat & sans rigueur. J'étois persuadé que Madame de Terminville avoit déjà pensé ce que j'allois lui dire: cependant je me trompois. A quelques jours de là, je lui proposai une partie de campagne avec deux personnes qu'elle savoit qui s'aimoient, & dont elle étoit intime amie. Elle l'accepta; mais lorsque le jour fut arrivé, elle prétexta une incommodité pour la rompre. Cela arriva trois fois

de suite : je commençai à comprendre qu'elle y avoit plus de part que mon étoile ; je le lui dis , & elle en convint. Sa raison , quand je le lui demandai , fut qu'une partie avec deux personnes qui avoient un commerce ensemble , lui étoit suspecte , qu'elle devinoit mes résolutions , & que quand même elle ne m'en supposeroit pas , elle iroit toujours au devant de mes imprudences , par amour pour moi ; que mes jours étoient à peine rétablis ; qu'ils lui seroient toujours plus chers que des fantaisies , & que je ne savois pas à quoi je m'exposois en lui arrachant une fois des faveurs. J'insistai ; elle eut des caprices , elle fut deux jours sans paroître chez moi ; & elle les passa dans une maison où il alloit des jeunes gens fort aimables. Je fus piqué & jaloux. Je soupçonnai son cœur , je le lui écrivis , & ma lettre portoit pour clause , que si elle refusoit absolument de renouer pour le surlendemain la partie tant de fois rompue , j'étois déterminé à rompre moi-même. Mes expressions étoient claires , & mes desseins positifs ; il y avoit trop de désespoir dans

ma lettre , pour qu'elle doutât qu'au moins il lui en coûteroit beaucoup pour me faire revenir. Elle vint dans l'après-dînée , & me promit tout ce que je demandois. Je sortois quand elle arriva : nous n'eûmes que le temps de nous dire deux mots , mais ils suffisoient. En rentrant , je ne la trouvai plus , & j'en aurois eu du chagrin , si une profonde tristesse que je vis dans ma femme , ne m'avoit préoccupé davantage. Ma femme m'étoit infiniment chère : on n'eut jamais tant de tendresse sans passion. L'état où je la voyois , & qui ne faisoit qu'empirer en me voyant , me surprit & m'affligea ; elle avoit une gaieté de tous les momens ; elle rioit de tout , quoiqu'elle pensât beaucoup ; & jamais elle n'étoit sérieuse , si ce n'est quelquefois en m'exprimant ses sentimens , qui étoient très-tendres. Je fus donc pénétré en la voyant en cet état. Je lui en demandai la raison ; elle me dit que c'étoient des vapeurs , & le moment d'après elle passa dans sa chambre , d'où elle ne sortit qu'avec les yeux humides : je lui dis que je m'en appercevois , & j'avois l'air très-tou-

ché. Elle me dit que c'étoit l'effet des vapeurs, qui, à force de faire bâiller, font pleurer. Il nous vint du monde, & le monde la charmoit; mais ce jour-là ce fut tout le contraire : nous fûmes à peine au dessert, qu'elle quitta la table. Son absence m'inquiéta, je la suivis, & je la trouvai fondant en larmes. Absolument, lui dis-je, je veux savoir ce que vous avez; vous me le direz, ou nous nous brouillerons. Elle ne me dit rien, & le lendemain au soir je n'en étois pas plus instruit. L'état de ma femme me touchoit par rapport à elle-même; mais il m'étoit d'ailleurs affreux de penser que le lendemain j'apporterois de la tristesse dans les bras de Madame de Terminville; car j'étois bien résolu de la forcer à m'y recevoir. Je voulus me défaire de cette importune préoccupation; je me jetai aux genoux de ma femme, & ne me doutant certainement pas de ce qu'elle alloit m'apprendre, je voulus absolument qu'elle m'instruisît. Elle céda enfin. Ingrat! me dit-elle, pouvez-vous avoir tant d'éloquence avec si peu de sincérité, ou tant de tendresse

avec si peu d'amour ! Vous ne m'aimez point : eh ! pourquoi me forcer à m'en plaindre ? pourquoi exiger que je trouble vos plaisirs ? Je fais tout , pourfuivit-elle , voyant que j'allois l'interrompre ; ne vous préparez pas à m'en imposer ; je ne veux pas avoir rompu vainement le silence. Je fais que vous aimez Madame de Terminville , que vous devez aller demain à la campagne avec elle , que vous devez Vous trahir , lui dis-je en prenant mon parti , me rendre indigne de vous , mais vous mériter ensuite par mes remords. Je vous fais un aveu horrible ; la probité me l'arrache : dussé-je vous perdre en ce moment , je n'ai pas la force de vous tromper. Ah ! s'écria-t-elle , ôtez-vous de devant moi. Pensez-vous à ce que vous me dites ? pensez-vous ? . . . Je pense à tout , lui dis-je ; mais tout me sera pardonné quand vous m'aurez entendu. Je lui contai alors la naissance de ma passion , ses progrès , les résolutions que j'avois d'abord prises. Elle m'écouta , & les larmes furent suspendues. Je vois que ceci est plus fort que votre raison , me dit-elle . . . Plus

fort que tout ce que je puis vous dire, répondis-je ; mais exceptez-en ma probité ; vous voyez ce qu'elle peut sur moi, elle m'arrache un aveu dont je frémis.... Mais par où avez-vous su ce que vous venez de m'apprendre ? quel génie cruel vous a si bien instruite ?... N'en accusez que vous même, me répondit-elle ; vous aviez écrit à Madame de Terminville ce matin : elle est venue tantôt ; en tirant son mouchoir, la lettre est tombée sans qu'elle s'en apperçût, j'ai distingué votre écriture ; je ne l'ai point avertie, par un pressentiment plus puissant que mes principes : elle s'est levée pour donner des ordres, j'ai ramassé la lettre, je l'ai lue ; elle l'a surprise dans mes mains, je n'ai pu me taire, & tout a été découvert. Et vous a-t-elle avoué qu'elle eût promis, lui demandai-je : oui, répondit-elle, & elle m'a laissé la maîtresse de votre sort & du sien.... Ces mots me firent frémir. Ainsi, dis-je dans un premier mouvement, cette partie est encore & pour jamais rompue ? Elle l'est, si je veux, répondit-elle ; mais connoissez-moi. Je fais aimer, je fais prouver que j'aime. Ma-

dame de Terminville n'a point encore ma réponse; son consentement dépend du mien, mais le mien dépend de vous. Consultez-vous, & prononcez.... Je restai quelque temps immobile; des sentimens si beaux devoient m'anéantir devant ma femme. Quel combat j'éprouvai ! tout le trouble, tous les désirs, tous les remords de la plus injuste & de la plus violente passion éclatèrent dans mon cœur. Je ne pouvois me déterminer, & j'aurois été dix ans sans répondre : ma femme, plus généreuse encore que je n'étois coupable, me prit par la main, & me regardant avec des yeux où je ne voyois aucune contrainte : Vous irez, me dit-elle; je suis capable de cet effort.... Ah ! lui dis-je, comment oserai-je vous revoir après ? Je saurai vous faire un courage par ma conduite, me répondit-elle; votre incomparable sincérité demande un prix; si celui que je lui accorde ne me coûte rien, il m'acquitteroit mal.... Je supprime tout ce que nous nous dûmes encore.

Le lendemain, en m'éveillant, je passai dans l'appartement de ma femme; je

ne l'y trouvai pas, & j'appris qu'elle étoit sortie. Cette nouvelle m'accabla; je craignis quelque coup de désespoir, & je passai près d'une heure dans une agitation extrême. A son retour, je volai vers elle. Eh ! où êtes-vous donc allée, lui demandai-je d'un ton qui exprimoit toutes mes craintes ? Vous m'avez jeté dans une inquiétude.... Votre cœur auroit dû vous instruire, me dit-elle; Madame de Terminville attendoit ma réponse; j'ai été la lui porter, pour prévenir & détruire les difficultés qu'elle pourroit se faire encore. Je restai pétrifié. Vous êtes trop admirable, lui dis-je, vous me confondez; il n'y a point de sentimens comme les vôtres.... Elle me paroissoit très-tranquille, & satisfaite même de me voir faire une partie qui étoit le chef-d'œuvre de sa bonté. Je partis aussi peu agité que je pouvois l'être. Je me rendis chez Madame de Terminville, que je devois mener au rendez-vous. Je ne m'attendois pas à la trouver parfaitement gaie, & en effet elle étoit triste. J'étois fort embarrassé à lui parler de ce qui étoit arrivé; sa tristesse m'alarmoit; mais elle me prévint.

Marquis , me dit-elle , vous me trouvez prête , je ne recule plus : j'ai pourtant du chagrin , je suis désespérée de faire cette partie ; votre femme y soupçonne des desseins qui lui sont justement odieux : vous m'avez promis de me respecter , je m'embarque avec vos sermens ; promettez-moi encore d'y être fidèle Je la rassurai autant qu'il me fut possible , & j'étois sincère ; c'étoit apparemment un effet des remords dont je ne pouvois me défendre. Si vous tenez parole , me dit-elle en me serrant la main , je vous regarderai comme le plus honnête homme qu'il y ait au monde. Nous partîmes. J'avois été sincère ; mais des sermens de situation sont de mauvais garans de la vertu. Nous fûmes à peine montés en carrosse , que je me demandai , intérieurement , s'il étoit bien vrai que je dusse la respecter. Ce premier doute nous perdoit tous deux ; car on n'en a guère en pareil cas , qu'on ne soit déjà déterminé à les croire très-fondés ; de plus , le mien paroissoit l'être. En premier lieu , elle s'embarquoit avec moi : s'embarque-t-on quand on veut être respectée ? En second

lieu, elle étoit mise de façon à faire penser qu'elle n'avoit pas voulu imposer à mon imagination les mêmes lois qu'elle imposoit à mes sens ; & il est certain que toute femme qui n'oublie pas de se mettre en état de tenter, le jour d'un rendez-vous, n'est, pour le moins, pas trop d'accord avec elle-même si elle exige un respect austère. Je prévis donc un triomphe certain ; mais je conclus aussi qu'il seroit imprudent de ne lui pas faire penser que je le croyois impossible. Je brûlois d'arriver chez nos amis communs, afin qu'il ne fût plus question entre elle & moi des desseins & des suites de cette partie. J'étois jusqu'alors sur les épines, craignant toujours de me trahir par quelque trait de passion ou de sincérité. Nous trouvâmes nos amis qui nous attendoient, & nous arrivâmes enfin à la maison que nous avions tous choisie. Dès que nous eûmes mis pied à terre, je dis à mon ami que nous étions tous venus pour être libres, & qu'il falloit que nous le fussions. Il m'entendit, & de toute la journée nous ne nous vîmes qu'à l'heure du dîner & à celle du départ.

Il est certain que Madame de Terminville étoit venue dans l'intention de se défendre. Elle en ignoroit le moyen; ce moyen n'existoit pas : mais c'étoit son intention. Ce que j'éprouvai d'elle ce jour-là, ne me permettra jamais d'en douter. Nous fûmes long-temps seuls, sans qu'elle prévît sa défaite. Sa sécurité m'intrimoit; il y eut des momens où je me serois presque fâché contre elle, & quand le moment arriva, je ne l'avois réellement pas prévu. Il faisoit le plus beau jour que nous eussions eu de toute la saison; nous étions assis dans le parc, sur un gazon écarté & couvert. Il y avoit plus de deux heures que nous avions dîné, & plus de six que nous jouissions de la plus entière liberté, si l'on en excepte le temps du repas. Je m'étois tenu constamment dans les bornes qu'elle m'avoit marquées. Je hasardai quelques bagatelles; je ne la vis pas disposée à s'y prêter. Vous avez à vous louer de moi, lui dis-je, & je me plains de vous. Vous évitez mes regards; vous craignez que les vôtres n'expriment un amour que j'ai si bien mérité : pourquoi cette contrainte? pourquoi ces scrupules

& ces terreurs ? N'ai-je pas fait tout ce que vous exigiez ? ne m'avez-vous pas imposé des lois assez sévères ? pouvez-vous imaginer plus de rigueur d'un côté, & plus de docilité de l'autre.... ? Il est vrai, répondit-elle, que votre procédé mérite les plus grands éloges ; & s'il faut vous dire ce que je pense, si je ne risque rien à vous montrer toute mon admiration, je ne vous en aurois pas cru capable.... Si mon procédé vous étonne, repris-je, c'est qu'il vous paroît sincère, & s'il a ce mérite à vos yeux, pourquoi n'avoir pas cet air de confiance, cette sécurité flatteuse que vous me devez, & à qui seule il appartient de couronner la vertu ? ... Eh bien, me dit-elle avec transports, jouissez de toute mon estime, oui, elle vous est due ; je m'abandonne à vous, jouissez de mes regards, de tout mon cœur. Ah ! Marquis, qu'il est doux de pouvoir montrer tant d'amour avec si peu de danger.... Si ce moment a tant de charmes pour vous, repris je en ne lui disant pas ce que je pensois, combien n'en doit-il pas avoir pour moi ! Ici ce sont les sacrifices qui font la douceur des

senfations. Vous avez peut-être aimé plus d'une fois, mais toujours vertueuse, toujours sage dans vos passions, sans qu'il vous en coûtât un effort, vous avez voulu que l'innocence triomphât avec l'amour; si vous avez cédé dans la suite, c'est sans perdre le mérite de votre résistance, parce que vous l'aviez poussée jusqu'où elle devoit aller. Ainsi, accoutumée à vouloir être respectée, & à l'être, vous ne jouissez aujourd'hui que d'un plaisir qui vous est déjà connu; mais moi, dont l'ame gâtée & corrompue n'a jamais connu le respect, n'a jamais voulu le connoître, n'a jamais compris qu'il pût être des occasions où il fût placé, si ce n'est comme artifice ou méchanceté, je goûte un bonheur tout particulier, & je me demande s'il n'est point un songe, ne le concevant pas, même en l'éprouvant si bien. . . . Sur cela, qui paroissoit dit de la meilleure foi du monde, Madame de Terminville me demanda si j'avois eu beaucoup d'aventures singulieres. Beaucoup, lui répondis-je, & il n'étoit pas possible que cela fût autrement. Vous connoissez les femmes? Dès

qu'un homme se montre avec un caractère, elles courent après lui : pour réussir, elles sentent qu'il faut imiter ; & comme le libertinage a des principes & des moyens singuliers, il est nécessaire, dès qu'il fait des copies, qu'il produise beaucoup d'aventures singulieres..... Elle voulut que je lui contasse quelques-unes de celles que j'avois eues : je m'en défendis pour lui en donner plus d'envie ; elle insista (elle ne savoit pas combien cette obstination étoit imprudente) ; je céдай enfin. Je lui mis devant les yeux des objets charmans, des situations séduisantes, sans oublier cet art funeste de raconter. La magie étoit parfaite ; elle en sentit le charme plutôt que le danger. Ses yeux s'animèrent ; sa voix s'émut ; je lui fis des questions sur ce qu'elle venoit d'entendre ; la plus forte préoccupation l'empêcha d'y répondre ; je compris quelle n'auroit pas l'esprit plus présent pour se défendre, & j'éprouvai que j'avois très-bien compris.... Je passe sur tout ce qu'elle me dit, & sur tout ce que nous nous dîmes, après qu'elle eut ouvert les yeux sur sa défaite, & après

qu'elle me l'eut pardonnée. Au degré de sincérité près, toutes les femmes ont les mêmes discours & les mêmes procédés dans une semblable situation. Nous revînmes à la ville, moi, très-amoureux; quoique mes desirs fussent satisfaits, Madame de Terminville très-amoureuse, parce que les siens l'avoient été. Mais je trouvai, en rentrant chez moi, de grandes raisons de l'être moins. Je ne vis point ma femme; je la demandai, on me dit qu'elle avoit dîné en ville, & qu'elle devoit y souper. Je ne le crus pas, & cela n'étoit pas vraisemblable. La porte de son cabinet étoit fermée, la clef en étoit tirée; cela n'étoit jamais arrivé: j'appelai une femme de chambre. Vous m'avez trompé, lui dis-je, ma femme est cachée? Dites la vérité, ou je vous chasse. Elle m'avoua que depuis le matin elle y étoit renfermée, & qu'elle n'avoit pris aucune nourriture. Je frappai trois ou quatre fois en l'appelant; elle ne répondit point. Je fais, lui dis-je, que vous êtes là, il est inutile de vous cacher, Marton m'a tout avoué: au nom de Dieu, ouvrez la porte, je vous en prie, je vous

en conjure : elle ne répondit point encore. Je serai forcé de faire ouvrir , repris-je ; vous me connoissez , je vais envoyer chercher un Serrurier. Elle ouvrit. Dans quel état la trouvai je ! il est aisé de le concevoir. Je me jetai à ses genoux , & je lui parlai avec désespoir. Est-ce là ce que vous m'aviez promis , lui dis-je ? Qu'est devenu ce courage dont vous m'aviez flatté ? Elle pleuroit , & n'étoit pas en état de parler. Je crus devoir la tromper. Ecoutez , lui dis-je , vous connoissez ma sincérité , vous l'éprouvâtes hier tout entière ; je vous jure aujourd'hui , avec non moins de bonne foi , qu'il ne s'est rien passé entre Madame de Terminville & moi Il ne s'est rien passé ! me dit-elle. Non , répondis-je ; nous n'avons eu ni l'un ni l'autre le courage de vous outrager ; nous nous sommes expliqués naïvement sur l'état de notre cœur , nous nous sommes trouvé plus de trouble que d'ardeur , & Il ne s'est rien passé , reprit-elle ? Non , encore une fois ; la raison que je vous en donne doit vous paroître si naturelle Ah ! poursuivit-elle , après

ce qu'elle m'a dit, je serois bien sotte de le croire. . . . Après ce qu'elle vous a dit ? repris je , frappé de cet aveu : que vous a-t-elle dit ? Tout ce qu'elle devoit me taire, tout ce que je ne devois jamais savoir. Elle me conta alors que Madame de Terminville , plus étourdie sans doute que vertueuse , lui avoit appris d'elle-même , & par son propre mouvement, tout ce dont je ne la croyois instruite que par une trahison du sort. Il est bien vrai , poursuivit-elle , que j'ai lu la lettre que vous lui aviez écrite , mais je ne l'ai lue que parce qu'elle l'a voulu. Elle vint me trouver , & après m'avoir beaucoup questionnée sur mes sentimens pour vous, voyant, par mes réponses, qu'ils étoient aussi tendres qu'ils ont jamais pu l'être : Eh bien , me dit-elle , vous êtes en danger de perdre son cœur ; sauvez-le de moi , sauvez-moi de lui ; il m'aime , je l'adore , & le moment où je vous l'avoue est le dernier. Demain nous devons aller à la campagne ; j'ai résisté autant que je l'ai pu ; lisez la lettre qu'il m'écrit. . . . Je pris cette lettre que je dévorai , continua ma fem-

me; mon désespoir fut visible, il passa jusqu'à son cœur. . . . J'ai déjà répondu, poursuivit Madame de Terminville; j'ai promis, mais je suis capable de le trahir, & de me trahir moi-même pour vous: ne vous piquez pas de générosité; j'y allois avec plaisir, je me suis fait long-temps violence; vous entendez ce que je veux vous dire. C'est vous à présent qui répondez de moi. Nous arrangeâmes ensemble ce qu'il falloit que je vous disse: Je lui rendrai justice, elle étoit sincère; & ce matin, quand je suis allée la trouver, en me promettant qu'elle n'abuseroit point de ma générosité, elle l'étoit encore; mais je me souviens du fatal aveu qu'elle m'a fait, des sentimens qu'elle m'a montrés pour vous, de l'ardeur de ses sentimens, des vues intéressées qui lui avoient fait conclure cette partie; & tout cela est plus fort sur mon esprit, que tout ce que vous pourriez me dire. . . Quoique terrassé, quoiqu'écrasé par un coup de foudre, je me fis tant de violence pour la dissuader, j'employai tant d'apparence d'ingénuité, qu'enfin je la vis un peu plus tranquille. Mais comment le

devenir moi-même, comment m'étourdir sur l'imprudence de Madame de Terminville? Je voulus la justifier, je n'y parvins point. Le pouvois-je? Sa vivacité s'offrit à moi, son caractère se développa tout entier. Je vis un avenir affreux, & il n'y avoit point de vision. Depuis ce jour fatal, je n'ai pas joui d'un moment de repos. Ma femme étoit éclairée pour jamais; je lui avois offert d'engager Madame de Terminville à la voir beaucoup moins souvent, & de ne jamais me trouver chez moi lorsqu'elle y viendrait: elle ne l'avoit point voulu; elle avoit du foible pour sa rivale, & son amour pour moi la rendoit scrupuleuse sur ses propres intérêts. Malgré son invincible jalousie, elle se seroit reproché de me priver d'un plaisir; mais elle étoit sans cesse attachée à nous observer. Madame de Terminville le voyoit, n'en pouvoit pas douter, & dès-lors auroit dû s'imposer la plus grande circonspection, dût-elle se faire la plus grande violence: mais une tête étourdie oublie jusqu'aux égards, & ne connoît que le moment. Ce qu'elle m'a fait souffrir est incroyable, & ce

n'est pas seulement vis-à-vis de ma femme qu'elle m'a tant tyrannisé. Elle est devenue jalouse, & m'a fait vingt tracasseries; elle m'a perdu, sur-tout à la Cour, auprès d'une personne que je respecte souverainement, & de qui toutes mes espérances dépendent. Je ne dirai pas tout, car rien n'est croyable, & l'on penseroit que je fais un roman; mais rien n'est faux dans mon récit. Elle sait bien que je dis la vérité; & sans doute, quand elle lira ce beau monument de mon malheur & de son extravagance, elle criera à la noirceur par une suite de son aveuglement: mais son aveuglement est vrai, son emportement est vrai, mon malheur est affreux, ma résolution est juste, & je ne crois pas que personne dans l'univers puisse me condamner.

Fin du second Volume d'Avril.

T A B L E

D U S E C O N D V O L U M E D' A V R I L.

LES Mœurs du jour , ou Histoire de Sir William Harrington ,	page 3
La Femme Singulière ,	154

A P P R O B A T I O N.

J' A I lu , par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux , le second Vol. de la *Bibliothèque*
des Romans pour le mois d'Avril. Le zèle actif
& éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage , le
choix distingué de ses Coopérateurs , & l'abon-
dance des sources , le rendront toujours intéré-
ssant & précieux. A Paris, le 20 Avril 1785.

RAULIN;





Author

209745

LE.C.
B582u
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.157-158.

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

